



**Résistance d'une jeunesse à l'époque du fascisme.
Traduction de textes choisis des Lezioni recitabili de
Leonardo Casalino**

Typhaine Dupont

► **To cite this version:**

Typhaine Dupont. Résistance d'une jeunesse à l'époque du fascisme. Traduction de textes choisis des Lezioni recitabili de Leonardo Casalino. Sciences de l'Homme et Société. 2016. <dumas-01426011>

HAL Id: dumas-01426011

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01426011>

Submitted on 4 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DUPONT Typhaine
Master 2 Recherche
Langue, Littérature et civilisation italiennes



Mémoire de recherche :

Résistance d'une jeunesse à l'époque du fascisme.
Traduction de textes choisis des *Lezioni recitabili*
de Leonardo Casalino

sous la direction de
M. Serge STOLF

Année universitaire : 2015/2016

Remerciements

Je voudrais remercier les personnes qui m'ont aidée à réaliser ce mémoire.

Je remercie M. Stolf, professeur à l'Université Grenoble-Alpes, pour avoir accepté de diriger ce mémoire, pour sa gentillesse, sa disponibilité et ses conseils avisés.

Je remercie également M^{me} Nanni, pour avoir accepté de répondre à mes questions ainsi que pour ses précieux conseils et sa disponibilité.

Je remercie également M. Casalino pour m'avoir permis de traduire ses textes et pour avoir répondu à mes questions.

Enfin, je remercie mes amis et ma famille pour leur soutien constant.

SOMMAIRE

Introduction	p. 5
I. Traduction	p. 7
1. Préface : Des <i>Lezioni recitate</i> aux <i>Lezioni recitabili</i>	p. 7
2. Vittorio Foa : penser le monde avec curiosité	p. 11
3. Leone Ginzburg : construire l'avenir dans le présent	p. 29
4. Emilio Lussu : le roman inévitable de l'antifascisme italien	p. 44
5. Camilla Ravera : conformer sa vie à une conviction	p. 59
II. Commentaire de traduction	p. 79
1. L'auteur	p. 79
2. Les citations	p. 94
3. Les difficultés de traductions	p. 98
Conclusion	p. 119
Table des acronymes	p. 121
Bibliographie	p. 122
Index	p. 126

Introduction

L'idée de ce mémoire est née de l'envie de proposer une traduction inédite d'un texte contemporain italien en français. La plupart des auteurs de la littérature italienne contemporaine, étudiés en classe, ayant déjà été traduits en français, nous nous sommes tournés vers un texte moins « littéraire ». Nous avons choisi les *Lezioni recitabili* pour son originalité, son côté atypique : en effet, il s'agit de textes rédigés par un historien, professeur à l'université, textes rédigés pour être récités dans des classes par un comédien, Marco Gobetti. Nous n'avons pas pu traduire tous les textes (le temps imparti nous en empêchait) mais nous avons traduit quatre « *Lezioni* » sur les six qui composent cette œuvre ainsi que la préface. Ainsi nous avons traduit les biographies de : Vittorio Foa, Leone Ginzburg, Emilio Lussu et Camilla Ravera ce qui nous a permis de traduire des extraits de différentes natures (lettres, extraits de romans, poème, écrits politiques, etc.).

- Présentation de l'auteur

Leonardo Casalino est né à Turin en 1965 d'un père réalisateur de radio et de télévision et d'une mère enseignante de collège. Après avoir fait des études en « Storia Moderna » (« Histoire Moderne ») à l'université de Turin, il poursuit un doctorat en « *Crisi e trasformazione della società contemporanea* » (litt. « *Crise et transformation de la société contemporaine* ») avec une thèse sur Franco Venturi, qui sera publiée en 2006 sous le titre *Influire in un mondo ostile. Biografia politica di Franco Venturi (1931-1956)*, Stylos, Aosta. Depuis 2001, il enseigne l'histoire et la culture italienne en France, d'abord à l'Université Charles De Gaulle à Lille 3 d'abord en tant que lecteur puis comme Attaché Temporaire d'Enseignement et de Recherche (ATER), et en 2005 à l'Université Stendhal à Grenoble 3 comme Maître de Conférence. En 2004, il obtient une qualification en Histoire, et par

la suite en italien en 2005. En 2014, il obtient le titre de professeur, toujours à l'Université Stendhal Grenoble 3, renommée Université Grenoble-Alpes depuis 2016.

- Présentation du livre

Si nous qualifions ce livre d'« atypique » et d'« original », c'est parce que, contrairement à la plupart des textes, il est difficile de lui attribuer un « genre » : il ne s'agit ni d'un roman, ni d'une pièce de théâtre, ni d'un manuel d'Histoire. Et pourtant il comporte trois dimensions principales : historique, orale et didactique. Les *Lezioni recitabili* comportent six textes rédigés sous forme de biographies qui peuvent être lus indépendamment les uns des autres. Les *Lezioni recitabili* ont été écrites au départ pour un public de lycéens et d'étudiants italiens mais s'adressent aussi très bien à un public adulte n'appartenant pas à la sphère des études. L'auteur nous trace les portraits de sept personnages réunis en six textes (six hommes et une femme : Vittorio Foa, Leone Ginzburg, Emilio Lussu, Luigi et Giaime Pintor, Camilla Ravera et Umberto Terracini) qui ont vécu leur jeunesse à l'époque du régime fasciste instauré par Mussolini. Tous se sont opposés à ce régime totalitaire et certains ont même participé à la naissance de la République italienne. Bien qu'il s'agisse de biographies, ces biographies-ci sont présentées différemment des biographies ordinaires comme celles que l'on trouve dans les encyclopédies ou les ouvrages d'Histoire. D'ordinaire, les biographies sont plus « impersonnelles », le lecteur est moins impliqué dans la lecture de celles-ci. Les biographies que nous présente l'auteur sont davantage humanisées. Le problème qui s'est immédiatement imposé à nous à la lecture des textes était le suivant : comment traduire des textes qui allient ces trois dimensions (historique, orale ou théâtrale et didactique) ? Comment traduire des textes rédigés pour être joués, récités à voix haute ? Dans une première partie nous vous proposerons les traductions que nous avons faites des textes choisis, puis dans une seconde partie nous commenterons nos choix de traduction en observant les spécificités des textes et du langage de l'auteur,

d'une part, et en analysant les difficultés de traductions que nous avons rencontrées, d'autre part.

I Traduction

Des Lezioni recitate aux Lezioni recitabili

Un projet citoyen entre théâtre, didactique et édition

Préface de Gabriela Cavaglià et Marco Gobetti

Gabriela : Vers la fin 2009, je m'occupais, à l'occasion des célébrations du centenaire de la naissance de Norberto Bobbio, de l'exposition *Bobbio e il suo mondo (Bobbio et son univers)*, auprès des Archives nationales de Turin. L'exposition prévoyait entre autre quelques journées d'étude publiques concernant ses « amis d'une vie » ; une de ces journées était dédiée à Leone Ginzburg, un camarade rencontré sur les bancs de l'école, l'ami par antonomase. Ce fut là que l'historien Leonardo Casalino et le comédien Marco Gobetti (il n'est pas apparenté à la famille de Piero) se rencontrèrent : le premier avait été appelé pour présenter le personnage de Leone Ginzburg, le second pour lire certains de ses écrits. Ce fut justement ce jour-là que, de cette rencontre entre un comédien et un historien, le projet *Lezioni recitate* (littéralement, *Leçons interprétées*) commença à prendre forme.

Marco : Mai 2011. Dans la classe d'une école turinoise, dès que j'ai fini de jouer une leçon j'invite les étudiants au débat. « Pourquoi un historien a engagé un comédien pour qu'il joue ses leçons ? », est une des nombreuses questions des étudiants. J'éclate de rire et, tout en répondant combien l'engagement a été réciproque, je commence à expliquer en quoi consiste le projet *Lezioni recitate*. Je raconte que ça a été l'idée de Leonardo Casalino (un historien), Marco Gobetti (le comédien qu'ils ont face à eux) et Gabriela Cavaglià (alors directrice du centre d'études Piero Gobetti) : un comédien qui joue la leçon, écrite par un historien, dans les écoles. Le théâtre comme dimension de l'enseignement. Pas simplement un spectacle auquel les

étudiants assistent à des occasions fortuites ou dans des lieux destinés au théâtre, mais une circonstance où l'enseignement même devient théâtre dans l'école ; un aspect de la didactique qui s'adresse à la créativité de l'étudiant. Pour une fois l'étudiant se retrouve non pas face à la figure de l'enseignant, mais face à celle d'un artisan qui avec une voix, un corps et une interprétation donne vie à un texte, en essayant de communiquer et de rendre contagieuse sa propre compréhension du texte.

Gabriela : On pensa avant tout utiliser cette méthode pour faire connaître aux étudiants la vie d'autres personnes qui, bien qu'appartenant à une génération éloignée de la leur, pouvaient devenir un outil et un exemple pour analyser et vivre activement les événements présents. Au-delà des destins individuels (certains d'entre eux ont eu une vie longue, d'autres une vie plus brève), « ces personnages - pour employer les mots de Leonardo Casalino - sont unis par une jeunesse exceptionnelle ; tant en raison du contexte dans lequel ils opéraient qu'en raison de leur intelligence et leur volonté d'influer sur la réalité ».

Marco : Il s'agissait d'abandonner toute recherche de caractère spectaculaire, de pure représentation théâtrale comme on l'entend communément ; mais, au contraire, d'utiliser le théâtre comme outil pédagogique. Une unique scénographie, des objets essentiels et fonctionnels ; le pupitre, les livres cités au fur et à mesure, les images des visages des personnages imprimées sur de grands supports rigides.

Gabriela : En contactant les écoles, nous offrons la possibilité de réaliser des leçons dans des classes seules ou bien, avec l'aide d'un amplificateur audio portable dont le comédien était équipé, dans des espaces qui accueilleraient plusieurs classes. De plus cela ne requerrait - et cela ne requiert - aucun éclairage particulier, mais l'utilisation des lumières déjà présentes, pour permettre ainsi la rencontre entre les regards du comédien et des étudiants.

Marco : En somme le spectacle devrait consister dans la rencontre entre le comédien et les étudiants ; dans le caractère provisoire et dans l'aventure de cette rencontre. Les étudiants découvriraient des figures d'autres jeunes du siècle passé, « dont les actions et les idées - pour réemployer une expression de Leonardo Casalino - sont fondamentales pour la compréhension critique de notre présent ». Ils les découvriraient d'une façon inédite en voyant et en entendant jouer par un comédien le texte qu'un historien avait écrit pour eux, en le pensant et en le destinant à eux. Donc, à un public non spécialiste. Ce fut donc l'écriture savamment vulgarisée des leçons qui fit le reste. La simple curiosité se transforma partout en attention et en intérêt concrets et l'expérience réussit pleinement.

Gabriela : La volonté était aussi d'impliquer la population dans toutes les phases de la réalisation du projet ; c'est ainsi que les deux représentations inaugurales des *Lezioni recitate* furent ouvertes non seulement aux étudiants mais à tous les citoyens et que les répétitions pour leur préparation furent publiques. Après la première phase du projet - douze répétitions dans autant d'écoles du Piémont en automne 2011 - les *Lezioni recitate* ont été et sont rejouées dans les classes d'autres écoles, mais aussi dans d'autres milieux, des théâtres, des centres d'études et de rencontres, des librairies, des bibliothèques, des bars et dans la rue.

Marco : De façon pratique - grâce au minimalisme de la mise en scène - je peux jouer les leçons dans tous les endroits qui permettent une relation significative entre le comédien et le public. Cette tentative répond à un besoin précis, celui d'un théâtre qui soit citoyen pas seulement à travers les thématiques proposées mais à travers l'action qui le pousse ; un public à chercher, à rejoindre, à conquérir et pas seulement à attendre. Pour le dire avec les mots d'un historien et théoricien du théâtre tel que Gian Renzo Morteo, « Être écouté : c'est une conquête, pas un présupposé, encore moins un droit ». C'est une exigence qui caractérise depuis toujours mon travail et celui de notre compagnie, mais qui, dans le cas présent, se marie pleinement

avec les intentions de production culturelle d'un projet précis.

Gabriela : Le projet *Lezioni recitate* visait à poursuivre une didactique vivifiante, qui se sert des aspects les plus originaux du théâtre ; ceux qui font appel à une constante collaboration imaginative et rationnelle de la part du public. C'était un bon moyen pour diffuser une écriture qui débusque, renvoie et suscite des analogies entre le XX^e siècle et notre époque avec sagacité. Une tentative parfaitement en accord avec les principes à la base de l'action culturelle portée en avant par le Centre d'études Piero Gobetti, qui décida par conséquent de se faire promoteur du projet. Le soutien de la part du Conseil Régional du Piémont fut précieux ; la collaboration avec la Compagnie Marco Gobetti, qui a aussi le mérite d'avoir rejoué et de rejouer les *Lezioni* aussi en dehors des écoles, fut fondamentale. À présent le rapprochement des *Lezioni recitate* à la publication d'un livre intitulé *Lezioni recitabili* (litt., *Leçons à interpréter*), qui recueille les six premiers textes écrits par l'historien, Leonardo Casalino, pour le projet lui-même, est l'évolution naturelle de l'entreprise civique décrite plus haut. Il s'agit de fournir aux étudiants, aux enseignants et aux citoyens un outil utile pour approfondir les thématiques liées à une expérience vécue à la première personne - dans le cas où celui qui lit maintenant a déjà assisté à une leçon jouée - ou pour définir de nouvelles expériences "spectaculaires".

Marco : Ce livre entend effectivement diffuser le caractère spectaculaire dont nous parlions avant, celui qui réside avant tout dans la rencontre active entre citoyens. D'ordinaire, avant de commencer à jouer une leçon, je demande la meilleure disposition dans l'espace de tous les participants, pour créer la condition la plus avantageuse pour l'écoute et l'échange de regards. Je me plais à penser que tant d'autres, avec ce livre à la main, en feront autant à l'avenir. Il s'agit justement de *Lezioni recitabili*.

1. Vittorio Foa : *Penser le monde avec curiosité*

Dans la longue vie de Vittorio Foa - né en 1910 et mort en 2008 - il y a un événement central : en 1935 il est arrêté à Turin, sa ville natale, par la police fasciste, pour activités conspiratrices contre le régime.

Il a vingt-cinq ans, il restera huit ans en prison, jusqu'en 1943. Il en aura alors trente-trois. De sa vingt-cinquième à sa trente-troisième année il est enfermé en prison : il passe donc une grande partie de sa jeunesse privé de liberté. Sur son expérience, nous disposons aujourd'hui d'un livre important : le recueil des lettres que Foa envoya de la prison à ses proches. Quatre cents quatre-vingt-dix-huit lettres au total, écrites de 1935 à 1943. En 1998, elles ont été recueillies par Federica Montevicchi et publiées par la maison d'édition Einaudi avec pour titre *Lettere della giovinezza* (Litt. *Lettres de jeunesse*). Une jeunesse pas facile, donc, celle de Vittorio Foa.

Dans l'aile IV de la prison romaine de Regina Coeli, l'usage de la plume et de l'encrier était rigoureusement interdit aux prisonniers politiques ; une fois par semaine seulement des feuilles de papier ligné étaient distribuées à chaque détenu et sur les quatre pages on pouvait écrire une lettre à sa famille.

Les lettres étaient donc, - pour Foa, comme pour les autres détenus - l'unique possibilité d'écriture ; et il ne l'utilisait pas seulement pour communiquer avec ses êtres chers mais aussi pour fixer les points essentiels des études et des lectures faites en prison.

Ce n'est qu'à partir de 1940, dans les prisons de Civitavecchia puis de Castelfranco Emilia, qu'il sera permis à Foa d'utiliser des cahiers pour prendre des notes.

Quelles étaient les positions politiques de Foa au moment de son arrestation ? Et comment s'était déroulée la première partie de sa vie ? Dans sa première jeunesse, il ne s'était pas consacré aux études : par son libre choix - et non parce que son père le lui avait imposé - Foa avait décidé, au contraire, de se confronter tout de suite au travail, pour subvenir à ses

besoins. En 1930, à vingt ans, il avait par conséquent déjà travaillé à Paris, à quatorze ans, comme comptable et dactylographe, et par la suite à Turin, comme employé de banque.

En prison, Foa réfléchit longuement sur la façon dont il a employé son temps : il regrette ses choix accomplis et de ne pas avoir consacré plus de temps pas seulement aux études, mais aussi à lui-même, à ses désirs et à ses rêves de jeunesse.

Paradoxalement le temps passé en prison lui apparaît alors, plus que celui de sa jeunesse libre, lui appartenir. Les lectures et les études sont donc aussi un moyen pour rattraper le temps perdu et pour se préparer à l'avenir, comme il l'explique dans sa lettre du 24 juillet 1936 :

Du reste, ici aussi où je mène une vie exclusivement intellectuelle, même si avec la lecture je satisfais plusieurs de mes curiosités essentielles et que d'anciens et de nouveaux champs d'investigation s'éclairent pour moi, il me paraît évident que je ne suis pas du tout d'un tempérament scientifique et studieux.

[...] Mais je ne m'en plains pas car cela signifie que je suis de ceux que l'on appelle des hommes pragmatiques : c'est-à-dire que les choses que j'étudie ne m'intéressent pas en elles-mêmes pour elles-mêmes, mais seulement en vue des possibles et prévisibles actions futures.

Tout ce que Foa lit, écrit et pense en prison, devra trouver une utilité pratique et politique une fois la liberté retrouvée. Huit ans de sa jeunesse se transforment donc en une longue et pénible préparation aux nouveaux devoirs qui l'attendraient à l'avenir ; les *Lettere della giovinezza* sont le document précieux de cette préparation.

En prison, en réfléchissant sur son passé, Vittorio Foa se rappelle comment, à partir de 1930, il avait senti croître en lui l'impatience pour son

incapacité à décider de son propre avenir : un avenir qui lui paraissait être déjà tracé par la société conformiste dans laquelle il vivait et par l'État autoritaire qui la dominait. Vivre sous le régime fasciste lui procurait une sensation d'étouffement. Il avait compris qu'il ne fallait pas attendre une solution extérieure, qu'il fallait être capable d'accomplir une rupture drastique : il avait découvert l'importance de choisir afin d'affirmer et de défendre sa propre autonomie individuelle.

Son choix, son premier choix important, advint avec l'aide d'un ami : un ami âgé d'un an seulement de plus que lui, mais doté d'une grande intelligence, d'une forte personnalité et d'une maturité précoce. Un jeune homme capable déjà d'influencer et de diriger la vie de ses compagnons avec l'autorité d'un maître : Leone Ginzburg. Vittorio et Leone se sont connus au lycée Massimo D'Azeglio et ce sera justement Ginzburg qui le convaincra d'adhérer, en 1933, au groupe clandestin turinois du mouvement « Giustizia e Libertà ». Un mouvement fondé à Paris en août 1929, par quelques-uns des représentants les plus importants de l'antifascisme italien, contraints à l'exil : Carlo Rosselli, Emilio Lussu, Gaetano Salvemini.

« Giustizia e Libertà » s'était fixée, depuis sa fondation, l'objectif de déployer une activité de propagande antifasciste, pas seulement en exil, mais aussi à l'intérieur de l'Italie. Le rôle des groupes clandestins italiens était donc fondamental et celui turinois était l'un des plus importants de l'organisation.

Foa s'est toujours souvenu du temps de l'engagement pour la conspiration comme d'une période de joie immense. Il faisait partie de la seconde génération de l'antifascisme, celle qui n'avait pas été active dans les années Vingt. Pour lui comme pour beaucoup de ses camarades, l'engagement politique dérivait d'un choix éthique : un choix d'opposition et d'intransigeance, qui se liait cependant à la continuité des propres rôles familiaux et sociaux. Un choix accompagné par le refus d'une dimension totalitariste de la politique. Ce fut une période heureuse, interrompue par son arrestation en 1935.

Revenons aux lettres écrites de sa prison. Si vous observez la couverture du volume, vous verrez que les mots « Dal carcere 1935-1943 » sont écrits en caractères de petite taille : un choix typographique qui rend pleinement justice à l'engagement tacite assumé par Foa, avec lui-même et avec ses proches, de vivre et d'écrire comme si la prison et ses privations n'existaient pas. Ce qui frappe dans ses lettres c'est le ton rassurant utilisé pour ses parents ; surtout si l'on pense que plusieurs années après il révélera avoir passé ses premières années en prison avec la peur de mourir :

En prison, surtout durant les premières années, j'avais peur de mourir, et ne pas pouvoir me mesurer avec les ressources de la vie me semblait une injustice. Puis la peur s'atténua jusqu'à disparaître à mesure que j'étais (ou que je croyais être) projeté au-delà de ma personne.

Cette citation est tirée d'un autre livre de Foa. *Il cavallo e la torre. Riflessioni su una vita* (litt. *Le cavalier et la tour. Réflexions sur une vie*), un livre publié en 1991. C'est le premier d'une riche série de volumes écrits par Foa durant les vingt dernières années de sa vie, dans lequel il ne re-parcourt pas seulement sa propre expérience mais aussi l'histoire générale du XX^e siècle : un siècle qu'il a traversé comme protagoniste et observateur privilégié.

La dureté terrible de la prison apparaît en filigrane dans ses lettres. La description minutieuse du contenu des colis de vivres reçus de chez lui nous révèle quelles étaient les choses que l'on ne pouvait pas trouver à la cantine¹, c'est-à-dire presque tout ce qu'une personne voudrait manger. Les demandes continues d'argent de Vittorio à ses parents pour subvenir aux dépenses pour les abonnements aux revues, pour l'acquisition de livres ou pour les visites

1 Ici, la « cantine » désigne le magasin qui se trouve à l'intérieur de la prison et où chaque détenu peut acheter de la nourriture mais aussi des objets de première nécessité.

médicales, nous font comprendre quelles devaient être les conditions des autres détenus qui, au contraire, ne pouvaient pas demander de l'aide à leur famille. En prison, en effet, il fallait payer quelle que soit la chose dont on avait besoin : seule la cellule payante donnait vraiment le droit d'utiliser une petite table.

Dans ses lettres, à part ses camarades de prison (d'autres représentants importants du mouvement antifasciste : Riccardo Bauer, Vindice Cavallera, Massimo Mila, Alfredo Perelli et Ernesto Rossi), la protagoniste principale est sa famille. Une famille de la bourgeoisie juive et turinoise cultivée, où étaient fortement présents le lien entre judaïsme et libéralisme et une vision laïque des rapports entre l'État et les religions : des éléments qui influèrent profondément sur l'éducation des enfants. Une famille qui face aux adversités soudaines - l'arrestation de Vittorio et les lois raciales de 1938 - réagit, entre autre, en tentant de continuer à profiter des petits plaisirs de la vie (et Foa en prison pose continuellement des questions sur les bains de mer, les potins mondains, les sandwiches de Mulassano, un des meilleurs café de Turin) sans jamais, cependant, afficher ces plaisirs ; comme celui qui sait que le pire se trouve toujours dans un coin et qu'il n'est donc pas juste de renoncer aux douceurs que la vie peut offrir.

Il est intéressant de s'arrêter sur la façon dont Foa analyse depuis la prison le durcissement de la campagne antisémite en Italie. Une campagne qui lui semblait se dérouler selon un plan bien préétabli ; si bien qu'en décembre 1937, à la veille du jour de l'an, il écrit :

L'année qui s'achève est l'une des plus noires, des plus tristes dont on se souvienne depuis longtemps [...] les temps sont loin où les paresseux et les indifférents pouvaient se tenir à l'écart dans des abris commodes d'où ils pouvaient assister comme spectateurs à la querelle : aujourd'hui la représentation n'accepte pas de spectateurs.

Son père le tient informé du développement de la politique allemande, du passage d'un antisémitisme principalement politico-économique à un racisme radical, basé sur le sang. Et Vittorio commente :

Si à présent, le génie de la race ressort comme facteur de l'histoire, tout l'édifice va à vau-l'eau.

Une considération amère, inspirée par la publication sur *Il Giornale d'Italia*, le 14 juillet 1938, du document *Il fascismo e il problema della razza*, connu aussi sous le nom de *Manifesto degli scienziati razzisti*, qui avait pour but de fournir à la politique antisémite italienne une base scientifique et culturelle.

La campagne raciale se fait désormais sentir aussi sur le plan des affections familiales : son beau-frère, Davide, préoccupé de ne pas pouvoir envoyer ses filles à l'école publique, désormais interdite aux Juifs ; l'affront subi par son frère, Beppe, à qui il n'avait pas été permis (parce que juif) de participer à la présentation d'un aéroplane qu'il a conçu.

La campagne antisémite est perçue par Foa comme une trahison par rapport à la tradition de tolérance, de liberté, d'égalité qui était propre à la nation italienne née du Risorgimento. Dans son livre, *Il cavallo e la torre*, Foa a parlé de beaucoup de jeunes juifs engagés comme lui dans la Résistance, et de la manière dont aucun d'eux n'avait pris les armes pour revendiquer leur judéité même si tous déclaraient à voix haute qu'ils étaient juifs. L'objectif pour tous était de reconstruire une sphère laïque, caractéristique fondamentale d'une identité italienne et européenne qui s'était perdue.

Pour le faire il fallait agir. La Résistance sera le moment de l'action, un « grand moment » de sa vie, comme l'appellera Foa. Depuis sa prison, cependant, il n'était certes pas encore possible de passer à l'action directe. Une privation très dure à supporter : surtout pour celui qui, comme lui,

s'opposait à tous les comportements de victimisation ou de résignation. Le 19 mai 1940, il écrit :

Je sais très bien que même lorsque toutes les institutions en Europe sur lesquelles nous fondons notre confiance en un avenir acceptable tomberont, rien ne sera encore perdu tant qu'elles resteront vivantes dans la conscience de quelques milliers d'Européens ; contre cette tension spirituelle les divisions blindées germaniques ont une faible influence.

Vingt jours plus tard, Mussolini déclarera la guerre à la France et à l'Angleterre : l'Italie entrera dans le second conflit mondial. Foa est transféré à la prison de Civitavecchia puis, en mai 1943, à celle de Castelfranco Emilia. Ce sont les derniers, très longs jours d'attente de la libération, qui tarde cependant à venir, même après la chute de Mussolini, le 25 juillet. Le 29 juillet, toujours en prison, il écrit à ses parents :

Tout semble fait et tout est seulement au début. J'ai une confiance absolue, non pas dans les décisions prévoyantes de l'autorité constituée, mais dans l'action du peuple italien qui saura s'organiser et indiquer la seule issue à suivre dans l'intérêt de toute la nation. L'avenir n'est pas facile, il se présente même pénible et difficile, mais pas obscur si l'organisation fonctionne [...] Personnellement, vous, vous aurez l'immense joie morale d'être à nouveau vos enfants, moi j'aurai la pauvre vanité de sentir enfin admis par tous que j'avais eu raison. Arrivé au terme de ma longue et difficile expérience carcérale, je ne retrouve pas

en moi cette joie démesurée que mon imagination présageait, mais seulement un lourd sens des responsabilités.

Le 23 août 1943, après huit ans et trois jours de réclusion, il sort de prison et laisse à son compagnon de cellule un livre : la *Scienza nuova seconda* (*La science nouvelle*²) de Giambattista Vico. Il écrit une dédicace, en reprenant une citation du même Vico :

Par des voies variées et différentes qui semblaient être des adversités et qui étaient en fait des opportunités.

Des mots sur lesquels Foa reviendra souvent, pour expliquer un concept qu'il considère fondamental, que ce soit pour la vie individuelle ou bien pour l'action publique : la nécessité de transformer les difficultés, même celles qui nous semblent insurmontables, en opportunités.

Une fois sorti de prison, il revient à Turin. Il reste peu de jours avant le 8 septembre, avant l'annonce publique de l'armistice entre l'Italie et les Alliés. L'armistice qui provoquera la réaction allemande et l'occupation du Nord et du Centre de la péninsule. C'est ici que naît et s'organise la Résistance, la nouvelle étape décisive de sa vie.

De ces jours, précédents l'armistice, Foa s'est souvenu, par la suite, de la fatigue, de la difficulté physique à reprendre le cours normal de sa vie après huit années d'emprisonnement. Les affaires politiques lui semblent beaucoup plus compliquées par rapport à la vision des choses qu'il a pu se faire en prison. Le 8 septembre le surprend dans la maison familiale à Superga, sur les collines de Turin. Il a invité un de ces amis, Franco Venturi, à passer un peu

² La *Scienza nuova* a été traduite en français pour la première fois en 1848 par la princesse Cristina Trivulzio Belgiojoso avec pour titre *La science nouvelle*. Sauf indication contraire tous les titres et les extraits sont nos propositions de traduction.

de temps avec lui, pour se reposer et discuter.

Venturi est plus jeune, il est né en 1914, mais il a derrière lui beaucoup d'expériences. Son père, Lionello, avait été l'un des treize professeurs universitaires italiens – seulement treize dans toute l'Italie – qui avaient refusé, au début des années Trente, de prêter serment au régime fasciste. Il avait perdu sa chaire et avait émigré en France avec sa famille. À Paris, Franco avait étudié l'Histoire, en particulier le XVIII^e siècle français. C'était le début d'une activité de recherche qui ferait de lui l'un des plus grands historiens du XX^e siècle. Très jeune il avait adhéré à « Giustizia e Libertà », il avait travaillé aux côtés de Carlo Rosselli et d'Emilio Lussu ; il avait écrit dans l'hebdomadaire du mouvement qui portait le même nom (« Giustizia e Libertà ») et était imprimé à Paris. En 1940, quand les Allemands avaient occupé la France, après avoir assisté à leur entrée dans la capitale, il s'était enfui en direction de l'Espagne. Il devait rejoindre le Portugal et de là, en bateau, rejoindre sa famille déjà à l'abri aux États-Unis. Mais à la frontière franco-espagnole il avait été reconnu et arrêté. Enfermé dans les prisons franquistes pendant plusieurs mois, il avait ensuite été transféré en Italie et assigné à résidence, dans le sud de l'Italie.

Après le 8 septembre, Venturi était lui aussi retourné à Turin. À seulement vingt-neuf ans il avait vécu de près des événements fondamentaux de l'histoire du XX^e siècle : cela avait été les mêmes années durant lesquelles Foa avait été enfermé, isolé, au fond d'une prison.

Et pourtant leurs opinions, ce jour-là, le 8 septembre 1943, coïncidaient.

« Par des voies variées et différentes » Foa, Venturi et leurs compagnons étaient arrivés au moment décisif. Celui du choix, de la bataille finale contre le fascisme et l'occupant nazi : la Résistance, la lutte pour la liberté. Ils avaient décidé de la combattre dans les rangs du Partito d'Azione et dans les bandes partisans de ce parti : les bandes de « Giustizia e Libertà ».

Le soir du 9 septembre, Foa est chez Ada Gobetti, via Fabro à Turin, où se trouve encore aujourd'hui le siège du Centre d'études Piero Gobetti. Ada

était la femme de Piero, mort en 1926, une des figures les plus importantes de l'antifascisme italien. Dans sa maison, en ces heures dramatiques, on commence à organiser la Résistance. Imaginez la confusion, tous ces discours, toutes ces personnes ... à un moment donné un de ses camarades, Giorgio Diena, s'approche de Foa et lui dit : « Observe le regard des jeunes, observe le regard des enfants ! ». Il lui désigne le regard de sa sœur Marisa, de Paolo Gobetti (le fils de Piero et d'Ada), de Paolo Spriano (futur historien). « Et dans ces regards - se rappelle Foa par la suite - on voyait une chaleur humaine sans précédent, pas de confusion, mais le sens des responsabilités du drame que l'on vivait et le besoin, d'une façon ou d'une autre, de se décider, de faire des choix ».

Tous devaient choisir : choisir quoi faire face aux faits éclatants comme l'armistice, la crise de l'état italien, l'occupation allemande, la fuite du gouvernement et du roi dans le Sud occupé par les Alliés, la désagrégation de l'armée. Soudain, rien n'était plus comme avant, la réalité se présentait sous une forme totalement nouvelle. Et chacun était seul face à cette nouveauté : avec ses propres peurs, ses propres angoisses, ses propres incertitudes, ses propres doutes. Ils étaient seuls, oui, mais libres aussi, paradoxalement très libres : libres de trouver avec leurs propres moyens, selon leurs propres chances ou leur propre fantaisie, une solution.

Les Italiens se divisèrent : ceux qui choisirent de se battre aux côtés des Allemands et des fascistes, ceux qui choisirent la Résistance, ceux qui restèrent à observer, à regarder comment cela finirait. Divisés, ils commencèrent à se battre entre eux, parfois avec une extrême violence. Une lutte, celle des partisans contre les Allemands et les fascistes, qui s'insérait à l'intérieur d'un conflit plus vaste celui de la seconde guerre mondiale : une guerre qui n'épargnait personne, pas même ceux qui avaient choisi de ne pas choisir.

L'historien Bruno Maida, à ce propos, a rappelé le témoignage d'une des protagonistes de la Résistance dans le Piémont, Bianca Guidetti Serra. En intervenant à la présentation d'un livre d'une ex-déportée dans le camp de

concentration de Ravensbrück, en 1978, elle avait souligné qu'elle avait dû, très jeune, pour devenir une partisane « apprendre à désobéir ». Désobéir à ceux qui exerçaient le pouvoir en utilisant la violence et la répression. Désobéir comme acte de liberté, éloigné et opposé à celui d'autres jeunes qui avaient choisi, au contraire, d'adhérer à la République de Salò. Une adhésion qui impliquait et révélait, au contraire, un sens opposé du devoir : celui d'obéir à ce qui était imposé par ceux qui exerçaient le pouvoir.

Qu'était le Partito d'Azione, le parti dans lequel Foa avait choisi de militer ? Héritier, même du nom, de la tradition du Risorgimento, il a été fondé entre mai et juin 1942 et, dans ce parti, presque toutes les âmes de l'antifascisme démocrate non communiste avaient convergé. Son programme prévoyait la naissance d'une république fondée sur les autonomies locales, la décentralisation administrative, une économie à deux secteurs (public et privé), une séparation claire entre l'État et l'Église ; au niveau international, il visait la formation d'une fédération européenne qui garantissait la paix entre les États. Un programme à réaliser une fois que la liberté et l'indépendance de l'Italie seraient obtenues, c'est-à-dire, à la fin de la Résistance.

Pour Foa et ses camarades, la Résistance devait représenter une rupture politique et morale avec l'expérience fasciste ; ils étaient convaincus que l'histoire italienne était investie par de profondes tensions et par d'authentiques possibilités révolutionnaires. Une époque décrite avec efficacité par Franco Venturi peu après la fin de la guerre :

Et aujourd'hui, lorsque des lambeaux de l'Italie des vingt ans du fascisme émergent à nouveau, nous nous surprenons tous à regretter l'époque durant laquelle les divisions étaient nettes, durant laquelle les maisons brûlées séparaient la mort de la vie [...] Seuls les partisans se plongeaient rarement en eux-mêmes pour trouver une formule à leur révolte contre un monde inacceptable, un

monde qui les avait rejetés dans les montagnes, seuls, en tête à tête avec la vie, avec la mort [...] Il y avait quelque chose de profondément justifié dans cette réserve, dans cette retenue [...] Un sens de nécessité se trouvait au fond de cette création de liberté, une acceptation sereine du fait d'être finalement des hors-la-loi dans un monde impossible.

Ce furent des mois terribles, beaucoup de camarades moururent. Parmi eux, Leone Ginzburg, l'ami qui avait aussi profondément influencé la vie de Vittorio. Mais la Résistance est aussi la période durant laquelle naît sa relation avec sa première épouse, Lisa Giua, dite Lisetta. Enceinte, Lisetta est arrêtée par les fascistes, la terrible bande Koch, une bande de tortionnaires italiens au service des Allemands. Foa vit des heures dramatiques, il ne sait pas comment la sauver. Heureusement Lisetta, après avoir feint un malaise, est transférée de sa prison à l'hôpital de Milan. Là, elle est surveillée par la police mais, Gigliola Venturi, l'épouse de Franco, une femme courageuse et « capable de tout » - comme l'a écrit Foa - parvient à la rejoindre et à établir un plan pour la fuite. Lisetta et l'une de ses amies sont libérées par une équipe armée de « Giustizia e Libertà », commandée par Bruno Quarti, un jeune médecin. Avant de passer à l'action, Quarti téléphone à Foa : « Tu sais, nous les médecins, lorsque l'on doit opérer une femme nous devons demander l'autorisation à son mari, tu es d'accord ? »

Foa a beaucoup écrit sur la mémoire de la Résistance, sur son sens et sur son enseignement. Il en a souvent discuté avec les jeunes. Un souvenir : Turin, février 1995, au cinéma Massimo, un après-midi. Un cycle de leçons sur *L'Italia repubblicana, cinquant'anni di storia (L'Italie républicaine, cinquante ans d'histoire)* a été organisé : le public, nombreux, est composé essentiellement d'étudiants et de doctorants des écoles supérieures. La première leçon est intitulée *Le radici storiche della Costituzione (Les racines historiques de la Constitution)*, trois relations de grand intérêt et un

témoignage. Le témoin est Vittorio Foa ; il intervient en improvisant, sans notes. Celui qui a écouté son intervention pourra difficilement l'oublier. Le texte écrit, très précieux, ne parvient malheureusement pas à restituer l'atmosphère dans laquelle Foa parle dans ce cinéma. Le silence absolu, l'attention avec laquelle les étudiants suivent chacun de ses mots, le déroulement de son raisonnement, la découverte pour eux de mondes nouveaux.

Foa les invite à penser, il raconte son passé mais il interroge le présent et l'avenir. De lui-même, il avait l'habitude de dire : « je n'ai pas la nostalgie du passé, j'ai la nostalgie de l'avenir, de ce que je ne verrai pas et ne vivrai pas ». Cet après-midi-là, il dit peu de choses claires sur la Résistance : « nous voulions une Italie différente. Les partisans étaient très différents les uns des autres, ils avaient des cultures et des caractères différents. Mais ils étaient unis par une chose : la conscience que de cette lutte devait sortir une Italie différente de l'Italie fasciste. Une Italie qui devrait exalter la liberté, défendre les plus faibles, répudier la guerre comme solution aux problèmes internationaux. Une Italie plus juste ».

Cette volonté Vittorio Foa l'avait retrouvée dans l'Assemblée Constituante, l'Assemblée élue le 2 juin 1946 - le jour même où s'était déroulé un référendum pour choisir entre Monarchie ou République, et les Italiens et les Italiennes (c'était la première fois que les femmes votaient) avaient choisi la République - : l'Assemblée qui écrit la Constitution italienne. La Constitution entrée en vigueur au début de l'année 1948 et qui est encore aujourd'hui la Constitution de notre République.

[Nous, ajoute Foa] nous cherchions à reconstruire l'identité nationale que le fascisme avait dispersée : nous nous sentions italiens, naturellement italiens, dans un monde ouvert et pas divisé par la haine.

Ensuite, dans son témoignage, il commence à parler d'aujourd'hui, de la fin d'un siècle, le XX^e siècle, qu'il a vécu pratiquement dans son intégralité. Il s'interroge à haute voix sur le rapport entre le passé et le présent, il exprime une grande préoccupation : il dit saisir « quelque chose de dramatique » chez les nouvelles générations. À quoi fait-il référence ?

J'ai vécu très longtemps et par conséquent j'ai vu beaucoup de choses à ne pas oublier. Il m'arrive de parler de cela avec les jeunes et les plus jeunes. Depuis longtemps, depuis quelques années déjà, je m'aperçois que lorsque je parle des affaires de ma vie, durant laquelle il me semble avoir vécu des valeurs nobles, comme celles de l'égalité, de la liberté, de la solidarité, de la tolérance, lorsque, par exemple, je raconte la Résistance ou les autres expériences auxquelles j'ai participé intensément comme les luttes ouvrières et paysannes, ces souvenirs peuvent informer et sans doute émouvoir, mais glissent sur les têtes de ceux qui écoutent, ils n'atteignent pas leur esprit.

Dans la salle, personne ne souffle mot mais Foa sait bien qu'il s'agit d'un équilibre précaire, instable. Pour que son intervention fonctionne vraiment, il faut inviter les étudiants à penser. Voici comment il fait :

Je comprends que les choses que je raconte sont des réponses à mes problèmes et à ceux de ma génération, elles ne constituent pas une réponse aux problèmes des jeunes d'aujourd'hui. On accuse souvent l'école qui n'a pas informé suffisamment de cette difficulté à transmettre la mémoire. Et c'est vrai. Mais il y a autre chose.

Et ici, l'invitation à penser devient une invitation à savoir distinguer, à penser ensemble à deux éléments différents. Dans ce cas, la connaissance et le récit. Connaître les choses et la façon de les raconter.

Connaître est indispensable, mais cela n'épuise pas en soit les valeurs ; toute seule la connaissance peut aussi fournir des instruments de souffrance et de mort. Le savoir reçu ne suffit pas à donner un sens à notre action.

Il revient au bout de soixante ans - nous sommes en 1995 - sur le rapport entre connaissance et action sur lequel il avait si longuement réfléchi en prison pendant sa jeunesse. L'action doit avoir un sens et pour le trouver la connaissance, seule, ne suffit pas :

Peut-être que dans les césures de la communication intergénérationnelle la façon de raconter compte aussi beaucoup ; si les souvenirs se présentent comme des monuments, les jeunes ont de nombreuses raisons de les refuser. On ne les aide pas à affronter les maux d'aujourd'hui en leur donnant l'antifascisme d'hier comme modèle. On peut, au contraire, les aider en leur donnant une grande confiance pour résoudre les problèmes de la vie présente.

Quels sont les problèmes de la société d'aujourd'hui ? Avant tout l'insécurité, qui concerne le travail, mais aussi les relations sociales. Dans ce

contexte, il est difficile de faire des projets :

Et lorsque l'on ne peut pas faire de projet, se souvenir ne nous intéresse pas beaucoup. Quel besoin avons-nous de l'histoire quand on vit au jour le jour, quand la perception du temps disparaît au profit du moment présent? Et ceci, aujourd'hui, ne concerne pas seulement les jeunes, cela concerne tout le monde et aussi, malheureusement, la vie politique, fermée sur le contingent.

Que pourra alors dire aux jeunes un ancien comme moi ? Exprimer seulement sa confiance en leur capacité d'affronter cette insécurité, à condition qu'ils sachent penser à la fois à aujourd'hui et à demain.

L'applaudissement final est long, inhabituel. Il serait intéressant de rencontrer un de ces jeunes garçons et une de ces jeunes filles d'alors, presque vingt ans après, désormais adultes. Et savoir si l'invitation avait été accueillie de quelque manière : penser le passé et l'avenir ensemble pour affronter l'insécurité de notre temps.

Ce n'est pas un hasard si Vittorio Foa, cet après-midi-là, a parlé du travail. Le travail, l'engagement aux côtés des travailleurs, a été l'autre grand thème de sa vie. Une fois la guerre finie, la Constitution approuvée, Foa a été parlementaire, homme politique actif de la gauche italienne, jusqu'aux dernières années de sa vie. Mais il a surtout été un leader syndical, un dirigeant de la Cgil.

Un de ses premiers souvenirs était celui de la Chambre du Travail de Turin dévastée par les fascistes. Un « filo rosso » (« fil rouge ») dans sa vie : ainsi s'intitule un entretien de Foa, à l'occasion de la célébration des 100 ans de la Cgil. Vous pouvez le trouver facilement sur Youtube. Vous pouvez voir Foa, désormais très âgé, raconter et inviter encore, jusqu'au dernier, à penser,

à réfléchir.

Des luttes ouvrières, des travailleurs, il s'intéressait à la capacité à trouver une solution aux grands problèmes collectifs : avec la défense de l'autonomie de l'individu, c'est le grand thème de la démocratie économique.

Qu'est-ce que la démocratie économique ? Cela signifie ne pas penser aux choses économiques en terme d'égoïsme. Penser seulement à la façon de défendre ses propres intérêts. L'économie doit être, au contraire, entendue dans un sens plus large : elle doit me concerner moi et les autres et seulement à partir de cette vérité on peut la réguler.

Dans les meilleurs moments de l'histoire du mouvement ouvrier (par exemple pendant les comités syndicaux d'entreprise des années Soixante et Soixante-Dix du XX^e siècle) les travailleurs avaient appris à ne pas revendiquer des changements seulement pour eux, mais pour tous.

Face au début du nouveau siècle, de ce siècle, Vittorio Foa éprouve cependant quelques amertumes : il a la sensation que l'on a renoncé à penser en ces termes, que les intérêts individuels, l'égoïsme, ont triomphé de la solidarité, de la démocratie économique.

« Pourquoi avons-nous renoncé ? » se demande Foa. La chose qui l'angoisse le plus est l'aggravation des inégalités. Des inégalités entre un pays et un autre, mais aussi à l'intérieur de nos États. Comment peut-on accepter l'inégalité seulement parce que quelqu'un est né à un certain endroit plutôt qu'à un autre, à un certain moment ?

Et, surtout, que peut-on faire face à la grande nouveauté de notre époque : l'impossibilité de la réduire, la sensation que l'inégalité soit une donnée de fait irréductible ?

Je voudrais que ceux qui viendront après moi pensent surtout à cela, aux inégalités.

Ce sont les derniers mots de cet entretien, fidèles à sa conviction

profonde : regarder toujours au-delà de ses propres intérêts, voir soi-même en relation avec les autres, car c'est de cette façon seulement que l'on peut découvrir des problèmes et ainsi chercher des solutions.

L'un de ses derniers livres s'intitule *Un dialogo* (litt. *Un dialogue*) : c'est un dialogue avec Carlo Ginzburg, le fils de Leone, l'ami qui l'avait aidé à choisir au début des années Trente. Vittorio et Carlo discutent de beaucoup de choses, difficile de les résumer. Parmi les nombreux sujets qu'ils abordent, ils discutent de l'autonomie et de sa relation avec l'avenir.

Écoutez Foa :

Je pars de l'idée de pouvoir changer les choses plutôt que d'attendre que les choses changent à cause d'un fait extérieur à moi ou à nous. C'est une idée à laquelle j'ai été longuement attaché, que l'on peut aussi appeler autonomie : l'idée que l'avenir appartient aux hommes et non pas à quelque chose d'extérieur à eux.

L'autonomie comme engagement de responsabilités donc.

Ils réfléchissent ensemble à ce que signifie apprendre, à la façon de transmettre le savoir. Les choses dont Foa avait parlé à Turin, en 1995.

Lisons Carlo Ginzburg :

Moi, je dis toujours, et je le dis aussi aux étudiants, que selon moi le modèle de transmission du savoir qui est proposé est totalement irréal car il ignore l'ignorance, c'est-à-dire, qu'il feint que celui qui enseigne a toujours su et que celui qui apprend au fond sait déjà. Il me vient à l'esprit

l'histoire de ta fille Anna [l'une des filles de Foa] qui devait entrer à l'école élémentaire et disait en pleurant : mais je ne sais ni lire ni écrire. Se trouver face à quelque chose que l'on ignore est tout à fait normal et arrive à tout le monde.

La force de l'ignorance quand elle se transforme en curiosité : la curiosité qui consent à celui qui arrive de l'extérieur, l'étranger, ou qui arrive en dernier, les jeunes, de regarder les choses avec fraîcheur, de comprendre davantage.

On sait toujours le faire en allant au-delà de soi-même, de sa propre identité, en saisissant la multiplicité de la réalité et de la société. Car, comme le confirme encore Foa, désormais âgé de quatre-vingt-treize ans :

Tenir compte des différences est une invitation à penser, et l'invitation à penser a selon moi une valeur absolue, inviter les gens à penser est l'unique chose qui vaille la peine d'être faite.

2. Leone Ginzburg : construire l'avenir dans le présent

La vie de Leone Ginzburg a été une vie brève, trop brève : trente-cinq ans seulement. Malgré cela, Ginzburg est considéré comme l'un des représentants les plus importants de l'antifascisme italien et on se souvient de lui comme l'un des plus prestigieux intellectuels européens du siècle dernier.

Si aux trente-cinq années nous enlevons celles de l'enfance et de l'adolescence, la partie la plus considérable de son activité culturelle et politique a eu lieu entre 1932 et 1944. Ce sont douze années, dont deux passées en prison et deux et demi en exil. Il s'agit donc de la vie d'un jeune homme qui a vécu intensément les années de sa brève existence : une existence consumée avec une énergie et une passion extraordinaire, durant une période sombre de l'histoire du XX^e siècle.

C'étaient des années où il fallait avoir le courage de choisir ou de rester du côté des dictatures ou bien de ceux qui s'y opposaient, au risque d'y laisser la vie.

Leone Ginzburg naît à Odessa, en Russie, le 4 avril 1909. Sa famille d'origine juive, jouit d'une bonne situation économique. Leone est amené pour la première fois en Italie en 1910, à l'âge d'un an, pour passer l'été à Viareggio, avec sa mère et ses deux frères : ils retourneront à Viareggio les quatre étés suivants. Mais en 1914, la Première guerre mondiale commence : sa mère décide alors de laisser Leone en Italie, car elle a peur de faire entreprendre à un enfant aussi petit un voyage difficile et risqué jusqu'en Russie. Elle le confie à l'institutrice et enseignante de français et d'italien de la famille, madame Maria Segre, et Leone ne retournera plus jamais en Russie.

Il étudie à Viareggio et, à la fin de l'année 1919, il est rejoint en Italie par toute sa famille. Les Ginzburg choisissent de vivre à Turin, où Leone poursuivra ses études, excepté une parenthèse à Berlin, en Allemagne, entre 1921 et 1923.

Au lycée Massimo d'Azeglio, à Turin, il entre en contact avec une galaxie antifasciste composée aussi bien de professeurs que d'étudiants. Parmi ses enseignants, dans la section A, se trouvent Umberto Cosmo, Zino Zini et le jeune Franco Antonicelli : Antonicelli remplace Cosmo pendant quelques temps, suspendu de l'enseignement pour des raisons politiques.

Leone a comme camarades, entre autres, Norberto Bobbio, Sion Segre et Giorgio Agosti ; Bobbio deviendra l'un des philosophes italiens les plus importants du XX^e siècle, Agosti sera l'un des chefs de la Résistance piémontaise et après le 25 avril 1945 deviendra préfet de police de Turin ; Sion Segre deviendra écrivain et spécialiste de politique internationale. Tous ensemble dans une même classe... Et pas seulement. Dans la section B, enseigne Augusto Monti qui est depuis le début l'un des opposants les plus tenaces au régime fasciste ; et parmi ses élèves se trouvent Cesare Pavese (l'écrivain), Tullio Pinelli (un des plus importants scénaristes du cinéma italiens) , Mario Sturani (le peintre), Massimo Mila (grand historien et critique de musique), Giulio Einaudi (fondateur de la maison d'édition du même nom), Vittorio Foa (chef de la résistance, puis syndicaliste et homme politique de la gauche italienne).

Monti dirige aussi la bibliothèque du lycée, qui devient un lieu de rencontres pour les étudiants : c'est là surtout que les étudiants de la section A peuvent connaître et fréquenter ceux de la section B ; et c'est là, justement sous la direction de Augusto Monti, que s'anime cette galaxie d'étudiants antifascistes. Leone est parmi les plus présents à la bibliothèque : c'est souvent lui qui suggère aux autres les livres à lire. C'est un étudiant capable de tout lire ; sa formation cosmopolite lui permet de connaître et d'utiliser des langues différentes de l'italien : il s'intéresse à tout, sait tout. Ses camarades le surnomment en plaisantant « Agence Tass », l'agence de presse soviétique. En 1927, après avoir fini le lycée, il commence une activité de traducteur d'œuvres littéraires russes.

Il décide de s'inscrire à la faculté de Droit, où il retrouve trois de ses camarades de lycée - Norberto Bobbio, Vittorio Foa, Giorgio Agosti - et il rencontre Alessandro Galante Garrone, futur membre du Comité de Libération

National du Piémont, magistrat et historien. Chacun d'eux participe déjà en première ligne aux manifestations antifascistes. Ginzburg, pas encore. À l'action politique, il préfère l'activité intellectuelle, qui sera toujours entendu par lui comme un acte de conspiration : comme une forme de résistance contre la politique culturelle officielle du régime fasciste. Au bout de peu de temps, il abandonne les études de Droit et passe à celles de Lettres. Les années entre 1928 et 1932 sont consacrées aux études de la littérature (italienne, russe et française), à la collaboration avec de nombreuses revues et avec la maison d'édition Slavia, pour laquelle il publie la traduction d'*Anna Karénine* de Tolstoï.

Né en Russie, il se retrouve dans la condition d'apatride : il n'a pas encore la nationalité italienne et il s'abstiendra de toute activité politique tant qu'il ne l'aura pas obtenue, le 8 octobre 1931, à l'âge de vingt-deux ans.

Deux mois et demi plus tard, le 21 décembre, il discute avec Ferdinando Neri de son mémoire sur Maupassant. Pour poursuivre ses recherches sur l'écrivain français, il obtient une bourse d'études qui lui permet d'habiter à Paris en avril et mai 1932. Ici, il fréquente les antifascistes italiens en exil.

La condition de l'exilé antifasciste n'était pas simple : le régime fasciste décrivait les exilés comme des couards qui n'avaient pas eu le courage de rester combattre dans leur patrie ; et les mêmes exilés ressentaient cette accusation comme un élément contre lequel ils devaient se défendre.

Et à présent me voilà ici [écrivait Carlo Rosselli à sa famille, le fondateur de « Giustizia e Libertà » arrivé à Paris en 1929] ma liberté personnelle conquise, même si temporairement, au prix de la vôtre. Si un sens catégorique de mon devoir et de ma mission ne m'assistait pas, si je ne sentais pas avec une clarté absolue que cette liberté personnelle est sur le point de devenir une grande force dans la lutte pour la liberté générale, je ne trouverais pas de répit à mon tourment.

Qu'était « Giustizia e Libertà » ? « Giustizia e Libertà » était un mouvement antifasciste fondé à Paris en 1929, entre autres, par Gaetano Salvemini, Emilio Lussu et Rosselli lui-même.

Durant les trois premières années de sa vie, le mouvement n'avait pas voulu se doter d'un programme. Il voulait être un lieu de rencontres entre les représentants de cultures politiques différentes, unies par la lutte contre le fascisme ; lesquels, après avoir battu le régime mussolinien, reprendraient leur chemin en se séparant à nouveau.

Pour les membres de « Giustizia e Libertà » (Gl), le problème qui se posait était de savoir dans quelle mesure leur activité politique en France pouvait influencer sur la situation en Italie : comment pénétrer dans les mailles de la propagande fasciste ? Comment faire pour être écouté, pour pouvoir influencer sur l'opinion publique italienne ? Ils avaient essayé avec des « actes exemplaires », comme par exemple faire arriver un aéroplane dans le ciel des villes de l'Italie du Nord, pour jeter des tracts de propagande antifasciste.

En Italie, des groupes clandestins du mouvement opéraient ; l'un des plus actifs était le groupe de Turin Andreis-Scala-Garosci, lequel avait donné vie à « Voci d'Officina », une revue antifasciste clandestine. En 1932, ce groupe est dissout par l'intervention de la police fasciste : Andreis et Scala sont arrêtés tandis qu'Aldo Garosci parvient à s'échapper en France.

Il faut donc réorganiser l'activité clandestine de Gl à Turin et Ginzburg accepte cette tâche. Il décide donc d'assumer une responsabilité politique importante.

Sur ce choix nous avons entre autres le témoignage précieux d'Aldo Garosci, extrait d'un texte sur Ginzburg du peintre et écrivain Carlo Levi, lui-même représentant de Gl. Garosci s'arrête sur la personnalité de Ginzburg :

Ce ne fut pas chez lui, comme chez beaucoup d'autres et chez moi-même, un lent engagement qui finit par imposer

sa logique à toutes les autres volontés et à tous les autres plans, mais une décision prise avec toute la froideur possible d'une volonté contrôlée : avant d'assumer toutes les responsabilités de la conjuration il voulut avoir la citoyenneté italienne, se fit psychanalyser afin de dissiper les dernières ombres de complexes et vint à Paris se rendre compte de ce qu'était vraiment le mouvement.

Il y a donc chez Ginzburg une totale conscience du prix à payer à assumer des responsabilités collectives. Prêtez bien attention à sa modernité : il se fait psychanalyser avant de décider s'il devient le chef de GI à Turin.

La plupart de ses camarades, à l'inverse, vivent et conçoivent l'activité antifasciste comme un prolongement de leur vie de tous les jours. : une « conspiration à la lumière du jour », comme l'a définie l'historien Giovanni De Luna.

Cette façon de conspirer à la lumière du jour sera décrite, avec une grande efficacité, par Natalia Levi - future épouse de Leone - dans son livre *Lessico familiare (Les mots de la tribu)*³. Sa représentation du milieu antifasciste de GI permet de comprendre comment pour les Giellistes la politique n'avait pas une dimension absolue. Il y a un exemple dans lequel elle décrit pour la première fois, de manière légère et divertissante, la figure de Leone :

Ma mère s'était mise depuis quelque temps, à étudier le russe "pour ne pas s'ennuyer " ; et prenait des leçons, avec Frances, auprès de la sœur de Ginzburg. - C'est quelqu'un, - dit ma mère, - de très cultivé, très intelligent, qui traduit du russe et fait de belles traductions. -Mais, - dit mon père - il est très laid. On le sait, les Juifs sont tous laids. - Et toi ? -

3 *Les mots de la tribu*, traduction française de Michèle Causse, Paris : Grasset, 1992.

dit ma mère, - tu n'es pas juif ? - En effet moi aussi je suis
laid, - répondit mon père.

Pourquoi Ginzburg s'abstient de la vie politique avant d'avoir obtenu la nationalité en 1931 ? Un de ses compagnons de lutte, Vittorio Foa, dans un livre intitulé *Il cavallo e la torre*, a donné une réponse. Leone avait choisi d'employer la tradition italienne comme fondement de son antifascisme : anticipant ainsi ce qu'il adviendrait en septembre 1943, quand pour beaucoup d'Italiens le choix de s'engager dans la Résistance devînt un moyen de racheter la dignité de la nation italienne, traînée dans la boue du fascisme.

Luisa Mangoni, qui s'est occupée de l'édition des *Scritti (Écrits)* de Ginzburg, a observé justement que pour Leone l'antifascisme n'a pas été le résultat d'un chemin tout tracé. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que Ginzburg ne jugeait pas l'histoire de la nation italienne comme un processus linéaire et sans ruptures. Il était, lui, plus intéressé par les discontinuités et par l'action des minorités ; des minorités à l'exemple de celle de Giuseppe Mazzini et d'autres révolutionnaires italiens durant le Risorgimento. Il était devenu volontairement citoyen d'une nation - l'Italien - dont il analysait de façon critique l'histoire et dont le choix de l'antifascisme - l'opposition au régime mussolinien - était le résultat d'un processus civil (il était devenu citoyen de cette nation) et intellectuel (il analysait l'histoire de cette nation). Autrement dit, Ginzburg revendiquait le droit de ne pas adhérer à la forme prise, à ce moment-là, par l'État italien.

Il ne s'agissait pas de questions abstraites : le 21 décembre 1932, il avait obtenu une chaire d'enseignement à l'Université, mais le 8 janvier 1934, il avait refusé de prêter serment de fidélité au Régime et avait perdu la possibilité d'enseigner. C'était un choix incompris même par des personnes qui lui étaient proches comme Mario Praz - critique d'art et de littérature, traducteur et journaliste - qui écrivait à Leone Ginzburg le 3 octobre 1934 ; dans sa lettre Praz aborde aussi la question du rapport entre Ginzburg et le judaïsme.

Pour Praz, l'Italie fasciste n'était pas comparable à l'Allemagne nazie (mais quatre ans plus tard, en 1938, en réalité l'Italie aussi connaîtra la honte des lois raciales !) : chaque état, y compris l'état fasciste, avait le droit d'exiger « quelque chose en plus » de la part d'un citoyen ; donc y compris un serment de fidélité. Et surtout pour un Juif, comme Ginzburg - poursuivait Praz dans sa lettre - il était nécessaire de se résigner à une idée de citoyenneté de type formel et juridique, donc à une acceptation passive de l'état fasciste.

Praz soutenait enfin que la participation de citoyens juifs à l'activité antifasciste pourrait provoquer comme conséquence une augmentation de l'antisémitisme ; surtout lorsque, comme dans le cas de Ginzburg, cette participation se manifestait en une « attitude intransigeante sur tous les fronts ».

Que révélaient sur Ginzburg ces affirmations de Praz ? Leone se sent membre et citoyen de l'état italien et donc son refus de prêter serment n'est pas seulement un choix moral, mais exactement le refus de ce « quelque chose en plus » réclamé par le fascisme. Le refus, en définitive, de la transformation progressive de la nationalité en un - pour employer les mots du même Ginzburg - « véritable nationalisme antinational ».

Ginzburg appartient à une génération qui n'était pas active politiquement dans les années Vingt, quand le fascisme était arrivé au pouvoir. On ne retrouve chez lui aucune nostalgie envers un monde qui dans sa défaite avait démontré sa fragilité.

Dans ses écrits publiés dans la presse clandestine antifasciste, en particulier dans les « Quaderni di Giustizia e Libertà », il met donc en garde ceux qui s'illusionnaient dans le rêve d'une simple restauration du passé, une fois que le fascisme serait tombé :

Nous retenons que le fascisme a pénétré profondément la vie italienne et est en train de l'empoisonner toute entière [...] Il faudrait donc profondément renverser les bases de

l'existence pratique des hommes, afin que leurs rapports moraux en soient vraiment changés. Il est impensable que cela advienne sans une authentique révolution.

Pour préparer cette révolution, il fallait s'occuper de l'avenir : des bases politiques, économiques et sociales sur lesquelles reconstruire la société italienne après la défaite du fascisme. Les Giellistes, par exemple, avaient réfléchi aux conséquences de la crise économique de 1929.

Quelle avait été la crise de 1929 ? Le 23 et le 24 octobre de cette année avait eu lieu le krach de la bourse de New-York qui avait provoqué la panique dans tous les milieux financiers et économiques des États-Unis et du monde. La crise fut dramatique et longue : elle provoqua la diminution de la production industrielle mondiale de 38 % et contraignit à réfléchir sur les risques d'un système économique non régulé et donc sur la nécessité d'une intervention publique dans l'économie. Les représentants de Giustizia e Libertà étaient convaincus d'une telle nécessité, ils soutenaient cependant que l'intervention de l'État pour réguler l'économie devait être accompagnée par la formation d'une société civile organisée : une société capable d'un rapport mûr avec le pouvoir politique. De cette conviction dérivait l'idée d'une société organisée en « autonomies ». Le 4 septembre 1932, dans le n°4 des « Quaderni di Giustizia e Libertà », Ginzburg, avec Carlo Levi, publie un article qui s'intitule justement *Il concetto di autonomia nel programma di GI* (litt. *Le concept d'autonomie dans le programme de GI*). Lisons ensemble deux passages importants. Le premier :

La politique n'est pas toujours aussi essentielle (du moins la politique de gouvernement) ; elle peut vraiment être déléguée quand, pour la coexistence d'institutions autonomes, elle ne représente plus qu'une technique, une gestion des affaires. Mais ces institutions sont le résultat

d'une lutte qui a trouvé son équilibre et ont une possibilité de transformation interne. Certains problèmes perdent (comme dans la morale individuelle) leur importance, et deviennent pure administration alors qu'en réalité, ils sont résolus ; si la liberté est devenue un patrimoine commun et habituel, cette position-ci ou cette position-là du gouvernement peut véritablement être indifférente. On se libère de la politique à travers la politique. Chez nous, au contraire, le désintérêt est l'incapacité de s'autogouverner. Cependant toute politique est aujourd'hui une affirmation d'autonomie.

Que veut dire Ginzburg ?

Dans une société auto-organisée, capable d'avoir un rapport dialectique avec le pouvoir politique, l'activité de gouvernement devient pure administration. La création de ce type de société requiert cependant une lutte politique. La politique est donc une activité nécessaire. On ne peut pas opposer de façon abstraite la société civile à la politique ; notamment dans un pays comme l'Italie qui n'a pas une longue tradition démocratique et a une société civile faible.

Le deuxième passage :

Notre vieille tendance anarchique a trouvé aujourd'hui une solution , la tyrannie ; et ne pouvant pas s'y adapter, elle court vers le dénouement le plus tragique , le suicide. Contre le fascisme nous devons susciter l'esprit libertaire, et dans le même temps le renier en lui donnant une forme : nous devons créer un État avec les moyens de l'anarchie.

Nous sommes face à l'une des pages les plus intéressantes de la culture antifasciste : l'absence d'une tradition démocratique a favorisé la victoire du fascisme. Pour le combattre, il faut susciter à nouveau un esprit libertaire mais cet esprit ne devra pas être livré à lui-même. La société civile a besoin d'une action politique capable de doter la nation de l'après-fascisme d'institutions démocratiques stables et fortes. Ce sont des observations qui aident à réfléchir aussi sur l'Italie d'aujourd'hui, où l'on oppose trop souvent une « bonne » société civile à une « mauvaise » politique. La société civile livrée à elle-même risque d'être ruinée par un ancien vice national : le familialisme⁴, la prévalence de l'intérêt privé sur l'intérêt public. Ginzburg nous enseigne qu'il faut toujours une tension continue, une confrontation politique saine, capable de sélectionner les meilleures énergies pour la défense et le renforcement du bien commun.

En mars 1933, Leone s'occupe encore du rapport entre politique et société, en s'intéressant cette fois à la relation entre la société italienne et le régime fasciste. L'article s'intitule *Viatico ai nuovi fascisti* (litt. *Viatique aux nouveaux fascistes*). Pourquoi beaucoup d'Italiens avaient choisi de s'inscrire au Parti National Fasciste ?

Comment les juger ?

Nous - écrit Ginzburg - nous ne les avilions pas davantage. Il faut avoir traversé ces dernières années en Italie ou avoir été en contact étroit avec ceux qui y sont restés, pour ne plus séparer la charité (qui n'exclut pas l'intransigeance) des jugements sur la morale collective. Passer la période de crise en se suffisant à soi-même, en subvenant aux besoins de sa famille ou bien de son prochain inconnu, c'est déjà une entreprise difficile et

⁴ Le concept du familialisme, ou plus exactement de « familialisme amoral » a été introduit par le politologue américain Edward Christie Banfield suite à ses études menées en Italie méridionale où selon lui, les intérêts familiaux passaient avant les intérêts collectifs. Il développe sa théorie dans son ouvrage intitulé *The moral basis of a backward society*, New-York, The Free Press, 1958.

méritoire [...] nous, qui avons choisi des chemins plus difficiles, et qui essayons de travailler pour tous, nous avons le droit de manifester l'immense pitié d'eux, qui nous a pris, et le devoir de les secourir pour autant que nous le pouvons.

Donc, selon lui, il n'y a aucun refus dédaigneux, mais la volonté de comprendre que ces choix ne rendaient pas tant la faiblesse de chacun qu'une vérité ultérieure : le drame d'une situation dans laquelle l'absence de liberté poussait les personnes à perdre le respect de soi et leur propre dignité de citoyens. L'intransigeance envers soi-même permet de juger les autres sans moralisme : c'est un des autres grands enseignements que nous a laissés Ginzburg.

Son fils, l'historien Carlo Ginzburg, lors de son unique intervention publique sur Leone, en 2009, a défini cette attitude comme une « philologie de la liberté ». Que signifie être un philologue de la liberté ? La philologie, d'après la définition classique, est cette discipline qui apprend à comprendre et écouter les textes et les voix des autres sans les trahir. En politique, cela veut donc dire juger sans moralisme non seulement les positions les plus proches de nous mais aussi les plus éloignées. Cette disponibilité requiert cependant - de la part de ceux qui sont jugés sans moralisme - de ne pas répéter sous d'autres formes les mêmes choix et de ne pas attribuer aux autres la responsabilité de leurs propres fautes. Écouter et comprendre les voix des autres sans les trahir, donc, exige de la part des autres la capacité d'assumer ses propres responsabilités.

Le 11 mars 1934, deux représentants du groupe turinois de GI sont appréhendés par la police fasciste alors qu'ils tentent de faire entrer en Italie de la presse clandestine. Le 13 mars, Ginzburg aussi est arrêté ; considéré par le Tribunal Spécial de l'État comme « l'âme du mouvement de Giustizia e Libertà à Turin », il est condamné à deux ans de prison.

Le 15 mai 1935, grâce à l'aide de l'espion Pitigrilli, le groupe clandestin

turinois de GI sera entièrement neutralisé par le régime ; donc lorsqu'en juin 1936 Ginzburg sort de prison, les conditions pour reprendre l'action politique active ne sont plus là. Leone se consacre donc à une activité culturelle et éditoriale intense et, le 12 novembre 1938, se marie avec Natalia Levi, future écrivain et collaboratrice de la maison d'édition Einaudi. Toujours dans son roman *Lessico familiare*, Natalia racontera que Leone à cette époque était arrêté de temps en temps :

Ils l'arrêtaient pour des raisons préventives chaque fois que des autorités politiques ou que le roi venait à Turin. Ils le gardaient en prison pendant trois ou quatre jours puis, le relâchaient, une fois l'autorité repartie ; et Leone rentrait à la maison, avec les joues noires de barbe, et un paquet de linge sous le bras.

- Maudit roi ! Qu'ils reste un peu chez lui ! - disait ma mère.

Leone continuait donc à être dans la ligne de mire de la répression fasciste. L'année même de son mariage, les lois raciales privent Ginzburg de la citoyenneté italienne : un fait qui le frappe avant tout dans son être italien plus que dans son être juif.

En 1940, il est envoyé en assignation à résidence comme « interné civil de guerre » à Pizzoli, dans les Abruzzes - où il est rejoint par Natalia et par ses fils, Carlo et Andrea, et où naît, en 1943, sa fille Alessandra. Après la chute du fascisme, le 25 juillet 1943, il abandonne Pizzoli et Giulio Einaudi lui propose de s'occuper du siège romain de sa maison d'édition. À Rome, il reprend l'activité politique dans la ville occupée par les Allemands - après l'armistice du 8 septembre - et dirige le journal "*L'Italia Libera*". Arrêté le 20 novembre 1943 par les fascistes italiens, il est livré, en janvier 1944, aux Allemands qui lui donnaient la chasse depuis des mois et est soumis à de

terribles tortures.

Sandro Pertini, qui deviendra Président de la République en été 1978, est l'un des derniers à pouvoir lui parler en prison ; il racontera que Ginzburg, désormais gravement blessé, lui avait dit :

Il ne faudra pas à l'avenir éprouver de haine pour les Allemands.

Leone Ginzburg meurt en prison le 5 février 1944. Son corps est ravagé par les tortures. Son épouse, Natalia, réussit à le voir, en entrant en cachette dans la prison de Regina Coeli.

Cette même année, dans un poème dédié à son mari et intitulée *Memoria (Mémoire)*, Natalia écrit :

Les hommes vont et viennent par les rues de la ville.
Ils achètent nourriture et journaux, s'occupent de leurs affaires diverses.
Ils ont le visage rose, les lèvres vives et pleines.
Tu soulevas le drap pour regarder son visage,
Tu te penchas pour l'embrasser d'un geste.
Mais c'était la dernière fois. C'était le visage familier,
seulement un peu plus fatigué. Et ses vêtements étaient ceux de toujours.
Et ses chaussures étaient celles de toujours. Et ses mains étaient celles
qui coupaient le pain et versaient le vin.
Aujourd'hui encore, durant le temps qui passe, tu soulèves le drap
pour regarder son visage pour la dernière fois.

Si tu marches dans la rue, personne n'est à tes côtés
Si tu as peur, personne ne te prend la main.
Et ce n'est pas ta rue, ce n'est pas ta ville.
Ce n'est pas ta ville éclairée ; la ville éclairée appartient
aux autres,
aux hommes qui vont et viennent achetant nourritures et
journaux.
Tu peux t'appuyer un peu à la fenêtre tranquille
et regarder en silence le jardin dans l'obscurité.
Autrefois quand tu pleurais c'était sa voix sereine ;
et quand tu riais c'était son rire léger.
Mais le portail qui s'ouvrait le soir restera fermé pour
toujours,
et déserte est ta jeunesse, le feu est éteint, vide est la
maison.

Le 14 août 1943, trois mois avant sa dernière arrestation, Ginzburg avait écrit à Benedetto Croce une lettre sur la situation politique en Italie :

Les impressions de Turin m'ont fait assimiler celles de Rome. Les gens sont désorientés , surtout parce qu'ils ignorent ce qu'ils doivent vouloir. [...] et une rhétorique de la liberté dont les opposants de l'égalité pourront se prévaloir nous menace.

Relisons-la encore une fois :

Les impressions de Turin m'ont fait assimiler celles de

Rome. Les gens sont désorientés , surtout parce qu'ils ignorent ce qu'ils doivent vouloir. [...] et une rhétorique de la liberté dont les opposants de l'égalité pourront se prévaloir nous menace.

L'égalité comme complément nécessaire de la liberté. C'est le dernier des enseignements que nous a laissé Ginzburg.

Essayons de résumer les autres :

- la conscience que dans l'histoire une nation peut être respectueuse de la liberté des autres pays et de la liberté de ses propres citoyens, ou bien, peut tenter d'imposer avec la violence sa propre hégémonie. Derrière le mot nation, peuvent donc se cacher deux projets opposés : le rôle de la politique se trouve justement dans le fait de choisir entre les deux, dans le fait d'assumer des responsabilités. La politique signifie savoir choisir ;
- la politique est une nécessité avec laquelle on peut construire l'avenir dans le présent. Un projet rationnel qui doit cependant être soutenu par une ressource de type émotionnel. La dimension utopique de la politique, est à dissoudre dans l'incessant besoin de décider, dans la connaissance de la réalité économique et sociale grâce au rapport avec la culture ;
- l'intransigeance envers soi-même comme présupposé pour pouvoir mieux comprendre les raisons des autres, sans moralismes mais sans concessions aux compromis faciles. Une attitude qu'il a gardée jusqu'aux derniers jours de sa vie. Dans une lettre de sa prison à son épouse Natalia, il écrit en effet : « une des choses qui me fait le plus souffrir, c'est la facilité avec laquelle les personnes autour de moi (et quelques fois moi-même) perdent le goût des problèmes généraux face au danger personnel. »

C'étaient seulement trente-cinq années, mais trente-cinq années bien dépensées ; et qui nous laissent un héritage important, même à une époque en apparence plus calme.

3. Emilio Lussu : Le roman inévitable de l'antifascisme italien

Je faisais la guerre depuis le début. Faire la guerre, pendant des années, signifie acquérir des habitudes et des mentalités de guerre. Cette chasse aux fauves entre les hommes n'était pas très différente de l'autre chasse aux fauves. Je ne voyais pas un homme. Je voyais seulement l'ennemi. Après tant d'attentes, tant de patrouilles, tant de sommeil perdu, il était tout près. La chasse était bien réussie. Machinalement, sans aucune pensée, sans aucune volonté précise, mais comme ça, seulement par instinct, je saisis le fusil du caporal. Il me le laissa et je m'en emparai. Si nous avions été par terre, comme les autres nuits, étendus derrière le buisson, il est probable que j'aurais tiré immédiatement, sans perdre un instant. Mais j'étais à genoux, dans le fossé creusé, et le buisson se trouvait devant moi comme la défense d'un tir à la cible. J'étais comme dans un polygone de tir et je pouvais prendre toutes mes aises pour pointer. Je posai bien les coudes à terre et je commençai à pointer.

L'officier autrichien alluma une cigarette. À présent, il fumait. Cette cigarette créa un rapport imprévu entre lui et moi. Dès que je vis la fumée, je sentis moi aussi le besoin de fumer. Ce désir me fit penser que moi aussi j'avais des cigarettes. Cela dura un instant. Mon geste de pointer, qui était automatique, devint raisonné. Je dus penser que je pointais, que je pointais un homme. L'index qui touchait la détente relâcha la pression. Je pensais. J'étais obligé de penser. Bien sûr je faisais consciemment la guerre et je la justifiais moralement et politiquement. Ma conscience d'homme et de citoyen n'étaient pas en conflit avec mes devoirs militaires. La guerre était, pour moi, une nécessité,

terrible bien sûr, mais à laquelle j'obéissais comme à tant d'autres nécessités, ingrates mais inévitables, de la vie. En conséquence, je faisais la guerre et j'avais le commandement de soldats. Je la faisais donc moralement, deux fois. J'avais déjà pris part à tant de combats. Que je tire sur un officier ennemi était donc un fait logique. Au contraire, j'exigeais que mes soldats soient attentifs durant leur service de vedette et tirent bien si l'ennemi se mettait à découvert. Pourquoi n'aurais-je pas alors tiré sur cet officier ? J'avais le devoir de tirer. Je sentais que j'en avais le devoir. Si je n'avais pas senti que c'était un devoir, il aurait été monstrueux que je continuasse à faire la guerre et à la faire faire aux autres. Non, il n'y avait aucun doute, j'avais le devoir de tirer. En attendant je ne tirais pas. Ma pensée se développait calmement. Je n'étais pas du tout nerveux. La veille avant de sortir de la tranchée, j'avais dormi quatre ou cinq heures : je me sentais très bien : derrière le buisson, dans le fossé, aucun danger ne me menaçait. Je n'aurais pas pu être plus calme, dans une chambre, chez moi, dans ma ville. Peut-être était-ce ce calme complet qui éloignait mon esprit de la guerre. J'avais devant moi un officier, jeune, inconscient du danger qui le menaçait. Je ne pouvais pas le manquer. J'aurais pu tirer mille coups à cette distance, sans en manquer un seul. Il suffisait que je presse la détente : il se serait écroulé au sol. Cette certitude que sa vie dépendait de ma volonté, me rendait hésitant. J'avais devant moi un homme. Un homme !

Un homme ! J'en distinguais les yeux et les traits de son visage. La lueur de l'aube se faisait plus claire et le soleil s'annonçait derrière la cime des montagnes. Tirer ainsi, à quelques pas, sur un homme... comme sur un sanglier ! Je commençais à penser que peut-être je ne tirerais pas. Je

pensais. Mener à l'assaut cent hommes, ou mille, contre cent autres ou mille autres est une chose. Prendre un homme le séparer des autres et ensuite dire : « Voilà, ne bouge pas, je te tire dessus, je te tue. » en est une autre. C'est complètement différent. Faire la guerre est une chose, tuer un homme en est une autre. Tuer un homme comme ça c'est l'assassiner.

Je ne sais pas jusqu'à quel point ma pensée fonctionna logiquement. Bien sûr j'avais abaissé mon fusil, et je ne tirais pas. Deux consciences s'étaient formées en moi, deux individualités, l'une hostile à l'autre.

Cet extrait est tiré de *Un anno sull'altipiano (Les hommes contre*⁵), le roman dans lequel Emilio Lussu a raconté sa participation à la Première guerre mondiale.

Dans la préface de son roman, Lussu écrit :

J'ai écrit *Un anno sull'altipiano* entre 1936 et 1937, dans un sanatorium de Clavadel, au-dessus de Davos. Je m'étais retiré là suite à l'aggravation de la maladie pulmonaire que j'avais contractée en prison, maladie que je n'avais pas pu soigner durant mon exil à Lipari et que j'avais négligée après mon évasion en France. Décidé à guérir, j'avais subi une opération chirurgicale assez lourde et la guérison m'imposait une longue période d'immobilité. Mais, même ainsi, je n'aurais jamais écrit ce livre sans l'insistance de Gaetano Salvemini. Depuis 1921, suite aux évocations que nous faisons ensemble de la guerre, il m'avait demandé

5 *Les hommes contre.*, Emilio Lussu, traduit de l'italien par Emmanuelle Genevois et Josette Monfort, éditions Austral, 1995.

d'écrire un livre : « le livre » disait-il dans ses lettres. Durant l'exil « le livre » était devenu une sorte de lettre de change que je devais lui payer. [...] De cette façon le livre sur la guerre a vu le jour. J'envoyai le manuscrit à Salvemini, qui se trouvait à Londres, à la fin mai 1937, et il me répondit par un télégramme d'une centaine de mots : mon ami était apaisé.

Ces quelques lignes aident à comprendre jusqu'au bout l'importance du roman de Lussu. Le livre naît du milieu de l'interventionnisme démocratique, c'est-à-dire de ces démocrates italiens qui avaient cru qu'il était juste d'entrer en guerre en 1914, car ils pensaient que ce conflit serait le dernier acte du Risorgimento. Un conflit qui permettrait de construire un nouvel ordre politique européen où les États pourraient vivre en paix entre eux.

Qui était Gaetano Salvemini qui avait tant insisté pour qu'Emilio Lussu écrive ce livre ? Gaetano Salvemini était un important intellectuel italien qui enseigna et œuvra à l'étranger entre l'Angleterre et les États-Unis à partir des années Vingt. Il fut l'un des pères de l'antifascisme italien et était lié à Lussu par leur militantisme commun au sein du mouvement Giustizia e Libertà.

Emilio Lussu était né en 1880 dans une famille de propriétaires terriens sardes, Lussu avait embrassé tout jeune la cause des paysans et des ouvriers. Après son expérience comme officier durant la Première guerre mondiale, en 1921, il avait été élu député dans les rangs du Parti d'action sarde. Dans cette fonction, il se mit en avant pour une opposition radicale au fascisme. En 1924, par exemple, il se fit porte-parole des protestations suite à l'assassinat du dirigeant socialiste Giacomo Matteotti. Il était donc devenu dès lors, un des objectifs des attaques des commandos fascistes, si bien qu'en 1926, ils dévastèrent sa maison de Cagliari. Lussu se défendit, tuant l'un de ses assaillants et - bien que la légitime défense lui eût été reconnue - il fut malgré

tout condamné à l'exil sur l'île de Lipari, sur ordre personnel de Mussolini. Là-bas, il rencontra, parmi d'autres antifascistes, Carlo Rosselli.

Florentin, Rosselli avait organisé en 1926 la fuite en France de Filippo Turati, fondateur du Parti socialiste italien ; à son retour en Italie, il avait été arrêté et condamné à cinq ans d'exil à Lipari. Là, il écrivit son œuvre théorique principale, *Socialismo liberale* (*Socialisme libéral*) - qui serait ensuite publiée en France en 1930 - et, avec Lussu et Francesco Nitti, il planifia et réalisa sa fuite éclatante de l'île avec un bateau à moteur, la nuit du 27 juillet 1929. Les trois hommes se réfugièrent à Paris où, avec entre autres Gaetano Salvemini, ils fondèrent le mouvement Giustizia e Libertà.

Qu'était Giustizia e Libertà ? Les représentants de ce mouvement étaient unis par un élément précis : la plupart d'entre eux n'avaient pas été actifs en politique avant les années Vingt et n'avaient donc pas vécu en première ligne les années de la défaite face à l'avancée du régime fasciste. C'est pourquoi leur choix antifasciste se présentait comme une tentative d'élaborer une stratégie projetée vers l'avenir, pour la reconquête de la liberté. Giustizia e Libertà, avait donc l'ambition de se présenter comme un lieu de rencontres entre les représentants de traditions politiques différentes, qui acceptaient de collaborer en vue d'un unique objectif : le renversement de la dictature mussolinienne. Après quoi, chacun poursuivrait sa route.

Pour les représentants de Giustizia e Libertà, la lutte contre le fascisme ne pouvait plus se limiter à la critique contre les appareils de la dictature, mais devait être capable de se dresser aussi contre le mécanisme économique, social et institutionnel qui avait rendu possible la construction du régime.

Le mouvement connut cependant une grave crise interne durant les premiers mois de 1935, et Lussu prit ses distances avec Rosselli : en effet, pour Lussu, seul un parti socialiste révolutionnaire, doté d'une organisation militaire adéquate, pouvait mener la lutte avec quelques chances de succès. Malgré tout, la rupture ne fut pas totale et Lussu resta toujours en contact étroit avec Rosselli.

Rosselli pendant l'été 1936 avait vu la guerre civile espagnole comme un

moyen pour lancer le début de l'offensive contre le fascisme en Italie. Il avait mené personnellement le premier groupe d'antifascistes italiens en Espagne, rapportant du combat une blessure légère qui dégénéra ensuite en phlébite. En novembre, il avait transmis depuis Barcelone un message radiophonique qui rejoignit les foyers italiens. Le message commençait par ces mots : « Aujourd'hui en Espagne, demain en Italie » : Rosselli prédisait une révolution qui se répandrait de la péninsule ibérique à la péninsule italienne.

À cause de son initiative au niveau international, Carlo Rosselli se transforma pour les fascistes en une véritable obsession. Au début de l'année 1937, Mussolini consentit à fournir à la Cagoule, un groupe d'extrême droite français, cent fusils semi-automatiques Beretta en échange de son assassinat. Au début de juin, Nello Rosselli - un des meilleurs écrivains de sa génération - rendit visite à son frère Carlo, qui soignait sa phlébite dans la station thermale de Bagnoles-de-l'Orne en Normandie ; le 9 juin, un commando composé de sept membres de la Cagoule tendit aux deux frères l'embuscade mortelle.

Une foule immense en larmes assista aux funérailles de Carlo et Nello Rosselli, à Paris le 19 juin. Leurs compagnons de lutte ouvraient le cortège funèbre : parmi eux, au premier rang, se trouvait Emilio Lussu.

Lussu avait appris la nouvelle de l'assassinat le 15 juin pendant un voyage en Espagne, où il entendait suivre de près les événements de la guerre civile. C'étaient les mois durant lesquels il achevait l'écriture de *Un anno sull'altipiano*. Le roman sortira en avril 1938, à Paris, aux Edizioni Italiane di Cultura, la maison d'édition du Parti communiste italien. Un « livre sur la guerre », pas sur la guerre d'Espagne, mais sur celle à laquelle lui Rosselli et tant d'autres antifascistes avaient participé vingt ans auparavant.

Donc *Un anno sull'altipiano*, naît et donc est publié dans un contexte historique particulièrement compliqué et durant une phase bien précise des événements de l'antifascisme italien en exil. Un livre qui constitue, par sa forme narrative et à partir du moment où il est confié à l'impression, un geste politique de grand intérêt. Un livre, comme nous le verrons, « inévitable » pour bien des raisons.

Lussu et ses camarades avaient toujours cherché à éviter une vision

incomplète et consolatrice de la tragédie qui avait frappé l'Italie. Pour eux, il fallait au contraire se risquer à une confrontation serrée avec l'événement national, pour comprendre tout ce qui avait pu déterminer et favoriser le succès de Mussolini. La Première guerre mondiale, son déroulement et ses issues, tenaient une place importante dans cette relecture de l'histoire italienne.

Que veut dire faire partie d'une génération ? Faire partie d'une génération, comme l'a expliqué l'historien David Bidussa , ne signifie pas seulement être né à une même date, ni même avoir vécu les mêmes événements historiques. Une génération se constitue autour du fait de se reconnaître dans le même jugement sur ces événements. C'est-à-dire un sentiment et un jugement commun qui permette la constitution d'un réseau politique et intellectuel.

À ce sujet, il vaut la peine de parcourir la liste fournie par Giuseppe Fiori dans le livre *Il Cavaliere dei Rossomori* (litt. *Le Cavalier des Rossomori*), une très belle biographie de Lussu, dans laquelle figure, à côté des noms des représentants de Giustizia e Libertà, la description du rôle qu'ils eurent dans l'armée italienne -souvent comme volontaires - durant la Première guerre mondiale. Une expérience qui fut fondamentale dans leurs biographies et sur laquelle un jugement commun de leur part se forma, exprimé par exemple par Rosselli dans cet extrait de 1932 :

La nouvelle génération intellectuelle, notre génération, voulut l'intervention de l'Italie en guerre ou y adhéra, confiante ; elle la voulut avec la conviction profonde que l'on servait de cette façon la cause de la liberté et de la paix et peut-être la cause de la révolution. La génération de Turati s'y opposa [...] on doit bien reconnaître que nous avions tort, ce n'était pas nous qui interprétions la volonté des masses, mais bien Turati.

Donc pour Rosselli la Première guerre mondiale avait brutalement déchaîné tous les pires instincts nationalistes. Les principes démocratiques s'étaient révélés incompatibles avec un événement qui avait provoqué tant de souffrance et de désespoir. Le mécanisme intrinsèque de la guerre, la violence aveugle qui constitue sa racine et sa nature, avaient inévitablement établi - en démentant leurs idéaux de jeunesse de l'intervention démocratique - le triomphe d'un principe agressif et réactionnaire.

À cette discussion il manquait encore, en 1937, la voix d'Emilio Lussu. Et sa voix pouvait être, comme l'avait bien compris Salvemini, une voix précieuse, peut-être la plus lucide sur cette expérience. Salvemini savait que Lussu n'était pas un homme aux autocritiques faciles et commodes. La reconsidération critique de l'histoire italienne requérait aussi la capacité d'une dure intransigeance envers soi-même et ses décisions. Ce n'est pas par hasard que Lussu polémiquera durement, toujours en 1938, avec ceux qui :

Me reprochaient jusqu'à avoir été interventionniste durant la grande guerre : avec ce qui remettait en circulation l'antibellisme très intelligent et avantageux de l'après-guerre, dont tout le monde semblait être guéri, même les plus déficients. [...] Je n'ai rien à renier de mon passé. Je m'honore d'avoir fait ce que j'ai fait, toujours consciencieusement. [...] Et j'ai toujours payé de ma personne. C'est la lutte qui m'a toujours coûté et qui ne m'a jamais rapporté. Toute ma vie a toujours tendu à chercher de devenir un homme : ce qui est bien difficile. Mais, si le monde s'écroulait, j'espère mourir en homme. Si le monde s'écroule, nombreux sont ceux qui meurent comme une machine à écrire.

En écrivant *Un anno sull'altipiano*, Lussu décida d'engager une guerre de la mémoire contre le fascisme et contre le mythe de la Première guerre mondiale avait assumé dans la propagande du régime. Pour ce faire, il fallait, à travers un style littéraire et non pas d'essayiste, offrir une autre représentation de la guerre. Et dans ce sens, le livre commençait à assumer cette nature de l'acte politique auquel nous avons fait référence au début.

Offrir une autre représentation de la guerre n'était pas un devoir facile et Lussu le savait bien.

En effet, dans la reconstruction de l'histoire italienne accomplie par le fascisme, le conflit de 1915 à 1918 apparaissait comme le moment révélateur de la volonté profonde du pays et de ses immenses ressources morales. C'était en 1915 que les Italiens étaient enfin devenus des protagonistes.

Autrement dit, le fascisme avait réussi à attribuer un sens et une signification à un événement qui avait pénétré les fibres les plus intimes de millions de personnes.

Face à une opération politique et culturelle d'une telle ampleur, se limiter à une simple autocritique aurait été un acte à la fois trop simple et trop mesquin. Et, en effet, dans tout le roman on ne trouvera pas une seule considération critique de Lussu sur son choix interventionniste. Son objectif était de montrer, à travers le récit des faits de la guerre, quels mécanismes avaient ensuite conduit à la victoire du fascisme.

L'objectif principal poursuivi dans l'écriture de *Un anno sull'altipiano* est la critique de l'autoritarisme aveugle des officiers supérieurs à l'égard des soldats. Un autoritarisme qui est la métaphore d'un mécanisme social plus vaste, l'anticipation des mécanismes de contrôle et de domination de la dictature fasciste. Tout le roman est traversé par l'image de la folie, celle dont souffrent les officiers supérieurs, lesquels sont des malades profonds, des psychopathes inhumains : Leone, Piccolomini, Carriera, Melchiorri.

Lisons, dans le chapitre VII, le portrait du général Leone :

Lorsqu'il se redressa ses yeux, à nouveau, rencontrèrent

les miens. Ce ne fut qu'un instant. Et dans cet instant, je me souviens d'avoir vu ces mêmes yeux froids et tournoyants, à l'asile de ma ville, pendant une visite que nous avons faite avec notre professeur de médecine légale.

Leone, dans le portrait qu'en fait Lussu, est un homme totalement habité par la guerre. Pour lui, la guerre est un moyen de laisser libre cours à ses névroses sadiques, d'exercer un pouvoir absolu, sans limite, qui ne peut pas être remis en cause puisqu'il « a toujours raison » ; un pouvoir qui exige la dépersonnalisation, l'abdication de toute forme de raison ou de volonté, l'identification de chaque soldat à sa folie meurtrière. Ce que nous pouvons comprendre d'après ce qui arrive un instant avant que Lussu voit la folie dans les yeux du général. Le général Leone inspecte la tranchée avec le lieutenant Lussu : solide, le parapet haut et bien construit, les meurtrières pour observer et pointer en toute sécurité l'ennemi. À côté d'eux s'arrête un groupe de soldats. Le général ordonne de préparer un petit tas de pierres sur lequel il monte.

Ainsi dressé, il restait à découvert du torse à la tête.

- Mon général - lui dis-je [Lussu] - les Autrichiens ont d'excellents tireurs et il est dangereux de se découvrir ainsi. Le général ne me répondit pas. Droit, il continuait à regarder à travers les jumelles. Des lignes ennemies, deux coups de fusils partirent. Les balles sifflèrent autour du général. Il resta impassible. Deux autres coups suivirent les premiers et une balle effleura la tranchée. Alors seulement, digne et lent, il descendit. Je le regardais de près. Il affichait une indifférence arrogante. Seuls ses yeux tournoyaient vertigineusement. On aurait dit les roues d'une automobile en marche [...].

- Si tu n'as pas peur - dit-il en s'adressant au au caporal - fais ce que ton général a fait.

- Oui mon général - répondit le caporal. Et, après avoir déposé son fusil contre la tranchée, il monta sur le tas de pierres.

Instinctivement, je saisis le caporal par le bras et l'obligeai à redescendre.

- À présent les Autrichiens sont avertis - dis-je - et ils ne rateront sûrement pas leur tir. D'un regard terrible, le général me rappela la distance hiérarchique qui me séparait de lui. Je lâchai le bras du caporal et ne dis plus un mot.

- Mais ce n'est rien, - dit le caporal, et il remonta sur le tas de pierre.

Il s'était à peine montré qu'il fut accueilli par une salve. Les Autrichiens, alertés par la précédente apparition, attendaient avec leurs fusils pointés. Le caporal était indemne. Impassible, les bras appuyés sur le parapet, le torse à découvert, il continuait à regarder droit devant lui.

- Bravo ! - cria le général - À présent tu peux descendre.

De la tranchée ennemie, un coup isolé partit. Le caporal se renversa en arrière et tomba sur nous. Je me penchai sur lui. La balle l'avait touché en haut du torse, sous la clavicule, le traversant de part en part. Le sang lui sortait de la bouche. Les yeux mi-clos, la respiration haletante, il murmurait :

- Ce n'est rien, mon lieutenant.

Le général se pencha à son tour. Les soldats le regardait avec haine.

- C'est un héros, - commenta le général. - Un véritable héros.

Lorsqu'il se redressa ses yeux, à nouveau, rencontrèrent

les miens.

L'officier Lussu, le narrateur, doit régler ses comptes avec son propre conflit intérieur : déterminé par la distance et par la fracture entre les raisons idéales qui lui avaient fait justifier la guerre et la réalité concrète du conflit.

Repensons au moment où le narrateur rencontre l'ennemi, ce jeune officier autrichien qui allume sa cigarette. Le sens de la guerre apparaît soudain différent. Le détail de la cigarette que le soldat fume, permet de l'humaniser et le protagoniste - Lussu - se dépouille de sa nature de soldat en guerre. Le narrateur se trouve face à un dilemme : tirer ou ne pas tirer ? Ne pas tirer signifiait renier l'idéal interventionniste pour lequel il était entré en guerre ; mais tirer signifierait tuer le respect, profondément enraciné dans sa conscience, envers les êtres humains et leur vie :

J'avais devant moi un homme, un homme !

Un homme !

Non, il n'y avait aucun doute, j'avais le devoir de tirer.

En attendant je ne tirais pas.

Deux consciences s'étaient formées en moi, deux individualités, l'une hostile à l'autre.

Pour ne pas tomber dans cette scission destructrice, Lussu choisit de jouer sur la séparation entre le je du personnage 1916 et le je du narrateur de 1937 :

Moi-même qui ai vécu ces instants, je ne serais à présent plus à même de refaire l'examen de ce processus psychologique. Il y a un saut qu'aujourd'hui je ne vois plus

clairement.

Mais comment cela va-t-il finir ? Lussu tire ou ne tire pas sur l'officier autrichien ?

Et je me demande encore comment, arrivé à cette conclusion, je pensais faire exécuter par un autre ce que je ne me sentais pas moi-même la conscience d'accomplir. J'avais posé à terre mon fusil, et introduit dans le buisson. Le caporal se serrait à mes côtés. Je lui présentais le canon du fusil et lui dis, du bout des lèvres :

- Tu sais... comme ça... un homme seul... je ne tire pas. Toi, tu veux ?

Le caporal prit le canon du fusil et me répondit :

- Moi non plus.

Nous rentrâmes, à quatre pattes, dans la tranchée. Le café était déjà distribué et nous le prîmes nous aussi.

Le soir, après la tombée de la nuit, le bataillon de renfort prit la relève.

Il ne lui tire pas dessus.

Du choc entre l'idéal de départ et la dure réalité du conflit, entre son idéologie démocratique et l'arrogance et les erreurs des classes dirigeantes et des autorités militaires, naissait cette tension qui serait à la base de son action antifasciste durant les années de l'après-guerre. Une tension qui émerge clairement dans le chapitre XXV, quand Lussu se met en scène comme Commandant de la X^e division et répète en 1937 les arguments qu'il avait utilisés en 1916.

Lussu savait bien que la réécriture de l'histoire italienne accomplie par

le fascisme n'était pas dirigée seulement vers le passé. L'idéologie fasciste était aussi composée d'une représentation de l'avenir. Et dans cette perspective, la guerre représentait le destin inévitable de l'homme. La guerre était un élément inextricable uni à la condition humaine. Lui et ses compagnons savaient que la Seconde guerre mondiale se rapprochait et qu'il vaudrait mieux se préparer à l'affronter au lieu de continuer à s'illusionner sur une solution pacifique. Essayons, dans cette optique, de lire l'extrait du chapitre XXV dans lequel Lussu se met en scène comme Commandant de la X^e division :

Les raisons idéales qui nous ont poussés à la guerre sont peut-être venues à manquer parce que la guerre est un massacre ? Si nous sommes convaincus que nous devons nous battre, nos sacrifices seront récompensés. Certes, nous sommes tous fatigués et les soldats nous l'ont déclaré à haute voix aujourd'hui. Ce qui est humain. À un moment donné, on se décourage, on pense seulement à nous-mêmes. L'instinct de conservation prend le dessus. Et la plupart voudrait voir la guerre finir, finir de n'importe quelle façon parce que sa fin signifie la garantie de notre vie physique. Mais, cela suffit-il à justifier notre désir ? S'il en était ainsi, une poignée de brigands ne nous aurait-elle pas perpétuellement et impunément à sa volonté seulement parce que nous avons peur du massacre ? Qu'en serait-il de la civilisation du monde si l'injuste violence pouvait toujours s'imposer sans résistance ?

Il est difficile de ne pas lire dans ces considérations un cri d'alarme contre le danger nazi, contre le danger qui pesait sur la « civilisation du monde ».

La force du livre *Un anno sull'altipiano* est constituée de cette triple lecture possible : la première, tournée vers le passé, faire ses comptes avec son propre choix interventionniste sans justifications faciles ; la deuxième, tournée vers le présent, opposer au mythe fasciste de la guerre la vérité des faits, les erreurs et horreurs du conflit ; la troisième, tournée vers l'avenir, avoir le courage et la lucidité de comprendre qu'une nouvelle guerre se profile à l'horizon. Une guerre non moins terrible que celle qui avait eu lieu trente ans auparavant, mais une guerre à combattre, sans hésitation, pour défendre ce qui restait du monde civil.

Une guerre durant laquelle - Lussu en était convaincu - s'ouvrirait la possibilité d'une insurrection en Italie : la possibilité pour les exilés antifascistes d'arriver à l'affrontement final et décisif avec le régime mussolinien.

Pour toutes ces raisons, *Un anno sull'altipiano* était un roman inévitable, le fruit mûr de tant d'années de réflexion : la dénonciation des erreurs commises, qui n'auraient pas dû se reproduire durant le nouveau conflit. Ce n'est pas simplement un roman pacifiste, mais une des plus hautes positions atteintes sur le plan éthique et politique par la culture antifasciste.

Un véritable manifeste politique écrit sous la forme d'un roman.

C'étaient les convictions profondes qu'Emilio Lussu portait en lui au moment où « la lutte pour la liberté » entrait dans sa phase décisive. Des convictions destinées à passer à travers une guerre mondiale et la Résistance en Italie, pour arriver sur les bancs de l'Assemblée Constituante, le 24 mars 1947, jour où l'article II de la nouvelle Constitution fut approuvée :

L'Italie répudie la guerre comme instrument d'atteinte à la liberté des autres peuples et comme moyen de résolution de conflits internationaux.

Qui sait ce que le constituant Lussu avait repensé , en votant cet article,

à cette année passée dans les hautes plaines d'Asiago trente ans avant ; ou bien à cette terrible année 1937 où il avait écrit le « livre sur la guerre » de l'antifascisme italien.

Certes, cet article de la Constitution italienne renferme en quelques mots précis, l'enseignement le plus important d'une vie consacrée du côté de la liberté.

Aujourd'hui encore, à soixante ans de distance, nous ne pouvons que continuer à éprouver à son égard un sentiment de profonde gratitude, même au nom des générations futures.

4. Camilla Ravera : conformer sa vie à une conviction

Turin, première moitié des années Trente. Un fonctionnaire de police sonne à la porte de l'appartement de la famille Ravera. Il veut parler avec la mère de Camilla Ravera, détenue politique, dirigeante communiste, condamnée par le Tribunal Spécial de l'État à quinze années de réclusion après son arrestation en 1930.

Une détention difficile, sans aucune concession : la détenue est malade, très malade. Le fonctionnaire explique à madame Ravera qu'il est cependant « encore possible de faire quelque chose pour sauver votre fille. Un simple geste suffit : il faut juste que vous signiez une demande de grâce et le Duce en personne s'engagera à accorder la liberté à votre fille ». Madame Ravera écoute en silence et répond d'un ton calme mais ferme :

Je ne peux pas accepter votre proposition. Je connais les graves conditions de ma fille, mais si je signais une demande de grâce, je sais que je lui procurerais une énorme déception. De plus, ma fille serait surprise par mon geste. En effet, je lui ai toujours enseigné à elle et à ses frères et sœurs que la chose la plus importante dans une vie est de se forger une conviction et ensuite, conformer ses choix et son existence à cette conviction. C'est ce qu'a fait ma fille et nous devons en accepter les conséquences, mêmes les plus dures.

Camilla Ravera raconte cette scène dans une interview en 1973, quarante ans après, interview dans laquelle elle définit cette visite comme « une tentative de corruption de ma famille ».

Face au refus de ma mère [continue Ravera], le policier se leva, remit son chapeau et quitta la maison en faisant plusieurs révérences. Aucune autre tentative ne fut faite par la suite.

Valenza (petite ville du Piémont), 1898. Camilla est encore une enfant, elle a neuf ans ; en effet, elle est née le 18 juin 1889 à Acqui Terme, toujours dans le Piémont. Elle a six frères ; son père, Domenico, est un fonctionnaire du Ministère des Finances, contraint à changer de ville pour raisons professionnelles. Ils sont arrivés à Valenza depuis quelques semaines et sa mère, Emilia Ferrero, l'accompagne à l'école lorsque soudain elles entendent des hurlements, des voix de femmes en colère. Du coin de la rue, un cortège de femmes apparaît : des femmes du peuple, mal vêtues. Leurs mains sont complètement rosies par l'acide qu'elles sont obligées d'utiliser pour nettoyer l'or : le travail de l'or est l'activité industrielle la plus développée à Valenza. Camilla a peur, elle serre la main d'Emilia. Ces femmes sont guidées par un homme, en tête de cortège, qui porte un grand drapeau rouge. Camilla racontera que sa mère lui disait :

« Tu ne dois pas avoir peur des gens du peuple, de ceux qui travaillent. Ils protestent parce qu'ils veulent un meilleur salaire qui leur permette de s'acheter leur pain pour manger. Cet homme est leur chef, celui qui les organise et les défend : il s'appelle Turati, il n'est pas pauvre mais il est socialiste. Et pour cette raison, c'est quelqu'un d'admirable ».

De cette façon ma mère m'a appris à aimer les faibles et avant tout à les respecter. Alors je me demandai : « Ceux qui ont de l'argent ne pourraient-ils pas en donner à ceux qui n'en ont pas ? » Cette question me trotta dans la tête

pendant des jours et des jours. Moi aussi, pensais-je, je pouvais faire quelque chose pour ceux qui souffrent.

Turin, 1913. Camilla a vingt-quatre ans. Sa famille a emménagé dans le chef-lieu du Piémont en 1908. De la fenêtre de sa maison, elle observe un grand cortège d'ouvriers passer : ce sont des ouvriers de la Fiat. On ressent les premiers signes de la future guerre mondiale, les travailleurs protestent contre la politique du gouvernement. Camilla a déjà lu et étudié la pensée de Marx et tandis qu'elle observe le cortège, elle a l'impression de le voir devenir Histoire, de le voir « s'incarner dans ces travailleurs qui commençaient à avoir une conscience plus précise de leur rôle et de leurs droits ».

C'est son père qui lui a fait découvrir Marx quand elle avait environ seize ans ; Domenico l'a toujours encouragée, elle et ses frères et sœurs, à faire de nouvelles lectures, à découvrir de nouveaux univers. La mutation à Turin était liée non seulement à des raisons professionnelles mais aussi à son désir de voir Camilla et son frère Carlo fréquenter l'Académie des Beaux Arts. Camilla joint les études au travail et, de 1909 à 1913, enseigne l'italien, l'histoire et la géographie à l'école normale magistrale de Virle, à trente kilomètres de Turin. Ce sont quatre années d'activité intense, de nombreuses lectures, d'observation de la société qui l'entoure.

En 1912, son père meurt soudainement. Une anémie pernicieuse, une agonie de peu de jours. Pour Camilla, c'est un coup très dur, mais il faut réagir, chercher un travail plus stable pour aider la famille. En 1914, elle passe les épreuves du concours pour l'habilitation à l'enseignement : elle enseignera pendant sept ans, sans compléter ses études universitaires. Elle changera d'établissement tous les ans, en choisissant toujours des écoles en périphérie de Turin pour connaître des garçons et des filles de classes sociales différentes.

Entre-temps son intérêt pour la politique, pour les conditions des plus humbles s'accroît. Elle est intriguée par un immeuble qui se trouve dans le centre de la ville, dans le Corso Siccardi :

Un édifice de briques rouges. J'ignorais que c'était le siège de la Chambre du Travail. Un jour, sous cette porte cochère, il y avaient de nombreuses personnes. Je m'approchai : c'étaient des ouvriers et des ouvrières qui s'entretenaient avant une assemblée.

Je fus envahie par une émotion inhabituelle et inattendue. [...] La Chambre du Travail était l'organisation des ouvriers, l'espoir de l'égalité entre les hommes, de la liberté et de la justice. Ce fut un de ces moments où la vie d'un homme change et acquiert des éléments ultérieurs de maturité. Je compris alors que mon intérêt pour ce monde devait devenir participation active au mouvement qui changerait la société entière.

On reconnaît dans ces paroles les passions et les espérances de cette époque, des passions qui ne laissent pas indifférent, pas même son frère, Cesare, qui fréquente depuis quelque temps déjà cet édifice aux briques rouges et s'est inscrit, en 1915, à la Jeunesse Socialiste.

Ce sont des années, certes, d'espérances et de débats, mais aussi des années où il faut se préparer à vivre des épreuves difficiles : tout d'abord, la grande tragédie de la Première guerre mondiale. Camilla rappelle, dans le livre de Rita Palumbo, *Camilla racconta la sua vita* (litt. *Camilla raconte sa vie*) (1985) :

Turin était contre la guerre. Quand le Gouvernement italien commença la campagne en faveur de l'interventionnisme, une grande partie de la population manifesta son désaccord. [...] Mais ce fut inutile. La guerre

avait commencé.

Ses frères sont obligés de partir pour le front, la maison se vide. Le 12 juin 1917, un télégramme les informe de la mort du « lieutenant Giuseppe Ravera » ; le 21 août la révolte à cause du manque de pain éclate : Camilla décide que le moment est venu pour elle de s'engager dans l'activité politique et, à la fin de l'année, elle s'inscrit au Parti socialiste.

À l'intérieur du Parti socialiste turinois, un groupe de jeunes, convaincus de la nécessité d'un profond renouveau, s'est formé, fondé sur la capacité de connaître de l'intérieur les besoins de la classe ouvrière. En mai 1919, ce groupe donne vie à une nouvelle revue : « L'Ordine Nuovo ». Qui étaient ces jeunes ? Faisons leur connaissance à travers la description de Camilla.

Antonio Gramsci, Camilla le voit pour la première fois en 1919. Elle le connaîtra mieux seulement deux ans plus tard :

Il me plut beaucoup pour sa simplicité et pour sa discrétion. Il était différents des autres camarades socialistes. Il était légèrement voûté et de très petite stature. Son corps était mince et sa tête couverte de cheveux très épais. La première fois que je vis Gramsci, je restai quelque peu déconcertée. Peut-être l'avais-je imaginé différemment. Mais la sensation ne dura qu'une minute, car, dès qu'il commença à parler, sa voix, basse, claire et limpide, attira mon attention. Il disait des choses très compliquées avec des mots compréhensibles à tous, même aux ouvriers qui n'avaient pas pu étudier.

Palmiro Togliatti :

Réservé, timide, grand observateur.

Angelo Tasca :

Exubérant, mais dispersé. Doué pour les discours, capable d'enflammer l'auditoire, mais il entraînait souvent en contradiction dans son argumentation.

Umberto Terracini :

Une intelligence vive, d'une rigueur logique absolue. Dans ses raisonnements, le fil du discours ne se brisait jamais.

Entre eux, ils étaient tout à fait d'accord sur l'analyse de la société italienne : une société en plein bouleversement, où les paysans réclamaient les terres qui leur avaient été promises dans les tranchées de la Première guerre mondiale et les ouvriers une journée de travail de huit heures. De plus, en 1917, en Russie, le prolétariat avait fait tomber le tsarisme : la victoire de cette révolution avait suscité de nouveaux enthousiasmes et de nouvelles espérances. Le 1^{er} septembre 1920 l'occupation de la Fiat et d'autres usines de la ville commence.

Ce fut à ce moment que l'idée de Gramsci des Comités syndicaux d'entreprise prit vie, un organisme de base qui ne soit pas seulement l'expression des exigences syndicales

et des luttes à caractère revendicatif, mais qui représente la force de travail dans sa totalité.

Le groupe de « L'Ordine Nuovo », dont Camilla fait désormais partie, se retrouve à diriger le mouvement socialiste turinois : Togliatti est le secrétaire de la section, Terracini le responsable du travail syndical, Tasca le secrétaire de la Chambre du Travail et Gramsci guide les nouveaux Comités syndicaux d'entreprise. Leurs choix, cependant, ne sont pas approuvés par tout le Parti, qui se divise à présent profondément.

Durant le XVII^e Congrès du Parti Socialiste Italien (Psi), convoqué à Livourne du 15 au 20 janvier 1921, le groupe de « L'Ordine Nuovo » est parmi les protagonistes de la scission qui mène à la naissance du Parti communiste d'Italie.

Camilla n'est pas présente à Livourne. C'est Gramsci qui lui raconte comment se sont déroulées ces journées : ce n'est pas un récit triomphaliste, au contraire. Pour Gramsci, cette rupture avait été nécessaire et en même temps douloureuse, une « défaite de la classe ouvrière » raconte Ravera. Face à l'avancée du mouvement fasciste, de la réaction de droite, le mouvement ouvrier se divise et s'affaiblit.

« L'Ordine Nuovo » devient un quotidien et Gramsci confie à Camilla une rubrique hebdomadaire, *Tribuna delle Donne (Tribune des Femmes)*, où elle exprime sa conception du féminisme. Elle écrira en 1985 :

Je n'ai jamais été féministe mais toujours et seulement une observatrice attentive des conditions de vie des femmes. Je me suis donc battu avec toute mon énergie contre les discriminations sociales.

Ce sont les idées déjà exprimées dans son article du 10 mars 1921, avec

pour titre *Il nostro femminismo* (litt. *Notre féminisme*) :

Le féminisme qui apparaît chez ses nombreux défenseurs, avec son programme limité à la parité des deux sexes, ne peut pas offrir aux femmes, et encore moins aux femmes prolétaires, le remède à leur double servitude actuelle et la promesse d'un avenir meilleur. L'homme et la femme ont dans la vie une fonction propre à chacun ; ils ont dans leur nature leurs propres valeurs physiques, intellectuelles et sentimentales : il s'agit de poser l'un et l'autre de telle façon que chacun puisse librement développer, manifester et utiliser ces valeurs à son profit et à celui de la collectivité.

En octobre 1922, Camilla est invitée à participer au IVe Congrès de l'Internationale Communiste, en qualité de déléguée du Parti communiste d'Italie. À Moscou, elle rencontre Gramsci qui est arrivé en Union Soviétique en mai de la même année pour représenter le parti dans l'exécutif de l'Internationale. Pendant l'été, il est tombé malade, en septembre il a connu Julija Schucht qui deviendra, peu après, son épouse.

Camilla et Gramsci sont donc à Moscou lorsque a lieu en Italie la Marche sur Rome des fascistes. La situation se précipite. Lénine, déjà très malade, veut en savoir plus et demande à rencontrer les communistes italiens. Amedeo Bordiga, le chef du parti, propose à Camilla de faire partie de la délégation.

Lorsque je vis Lénine je fus déçue, il s'agissait du chef de la révolution bolchévique, je m'attendais à quelqu'un d'imposant même sur le plan physique ; c'était au contraire

un homme petit, déjà malade, qui nous accueille de façon cordiale. Il nous dit en italien : « voilà les camarades italiens », puis il poursuit la conversation en français.

Pour Lénine, il n'y a aucun doute, les communistes italiens ont face à eux des temps très durs. Voici comment Ravera se souvient de ses paroles :

Vous aurez un travail long et difficile. L'essentiel sera de ne jamais perdre, en aucun cas, le contact avec les ouvriers, avec les paysans, avec les femmes, avec la vie de tout le peuple. Vous devrez maintenir votre parti vivant et actif votre parti. Ce sera difficile, car je crois que bientôt, vous devrez travailler dans la clandestinité : les fascistes ne permettront pas l'existence d'un parti qui proclame vouloir changer la société, qui veut faire la révolution et qui est le guide des ouvriers.

Lénine avait vu juste. En Italie, Mussolini a été nommé Président du Conseil, mais les violences fascistes ne diminuent pas.

Quand Camilla Ravera arrive à Turin à la mi-décembre 1922, elle trouve la Chambre du Travail incendiée, plusieurs cercles ouvriers détruits, vingt ouvriers tués en une seule nuit, le siège de « L'Ordine Nuovo » dévasté, les machines et les documents séquestrés. Elle est elle aussi recherchée, par un pur hasard elle ne se trouve pas chez elle lorsqu'en pleine nuit, la police de Mussolini vient pour l'arrêter. À Rome, en effet, durant une perquisition du siège romain du parti, les fascistes ont trouvé son rapport sur le travail accompli à Moscou en qualité de déléguée : à partir de ce moment-là, de maîtresse d'école élémentaire elle s'est transformée en une dangereuse révolutionnaire et en une personne recherchée pour raisons politiques. Une

conspiratrice à temps plein.

À Rome, une disposition est signée avec laquelle « Camilla Ravera [...] pour sa propagande néfaste doit être éloignée de toutes les écoles du Royaume ».

Le parti est encore formellement légal, mais tout son groupe dirigeant est soit en prison soit est fugitif. Gramsci et Tasca sont à Moscou, Terracini les rejoint peu après, Togliatti malade et rescapé de peu d'une exécution, est caché dans un pavillon sur le Lac Majeur. Ravera essaie de maintenir ensemble le parti dans la clandestinité, elle vit à Milan, prend l'habitude d'apprendre par cœur des nouvelles, des notes, des noms : se promener avec des archives serait trop risqué.

En septembre 1923, Tasca et Togliatti sont eux aussi arrêtés et à ce moment-là, Camilla décide de s'établir à Rome pour reconstruire le secrétariat du parti.

À Moscou, en janvier 1924, Lénine meurt. En Italie, de nouvelles élections sont fixées, les communistes décident d'y participer et fondent un nouveau quotidien : « L'Unità ». Il sera utile durant la campagne électorale car les fascistes interdisent les réunions. La campagne électorale et le vote même, se déroulent dans un climat de violences ; malgré cela les communistes parviennent à élire dix-neuf députés, dont Antonio Gramsci.

Durant la première séance du nouveau Parlement, le député socialiste Giacomo Matteotti dénonce les violences et les irrégularités qui avaient caractérisé la campagne électorale. C'est le 30 mai 1924. Le 10 juin, Matteotti est enlevé et assassiné. Une grande indignation se répand dans le pays, pour le fascisme il s'agit de la première grande crise à affronter. Les partis d'opposition, le 27 juin, décident de ne pas participer aux travaux du nouveau Parlement et se réunissent dans une autre salle. Camilla suit les événements jour pour jour à travers les récits de Gramsci, avec lequel elle se retrouve le soir pour manger. « Les journées ardentes » comme les appelle Gramsci, qui lui relate le contenu des débats et les entretiens privés qu'il a eus avec les autres représentants de l'opposition.

Pour Gramsci, - raconte Ravera - il y a désormais en Italie deux pouvoirs

en lutte : Le Parlement où sont restés les fascistes et l'anti-Parlement ou comme l'appelle Gramsci l'assemblée des partis d'opposition. À son avis, il est nécessaire que l'anti-Parlement convoque une grève générale avec deux revendications précises : la démission du gouvernement Mussolini et le désarmement de la milice fasciste. De cette façon on pourra ramener la situation italienne à la légalité.

Sa proposition est cependant rejetée par les forces antifascistes, qui craignent que le pays puisse tomber dans une guerre civile. On attend un geste du Roi, qui n'arrive pas. De cette façon il n'est pas possible de profiter de la crise du fascisme. Mussolini comprend qu'il ne court pas le risque d'être renversé, il sait que le roi n'interviendra pas ; et surtout, que les Italiens oublieront avec le temps et que le mépris populaire est destiné à s'éteindre progressivement. Le 3 janvier 1925, dans un discours à la Chambre, il assume publiquement l'entière responsabilité de l'homicide de Matteotti.

C'est le début des effets du régime dictatorial ; un an plus tard, en 1926, les lois « fascistissimes » sont approuvées, lois qui abolissent les libertés politiques, de la presse et d'opinion. Tous les partis sont dissous excepté le parti fasciste : l'assignation à résidence surveillée et le Tribunal Spécial pour la sécurité de l'État qui a le devoir de traquer les opposant politiques sont établis, la peine de mort est réinstaurée. Une machine répressive puissante et efficace.

Pour les partis antifascistes il s'agit d'une défaite dramatique. Gramsci et Terracini sont arrêtés, Togliatti est en exil à Paris, Camilla est condamnée par contumace à une peine de cinq ans d'assignation à résidence. La plupart des responsabilités dans la direction de la conspiration clandestine pèsent sur elle : elle est de fait la première femme à occuper la fonction de chef d'une organisation communiste. La police ne possède pas sa photo : elle a continuellement changé de nom, ses deux pseudonymes les plus connus seront Silvia et Micheli.

Mais à la fin de l'année 1927, ses poumons cèdent, elle n'a jamais été une femme robuste et elle en a demandé beaucoup à son corps et à sa tête. Elle est soignée d'abord en Suisse, puis en Russie. Là, elle fait la connaissance

de Julija Schucht, l'épouse de Gramsci.

Entre 1928 et 1929, le débat à l'intérieur du mouvement communiste international est enflammé. En 1928, le IVe Congrès de l'Internationale communiste décide d'un tournant politique dans la stratégie des partis communistes, fondé sur l'égalisation entre le mouvement social démocrate et le fascisme ; sur la conviction que le capitalisme vit une crise mortelle et sur l'exclusion de toute phase intermédiaire et démocratique entre les dictatures fascistes et la dictature du prolétariat.

Au sein du parti italien la confrontation conduit à l'expulsion de trois dirigeants ; Umberto Terracini depuis sa prison exprime son désaccord aussi bien envers le tournant du IVe Congrès qu'envers cette expulsion : il sera violemment critiqué par les autres détenus communistes et condamné à un isolement très dur et cruel.

Camilla Ravera demande à retourner en Italie, à reconstruire la direction et l'organisation interne du parti. Selon elle, Togliatti ne peut pas le faire car - Gramsci étant en prison - il doit être protégé à l'étranger de tout risque d'arrestation. Elle n'a que son expérience pour conduire et diriger le parti dans la clandestinité. Sa requête est accueillie. Elle part pour l'Italie en mai 1930 mais peu après elle est victime d'un traître à l'intérieur du parti ; le 10 juillet elle tombe entre les mains de la police fasciste à Arona, sur le Lac Majeur.

Paradoxalement, son arrestation lui permet de donner de ses nouvelles chez elle : sa mère et ses frères et sœurs, en effet, ne la voient plus et ne savent rien d'elle depuis très longtemps maintenant. Le 10 octobre, elle est condamnée à quinze ans et six mois de prison.

Elle est assignée au régime de ségrégation et ses seules compagnes sont les nonnes auxquelles elle a été présentée comme un « ennemi de Dieu ». Dans la prison de Trani, elle doit subir les brimades de sœur Patrizia, sa surveillante : elle ne lui remet pas le courrier, tarde à la faire sortir de sa cellule pour l'heure de la promenade, lui apporte la soupe déjà froide.

Camilla est déjà malade et cette situation aggrave son état de santé. Elle souffre énormément à cause d'une inflammation des gencives, on lui prescrit

un bain de bouche à prendre dilué dans de l'eau. Sœur Patrizia, cette fois sans le vouloir, se trompe :

Et elle le verre avec l'eau. Je n'en bus qu'une gorgée et pour un peu j'en mourrai. Mes gencives semblaient se déchirer. On dû m'arracher plusieurs dents et pendant des semaines je ne pus rien manger.

Ses poumons cèdent à nouveau, elle souffre de complications cardiaques, sa vue baisse.

Sa situation empire ultérieurement dans la prison de Pérouse. C'est Mussolini qui a donné l'ordre de la ségrégation totale : Camilla ne peut discuter avec personne, pas même avec les sœurs qui lui apportent à manger. : pendant plusieurs mois elle ne peut ni lire, ni écrire.

Je m'efforçais de résister. Les livres manquaient, la possibilité de réfléchir et de faire fonctionner mon esprit me manquait. Je n'arrivais pas formuler de jugements, ni de réflexions. Pour moi, qui avais eu jusqu'au moment de mon arrestation une vie pleine et active, cette inaction absolue, que je ne pouvais interrompre qu'en me levant et en me promenant dans une pièce de deux mètres sur deux, était un martyr.

Elle reste dans la prison de Pérouse du 8 novembre 1933 au 12 juillet 1935 et, comme elle le dira des années plus tard, elle « sent la vie s'échapper de son corps ». Mais un jour, une sœur qui la protège, sœur Ignazia, lui fait un cadeau inattendu.

Elle me dit qu'au son des cloches je devais regarder dehors par la fenêtre. Petite comme je l'avais toujours été, et consumée par l'ennui, je pensai qu'il me serait impossible de réussir à m'agripper aux grilles de cette petite fenêtre située là, en haut du mur.

Je pris le tabouret et j'y plaçai tous les livres que j'avais dans ma cellule. Je monta dessus et j'attendis en regardant le ciel et le noyer dont j'avais jusque là réussi, depuis mon lit, à voir seulement le feuillage.

À un moment, je remarquai des hommes sur la corniche du clocher : prudents et attentifs, ils regardaient en direction de la prison. Ils s'installèrent là. Ensuite ils commencèrent à agiter les bras et l'un d'eux sortit de sa poche un foulard rouge qu'il agita en l'air pendant quelques instants.

Quelle joie immense j'éprouvai ! D'une main je m'agrippai avec force aux barreaux et je levai l'autre aussi haut que je pouvais, dans l'espoir qu'ils aperçoivent mes doigts que j'agitais en signe de salut. Et de joie. [...] Quand je sortis, je tentai de savoir qui étaient ces trois hommes du clocher, mais personne ne sut me dire quoi que ce soit à leur sujet. Ils sont restés trois inconnus, sans nom, ni âge.

L'amnistie de 1932, accordée à l'occasion des dix ans de la marche sur Rome, la remise de peine de deux ans pour la naissance du premier né du prince héritaire de la famille Savoia et une amnistie ultérieure qui efface les délits mineurs, comme la propagande antifasciste, permettent à Camilla de sortir de prison le 12 juillet 1935 et de rentrer chez elle pour se soigner. Elle reste à peine un an à Turin. Le 2 novembre 1936, suspectée de vouloir s'enfuir

à l'étranger, elle est envoyée en assignation à résidence surveillée à Montalbano Jonico.

Le podestat du lieu lui propose d'apprendre à lire et à écrire au enfants du village, contraints de travailler comme bergers ou paysans depuis l'âge de cinq ou six ans et condamnés à l'analphabétisme total. Camilla accepte, mais lorsque les autorités de police sont informées de ces leçons, elles la transfèrent immédiatement à San Giorgio Lucano. En effet, ils ne veulent pas qu'elle entre en contact avec la population. À San Giorgio Lucano, le 26 avril 1937, elle apprend la nouvelle de la mort de Gramsci.

La nouvelle de sa mort brisa beaucoup d'espoirs en moi. Dans mes pensées, il n'eut rien autre que le vide de sa présence, de sa façon d'observer et de juger. [...] Je ne parvins pas à m'en remettre et ce qui suivit fut une période très confuse. Même la joie de revoir mes compagnons et mes compagnes à Ponza - où j'avais été transférée le 23 mai de cette année - en fut atténuée. À Ponza, je fis la connaissance de Sandro Pertini, avec qui je pus parler d'Antonio, qu'il avait connu dans la prison de Turi. Il me dit qu'il me connaissait déjà un peu parce que Gramsci lui avait parlé de moi.

À Ponza, elle retrouve Umberto Terracini et rompt, au nom de leur vieille amitié, l'isolement auquel il a été condamné. Avec lui aussi elle parle de Gramsci, et Terracini la met au courant des amertumes que leur ami commun et compagnon de lutte avait vécues. Des amertumes qui étaient bien connues des communistes emprisonnés et qui, Terracini le rappellera plusieurs années plus tard « avaient été provoquées par la discordance qui se formait entre les idées qu'il avait mûries [...] et la ligne politique adoptée par le parti suite à son tournant ».

Tous les trois, Ravera, Terracini et Pertini (socialiste et futur Président de la République) ont une passion pour les plantes, « se mesure » à ceux qui sont capables de « fleurir » le plus sa propre véranda.

Camilla ne pèse que trente-sept kilos, le vent qui souffle sur l'île peut la faire tomber. Terracini et Pertini la soignent, d'autres camarades lui construisent une chaise avec un baldaquin. Ce sont des mois de « chagrin continuel » : le 3 août sa mère meurt ; son frère Cesare a été transféré en Espagne, où il se bat avec les Brigades Internationales contre l'armée fasciste de Franco ; son autre frère, Francesco, est très malade.

La colonie de Ponza est dissoute le 10 juillet 1939, les détenus sont transférés à Ventotene. Ravera et Terracini ne partagent pas la décision de l'Union Soviétique de signer un pacte de non agression avec l'Allemagne nazie : leurs autres camarades présents sur l'île décident alors de leur expulsion du parti. Pour tous les deux il s'agit d'un autre coup très dur :

J'étais déprimée, je ne pus le nier. Dans mon cœur je savais que j'étais dans le vrai et qu'il fallait attendre et supporter aussi cette dernière contrariété. Vivre parmi mes camarades et mes amis qui feignaient de nous ignorer était difficile. Je me comportais, dans les rapports humains, comme si rien n'était arrivé. C'est dans mon caractère. Je ne me laissais aller que lorsque je me terrais dans ma petite chambre.

Pour Umberto, au contraire, ce fut encore plus dur. Il partageait la même chambre avec Scoccimaro - un autre dirigeant communiste -. À partir du moment où ils nous jetèrent hors du Collectif, Mauro ne lui adressa plus la parole.

La vie à Ventotene était très difficile, il est difficile d'imaginer comment

des hommes et des femmes qui avaient déjà tant souffert pouvaient encore résister : pour boire il fallait faire bouillir l'eau de mer, les déjeuners et dîners étaient préparés dans des feuilles de figuiers de Barbarie cuites. Camilla n'arrivait plus à manger, fin septembre 1941, on lui a annoncé qu'elle devait rester encore deux ans en résidence surveillée. Elle ne sort plus de chez elle, elle doit restée alitée. Terracini réussit à lui procurer des oranges de Calabre, mais qui ne peuvent pas faire de miracles : Camilla ne tient pas debout, il faudrait la transférer dans une clinique ou lui permettre de rentrer chez elle pour se soigner. Toutes ses demandes dans ce sens sont refusées. À part Terracini, les autres détenus communistes continuent à ne pas avoir de rapport avec elle.

La santé était ... absente et le monde était en guerre. Jamais plus qu'en cette période, je me sentis seule et mélancolique. Les idées et la capacité de réflexion partaient en s'engourdissant. Il ne pouvait rien arriver d'autre de pire et on ne pouvait intervenir sur rien. Je m'accrochai, ainsi, à l'espoir que tout devrait finir au plus vite.

Sa santé physique tient miraculeusement jusqu'au 25 juillet 1943, quand le régime fasciste tombe. Mais les détenus n'obtiennent pas tous la permission de partir. Pertini est parmi les premiers à la recevoir, mais il refuse quitter l'île : « Je ne pars pas si tous les assignés à résidence surveillée ne viennent pas avec moi ». Puis, il se convainc qu'il peut faire beaucoup à Rome pour que la liberté soit accordée à tous les autres prisonniers. Et il part.

Camilla et Terracini quittent l'île le 18 août 1943, avec les anarchistes qui les applaudissent et leur laissent le passage en signe de solidarité. Arrivés à Formia, ils découvrent les désastres provoqués par les bombardements ; Ils parviennent à grand peine à rejoindre Rome et là, miraculeusement, ils trouvent un train direct pour Turin. Chez Camilla, il n'y a plus personne, ses proches se sont dispersés. Terracini à peine rentré, tombe sur le sol, épuisé.

Ils ont réussi, ils sont vivants et libres. Mais les souffrances ne sont pas encore terminées.

Camilla ne peut pas participer à la Résistance, son état ne le lui permet pas. Quand elle trouve la force de se lever de son lit, c'est désormais le printemps 1945. Entre temps, Terracini s'est réfugié en Suisse, il a participé à l'expérience de la République partisane d'Ossola et il a cherché par tous les moyens à entrer en contact avec Togliatti pour demander leur réintégration au sein du parti.

Togliatti est arrivé en Italie en mars 1944 et a pris la direction du parti. C'est lui qui les accueille de nouveau au sein du Pci. Ravera le croise à Turin, en mai 1945, ils s'étreignent et :

Comme si rien ne s'était passé, Palmiro me dit, devant tout le monde, que je devais reprendre ma place dans le parti, là dans ma ville, où la situation était encore plus difficile.

Elle est élue conseillère communale et ensuite députée aux élections de 1948. Elle restera à la Chambre jusqu'en 1958, mal en point physiquement et encore éprouvée psychologiquement par les difficultés qu'elle avait du affronter.

Les années suivantes, elle se consacre à l'écriture en continuant à participer aux activités du parti. Dans ses livres elle racontera sa vie, ses événements politiques. Elle parlera aussi de ses sentiments les plus intimes, en 1958, à Rita Palumbo :

Depuis toute jeune j'ai été tellement prise par la politique que je n'avais ni le temps ni la disponibilité pour accepter l'idée d'avoir un compagnon et un fils. En effet j'ai toujours

cru que pour une femme fonder une famille signifiait renoncer à de nombreuses aspirations [...]. Et la vie ne m'a pas permis de choisir entre la famille et l'activité politique. L'Histoire a décidé pour de nombreuses personnes de ma génération.

Elle avouera qu'elle avait vécu « avec la conscience de devoir de limiter une grande partie de mes émotions », en acceptant que son « compagnon soit le devoir ». Mais cela ne devait pas être facile pour elle d'oublier « d'avoir été une femme ».

Je ne saurais pas dire quels furent les mécanismes qui gouvernèrent mes choix ces années-là.

La guerre, le fascisme et la prison décidèrent pour moi ou, peut-être que cela se passa ainsi parce que je ne me regardais jamais dans le miroir. Je ne m'arrêtais jamais pour voir si j'étais belle, laide ou intéressante. Si je l'avais fait, je me serais beaucoup découragée, parce que j'étais laide et que je n'ai jamais pensé le contraire.

Il est facile de penser le contraire, pourtant, si on l'observe sur une photo de 1922, prise dans le studio de son frère Carlo : Camilla a trente-trois ans, elle est belle, elle a le regard vif. Cette photo est aussi la dernière image d'elle avant la tempête : peu après elle partira pour Moscou, pour sa première mission politique importante ; le fascisme, le communisme, la guerre, l'Histoire sont sur le point de la bouleverser et à partir de ce moment là « décideront pour elle ».

En été 1978, Sandro Pertini est élu Président de la République et le 9 janvier 1982 il nomme Camilla Ravera sénatrice à vie, en remplacement du

défunt Ferruccio Parri, le chef de la Résistance dans l'Italie du nord.

Pertini déclare :

Qui plus qu'elle a contribué à la naissance de la République ? Elle n'a jamais renier ses idées et elle a payé cher avec des années d'emprisonnement et d'assignation à résidence surveillée son combat pour la liberté de notre Italie.

Camilla a quatre-vingt douze ans et six mois. Malgré toutes les souffrances qu'elle a du endurer, sa santé physique a tenu. Elle mourra à quatre-vingt dix-huit ans et demi en 1988.

Elle fait son entrée dans la salle du Palais Madame le 27 janvier 1982. À ce moment-là, un sénateur démocrate chrétien qui parle, entame, dès qu'il la voit, de longs applaudissements qui gagnent tous les groupes parlementaires.

Tous les sénateurs et les sénatrices présents dans la salle se mettent debout pour rendre hommage à une femme qui a traversé avec courage le XX^e siècle, connaissant personnellement de nombreux protagonistes de cette époque : des auteurs de la Révolution russe (Lénine, Staline, Trotski, Bukharine) à la révolutionnaire espagnole Dolores Ibárruri, du leader soviétique Khrouchtchev aux chefs de l'État et du gouvernement italien, de Gramsci à tous ceux qui avaient lutté pour faire naître la nouvelle République italienne.

Ce jour-là au Sénat, se trouve pour l'accueillir son camarade de parti le plus aimé, Umberto Terracini, qui a toujours continué à l'appeler Silvia comme à l'époque de la clandestinité.

Nous ne savons pas à quoi Camilla Ravera a pensé ce jour-là, si lui sont revenus en mémoire ces femmes qui luttèrent pour un meilleur salaire ou les

ouvriers de la Fiat qui, en 1913, avaient défilé devant chez elle ; les dîners avec Gramsci durant les « journées ardentes » de 1924 ou ces trois inconnus qui étaient montés sur un toit de Pérouse pour la faire se sentir, au moins pendant un instant, un peu moins seule en prison ; la dignité de sa mère qui refusait de se faire « corrompre » par les bourreaux de sa fille ou les violences atroces subies par le fascisme en prison et en résidence surveillée.

Sûrement, ce long applaudissement rendait hommage à une femme - la première femme nommée sénatrice à vie dans l'histoire de la République - qui avait eu le courage de ne pas s'asseoir à la table des vainqueurs même lorsque tout semblait perdu et que, restant debout tant que ses forces l'avaient soutenue, elle n'avait pas peu contribué à construire un avenir différent.

II. Commentaire de traduction

Pour mener à bien cet exercice, nous avons décidé de faire un commentaire global des textes choisis et de distinguer le langage de l'auteur de celui des personnes citées, plutôt que de faire un commentaire texte par texte.

1. L'auteur

- Spécificités du texte et du langage de l'auteur

Ce qui nous a frappé, à la lecture des *Lezioni recitabili*, c'est l'aisance avec laquelle nous pouvions lire ces courtes biographies sans rien connaître au préalable de la vie de ces personnages. Nous n'avions pas même réellement l'impression de lire un texte, ou même une biographie mais d'une certaine façon « d'écouter » les récits qui nous étaient contés.

Puis, en analysant les biographies, nous nous sommes aperçus qu'elles suivaient toutes un certain schéma. Le plus souvent, elles commencent par la naissance et/ou le contexte familial puis vient la formation intellectuelle, les études, on découvre ensuite la vie adulte et l'engagement politique et on termine par les enseignements du personnage comme héritage. La biographie de Lussu est légèrement différente puisqu'on est dès le début immergé dans un extrait de *Un anno sull'altipiano*.

Nous avons également observé que les textes comportaient trois dimensions, trois facettes : une dimension historique due au contexte de l'époque à laquelle ont vécu les personnages, orale et/ou théâtrale qui explique cette aisance et ce plaisir à lire les textes et enfin didactique puisque les textes sont des « leçons » et qu'on en retire des enseignements.

- La dimension historique

La dimension historique des textes, est bien sûr, à mettre en lien avec le contexte historique qu'ont vécu les protagonistes : Vittorio Foa, Leone Ginzburg, Emilio Lussu et Camilla Ravera. Tous les quatre ont vécu sous le régime fasciste de Mussolini et ont connu la Seconde guerre mondiale. Certains, comme Emilio Lussu, ont aussi vécu la Première guerre mondiale. Tous les quatre ont refusé d'adhérer au régime mussolinien et s'y sont même opposés. Et bien qu'ils n'aient pas tous pu combattre dans la Résistance, chacun, à travers ses engagements et ses convictions politiques et morales ont pourtant participé à la Résistance, à la naissance de la République italienne et à la création de sa Constitution.

Nous retrouvons tout au long des textes, quatre champs lexicaux principaux liés au contexte historique : le champ lexical de la guerre, le champ lexical de la politique et du pouvoir, le champ lexical directement lié au deux Guerres mondiales et au fascisme et le champ lexical de la prison et de la justice.

Le champ lexical de la guerre parcourt tous les textes mais il est particulièrement présent dans la leçon sur Emilio Lussu. Cela n'a rien d'étonnant puisque Lussu a vécu les deux Guerres mondiales dont la première en tant que lieutenant. Nous avons fait la liste des mots qui composent ce champ lexical.

- **guerre** : « avesse preso le armi » (p.15), « guerra » (p.16,19, 20, 21, 23, 35, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 68, 77, 78), « conflitto » (p.16, 18, 19, 38, 40, 44, 46, 47, 48), « armistizio » (p.17), « occupazione » (p.17, 18), « occupato » (p.17), « battaglia » (p.18), « lotta » (p.18, 19,

21, 29, 32, 33, 41, 44, 48), « combatterla » (p.18, 47), « esercito » (p.18), « combattere » (p.19, 28, 48), « combattersi » (p.19), « lotte » (p.22), « sconfitto » (p.29,32), « compagno di lotta » (p.30, 76), « la sconfitta » (p.31, 32, 41, 69, 72), « la vittoria » (p.33, 44, 69), « sconfiggerlo » (p.33), « il nemico » (p.38, 39, 45), « pattuglie » (p.38), « caporale » (p.38, 45, 46, 47), « l'ufficiale » (p.38, 39, 40, 46, 47), « doveri militari » (p.38), « il comando di soldati » (p.39), « combattimenti » (p.39), « ufficiale nemico » (p.39), « soldati » (p.39, 44, 45, 46, 48), « servizio di vedetta » (p.39), « trincea » (p.39, 45, 47), « assalto » (p.39), « interventismo » (p.40, 43, 68), « entrare in guerra » (p.40), « pace » (p.40), « organizzazione militare » (p.41), « guerra civile » (p.41, 42, 72), « l'offensiva » (p.41), « combattimento » (p.41), « compagni di lotta » (p.42), « esercito italiano » (p.43), « intervento » (p.43), « interventista » (p.44, 46, 48), « grande guerra » (p.44), « dopo-guerra » (p.44, 47), « guerra della memoria » (p.44), « fatti della guerra » (p.44), « ufficiali superiori » (p.44, 45), « generale » (p.45, 46), « soldato » (p.45), « tenente » (p.45, 46, 68), « tiratori » (p.45), « linee nemiche » (p.45), « salva di fucileria » (p.46), « trincea nemica » (p.46), « soldato in guerra » (p.46), « battaglione » (p.47), « ci dette il cambio » (p.47), « autorità militari » (p.47), « Comandante della X divisione » (p.47, 48), « batterci » (p.48), « una guerra mondiale » (p.49), « il fronte » (p.68), « trincee » (p.69), « ho combattuto » (p.70), « combatte » (p.76), « patto di non agression » (p.76), « bombardamenti » (p.77), « lottavano » (p.79), « vincitori » (p.80).

Nous avons noté que le mot « lotta » qualifie souvent le conflit entre

fascisme et antifascisme, qui est entendu comme une lutte « physique » évidemment puisqu'il y a la guerre et la Résistance mais aussi sur les plans intellectuel, politique et moral.

Le second champ lexical, est celui de la politique et du pouvoir. Lui aussi est présent dans toutes les biographies puisque tous s'étaient engagés politiquement contre le régime totalitaire. Nous retrouvons des expressions qui se réfèrent au fascisme comme « Stato autoritario » et d'autres qui se réfèrent à la création de la République italienne « Costituzione italiana » ou aux couleurs politiques des personnages « comunista ». Le champ lexical de la politique est très présent dans la biographie de Leone Ginzburg et plus particulièrement dans la biographie de Camilla Ravera, première femme nommée sénatrice à vie.

- **politique, au pouvoir** : « regime » (p.11, 44, 77), « politici » (p.11), « posizioni politiche » (p.12), « politica » (p.12, 19, 23, 29, 36, 65, 78), « Stato autoritario » (p.13), « sovrastava » (p.13), « impegno politico » (p.13), « opposizione » (p.13, 31, 40), « la politica » (p.13, 15, 28,30, 32, 33, 34, 37, 41, 67), « lo Stato » (p.14), « campagna » (p.15), « politico-economico » (p.15), « autorità costituita » (p.16), « governo » (p.16, 18), « vicende politiche » (p.17, 78), « partito » (p.18, 19, 70, 71, 73, 76, 77, 78), « stato italiano » (p.18, 31), « esercitava il potere » (p.19), « militare » (p.19), « democratico » (p.19, 40, 43), « comunista » (p.19), « programma » (p.19, 29), « una repubblica » (p.19), « Assemblea Costituente » (p.21, 49), « Assemblea » (p.21), « eletta » (p.21, 78), « referendum » (p.21), « Monarchia » (p.21), « Repubblica » (p.21, 80), « votavano » (p.21), « Costituzione italiana » (p.21, 49), « Costituzione » (p.21, 23), « parlamentare » (p.23), « uomo politico » (p.23, 27),

« sinistra italiana » (p.23, 27), « leader sindacale » (p.23) ,
« attività politica » (p.26, 28, 29, 35, 78), « politiche » (p.27,
29, 32, 41, 72), « politica internazionale » (p.27),
« sindacale » (p.27), « azione politica » (p.28, 33, 35),
« patria » (p.28), « vita politica » (p.30), « politicamente »
(p.31), « potere » (p.31), « rivoluzione » (p.32), « potere
politico » (p.32, 33), « la politica di governo » (p.32),
« governativa » (p.33), « attività di governo » (p.33),
« democratica » (p.33), « tirannide » (p.33), « anarchia »
(p.33), « azioni democratiche » (p.33), « confronto politico »
(p.33), « autorità politica » (p.35), « il Re » (p.35, 72),
« Presidente della Repubblica » (p.35, 76, 79), « democratici
italiani » (p.40), « ordine politico » (p.40), « eletto » (p.40,
79), « deputato » (p.40), « movimento » (p.41), « Partito
socialista italiano » (p.41), « rovesciamento » (p.41),
« partito socialista rivoluzionario » (p.41), « Partito
comunista italiano » (p.42), « gesto politico » (p.42, 44),
« democratici » (p.43), « operazione politica » (p.44),
« autoritarismo » (p.44), « esercitare un potere assoluto »
(p.45), « un potere » (p.45), « abdicazione » (p.45),
« ideologia democratica » (p.47), « classi dirigenti » (p.47),
« politico » (p.48), « manifesto politico » (p.49),
« Costituzione repubblicana » (p.49), « dirigente comunista »
(p.65, 76), « socialista » (p.66, 76), « la politica del governo »
(p.66), « il Governo italiano » (p.68, 79), « Partito socialista »
(p.68), « compagni socialisti » (p.68), « dirigere » (p.69), « il
movimento socialista » (p.69), « il Partito » (p.69), « il XVII
Congresso del Psi » (p.69), « Partito comunista d'Italia »
(p.69), « destra » (p.69), « IV Congresso dell'Internazionale
Comunista » (p.70), « delegata del Partito comunista
d'Italia » (p.70), « l'Internazionale » (p.70), « i comunisti
italiani » (p.70), « il capo del partito » (p.70), « delegazione »

(p.70), « Presidente del Consiglio » (p.71), « delegata » (p.71), « gruppo dirigente » (p.71), « elezioni » (p.71, 78), « i comunisti » (p.71, 76), « la campagna elettorale » (p.71, 72), « il voto » (p.71), « eleggere » (p.71), « deputati » (p.71), « la seduta del nuovo Parlamento » (p.72), « deputato socialista » (p.72), « opposizioni » (p.72), « Parlamento » (p.72), « assemblea delle opposizioni » (p.72), « poteri » (p.72), « anti-Parlamento » (p.72), « rovesciato » (p.72), « partiti » (p.72), « oppositori politici » (p.72), « capo di un'organizzazione comunista » (p.73), « dibattito » (p.73), « movimento comunista internazionale » (p.73), « VI Congresso dell'Internazionale comunista » (p.73), « svolta politica » (p.73), « partiti comunisti » (p.73), « movimento socialdemocratico » (p.73), « VI Congresso » (p.73), « comunisti » (p.73, 77), « il podestà » (p.75), « le autorità di Polizia » (p.75), « la linea politica » (p.76), « svolta » (p.76), « compagni » (p.76), « anarchici » (p.77), « direzione del partito » (p.77), « Pci » (p.77), « consigliere comunale » (p.78), « deputata » (p.78), « missione politica » (p.78), « il comunismo » (p.78), « senatrice a vita » (p.79, 80), Palazzo Madama » (p.79), « senatore democristiano » (p.79), « i gruppi parlamentari » (p.79), « i senatori » (p.79), « le senatrici » (p.79), « capi di Stato » (p.79), « Repubblica italiana » (p.79), « Senato » (p.79), « compagno di partito » (p.79)

Le troisième champs lexical est directement lié à la Première et à la Seconde guerre mondiale ainsi qu'au fascisme et à l'antifascisme. Nous retrouvons des termes qui renvoient directement à cette période : « Repubblica di Salò », « banda Koch », « polizia fascista » qui se réfèrent au régime totalitaire de Mussolini mais aussi d'autres qui se réfèrent à ses

opposants : « antifascisti italiani », « i Giellisti », « Giustizia e Libertà ».

- **lié à la Première guerre mondiale, à la période fasciste, à la seconde guerre mondiale** : « polizia fascista »(p.11, 29, 34, 73), « Stato autoritario » (p.13,) « regime fascista » (p.13, 17, 27, 28, 34, 41, 77), « movimento Giustizia e Libertà » (p.13, 40, 41), « antifascismo italiano » (p.13, 18, 26, 40, 42, 49), « propaganda antifascista » (p.13, 29, 75), « gruppi clandestini »(p.13, 29), « antifascismo » (p.13, 19, 22, 30) « movimento antifascista » (p.14, 28,), « leggi razziali » (p.14, 31, 35), « campagna antisemita » (p.15), « politica antisemita tedesca » (p.15,), « politica antisemita italiana » (p.15), « campagna razziale » (p.15,), « Resistenza » (p.15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 28, 30, 49, 77), « secondo conflitto mondiale » (p.16,), « caduta di Mussolini » (p.16,), « armistizio »(p17, 18,, 35), « Alleati »(p.17, 18,), « Giustizia e Libertà » (p.17, 32), « il fascismo » (p.18, 21, 29, 30, 31, 32, 33, 35, 41, 44, 47, 72, 73, 78, 79), « occupante nazista » (p.18,), « bande partigiane » (p.18,), « occupazione tedesca » (p.18,), « fascisti » (p.19, 20, 23, 42,, 71, 72), « partigiani » (p.19, 20, 21,), « Seconda guerra mondiale » (p.19, 47), « deportata » (p.19), « campo di concentramento » (p.19), « Repubblica di Salò » (p.19,), « esperienza fascista » (p.19,), « banda Koch » (p.20), « fascista » (p.21, 31), « la Prima guerra mondiale » (p.26, 39, 40, 42, 43, 44, 68, 69), « galassia antifascista » (p.27), « oppositori al regime fascista » (p.27), « galassia di studenti antifascisti » (p.27), « manifestazioni antifasciste » (p.28,), « antifascisti italiani » (p.28, 41), « esule antifascista » (p.28), « regime mussoliniano » (p.29, 31, 48), « propaganda fascista » (p.29), « rivista antifascista » (p.29), « attività antifascista » (p.30,

31), « ambiente antifascista » (p.30), « i Giellisti » (p.30, 32), « scelta antifascista » (p.31, 41), « Regime » (p.31, 35, 41), « Italia fascista » (p.31), « Germania nazista » (p.31, 76), « stato fascista » (p.31), « antisemitismo » (p.31), « stampa clandestina antifascista » (p.32), « cultura antifascista » (p.33, 48), « post-fascista » (p.33), « Partito Nazionale Fascista » (p.34), « Tribunale Speciale dello Stato » (p.35, 65,), « repressione fascista » (p.35), « fascisti italiani » (p.35), « opposizione al fascismo » (p.40), « omicidio del dirigente socialista Giacomo Matteotti » (p.40), « squadre fasciste » (p.40), « antifascisti » (p.40, 42), « dittatura mussoliniana » (p.41), « dittatura » (p.41), « propaganda del regime » (p.44), « dittatura fascista » (p.44), « azione antifascista » (p.47), « ideologia fascista » (p.47), « pericolo nazista » (p.48), « mito fascista della guerra » (p.48), « esuli antifascisti » (p.48), « il Duce » (p.65), « futura guerra mondiale » (p.66), « movimento fascista » (p.69), « Marcia su Roma dei fascisti » (p.70), « violenze fasciste » (p.71), « polizia di Mussolini » (p.71), « propaganda » (p.71), « governo Mussolini » (p.72), « milizia fascista » (p.72), « forze antifasciste » (p.72), « crisi del fascismo » (p.72), « regime dittatoriale » (p.72), « leggi "fascistissime" » (p.72), « il confino di polizia » (p.72), « Tribunale Speciale per la difesa dello Stato » (p.72), « i partiti antifascisti » (p.72), « le dittature fasciste » (p.73), « marcia su Roma » (p.75), « Repubblica partigiana dell'Ossola » (p.77), « Rivoluzione russa » (p.79)

Enfin le quatrième et dernier champ lexical, celui de la prison et de la justice (ou du milieu judiciaire). Il est particulièrement présent dans les biographies de Vittorio Foa et Camilla Ravera, lesquels ont été emprisonnés

pendant quelques années.

- **prison, justice** : « arrestato » (p.11, 18, 35, 41), « carcere » (p.11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 35, 36, 39, 65, 71, 73, 74, 75, 76, 78, 79), « rinchiuso » (p.11, 18), « prigionere » (p.11, 14, 16, 17, 26, 35), « prigionieri politici » (p.11), « detenuto » (p.11), « detenuti » (p.11, 14, 73, 76, 77), « carceri » (p.12, 18), « arresto » (p.12, 13, 14, 36, 65, 73, 74), « prigionia » (p.12, 14, 73), « privazioni » (p.13), « cella a pagamento » (p.14), « privazione » (p.16), « reclusione » (p.16, 65), « compagno di cella » (p.16), « trasferito » (p.18), « confino » (p.18, 26, 35, 40, 41, 72, 75, 77, 79), « fuorilegge » (p.20), « arrestata » (p.20), « trasferita » (p.20), « condannato » (p.35, 41, 73, 75), « detenuta » (p.65), « condannata » (p.65, 73), « richiesta di grazia » (p.65), « arrestarla » (p.71), « perquisizione » (p.71), « arrestati » (p.71, 72), « condannata in contumacia » (p.72), « pena » (p.72), « regime di segregazione » (p.73), « cella » (p.74), « amnistia » (p.75), « reati minori » (p.75), « trasferiti » (p.76), « trasferirla » (p.77), « prigionieri » (p.77)

- La dimension orale/ théâtrale et la dimension didactique

Nous avons choisi de regrouper dans une même sous-partie les dimensions orale et didactique car elles partagent des éléments communs.

Tout d'abord, en ce qui concerne la dimension orale, nous devons rappeler que les *Lezioni recitabili* sont avant tout des textes qui ont été écrits dans le but d'être joués, récités par un comédien.

Nous avons remarqué que la plupart des phrases étaient des phrases brèves ce qui permet au lecteur/à l'auditeur se plonger rapidement dans le récit.

Exemple :

Lezione Foa :

[...] Un ricordo : Torino, febbraio 1995, al cinema Massimo, un pomeriggio. (p.20)

Dans cet extrait, les phrases sont brèves et ne contiennent aucun verbe. Le rythme est bref lui aussi. L'auteur et/ ou le comédien ne donne au lecteur et/ou à l'auditeur que les éléments essentiels pour situer la scène, se la représenter et voyager avec le personnage : un souvenir (celui du personnage Vittorio Foa), un lieu (Turin, en Italie), un mois et une année (février 1995, nous sommes encore en hiver), un lieu plus précis encore (un cinéma, le cinéma Massimo) et enfin le moment de la journée (un après-midi). Il ne nous en faut pas plus pour nous projeter dans l'histoire.

Un autre indicateur de l'oralité des textes qui indique aussi l'aspect didactique ce sont les questions et les réponses qui sont présentes dans chaque biographie.

Pour la dimension orale, ces questions/réponses créent un rapport dialogique entre le lecteur (ou l'auditeur) avec l'auteur (et/ou le comédien) et ses personnages. L'auteur pousse ainsi le lecteur à s'interroger mais aussi à interroger le sujet de la biographie. Relevons quelques exemples :

Lezione Foa (p. 12) :

Quali erano le posizioni politiche di Foa al momento del suo arresto ? E come si era svolta la prima parte della sua giovinezza ?

Le lecteur est amené à s'interroger sur la vie et les pensées de Foa. On peut dire que le lecteur y est même invité et sans sans rendre compte il est davantage impliqué dans le récit.

Un autre passage tiré cette fois de la biographie de Ginzburg (p.30) :

Perché Ginzburg si astiene dalla vita politica prima di avere ottenuto la nazionalità, nel 1931 ? Un suo compagno di lotta, Vittorio Foa, in un libro intitolato *Il cavallo e la torre*, ha dato una risposta.

Pour la dimension didactique, la réponse suit immédiatement la question posée et, très souvent, la réponse reprend les termes de la questions. Voici quelques exemples :

Lezione Ginzburg (p. 34) :

[...] Suo figlio, lo storico Carlo Ginzburg, nell'unico intervento pubblico su Leone, nel 2009, ha definito questo atteggiamento come una « filologia della libertà ». Che cosa significa essere un filologo della libertà ? La filologia, secondo la definizione classica, è quella disciplina che insegna a comprendere e ascoltare i testi e le voci altrui senza prevaricarle. In politica vuole dire quindi giudicare senza moralismi non solo le posizioni a noi più vicine, ma anche quelle a noi più lontane. [...]

Dans cet extrait nous avons les termes « filologia della libertà » suivis par la question puis par la réponse et l'explication de ces termes. Exactement comme lorsqu'un professeur introduit une nouvelle notion et la définit juste après. Par ailleurs, l'auteur donne d'abord la définition classique, courante

puis la définition qui s'applique à la politique et plus particulièrement à son personnage.

Lezione Lussu (p. 43) :

Cosa vuol dire **fare parte di una generazione** ? **Fare parte di una generazione**, come ha spiegato lo storico David Bidussa, non significa semplicemente essere nati in una stessa data, e neanche avere vissuto gli stessi avvenimenti storici. Una generazione si costituisce intorno al fatto di riconoscersi nello stesso giudizio su quegli avvenimenti. Cioè in un sentire e un giudicare comune che permetta la costituzione di un reticolo politico e intellettuale.

La réponse se compose des mêmes mots que la question. Et comme pour l'extrait précédent, l'auteur nous donne la définition que l'on a tous communément en tête avant d'approfondir cette définition.

Lezione Foa(p.23) :

Delle lotte operaie, dei lavoratori, gli interessava la capacità di trovare una soluzione a grandi problemi collettivi : insieme alla difesa dell'autonomia dell'individuo, il grande tema della **democrazia economica**.

Cosa è la **democrazia economica** ? Significa non pensare alle cose economiche in termini di egoismo. Pensare solo a come difendere i propri interessi. L'economia deve essere invece intesa in senso più vasto : deve riguardare me e gli altri e soltanto a partire da questa verità la si può regolare.

Là aussi, on retrouve le même schéma : introduction d'une nouvelle notion, la question (que pourrait poser un élève en classe) et la réponse, la définition de la notion.

Un autre élément qui permet d'entretenir un rapport dialogique avec l'auteur et avec les personnages et aussi d'impliquer le lecteur, c'est l'usage de la première et de la deuxième personne du pluriel : le « noi » et le « voi » en italien et le « nous » et le « vous » en français. L'emploi de ces pronoms entre à la fois dans la partie didactique mais aussi dans la partie orale. Citons quelques exemples :

Lezione Ginzburg (p. 32-33) :

Leggiamo insieme due passi importanti. Il primo :

[...]

Siamo di fronte a una delle pagine più interessanti della cultura antifascista [...]

(p. 37) :

L'uguaglianza come completamento necessario della libertà. È l'ultimo degli insegnamenti che **ci** ha lasciato Leone Ginzburg.

L'usage de « noi » implique directement le lecteur et le plonge dans le texte.

Lezione Foa (p.13) :

[...] **Torniamo** alle lettere dal carcere. Se **osservate** la copertina del volume, **vedrete** che le parole « Dal carcere

1935-1943 » sono scritte in corpo minore : una scelta tipografica che rende pienamente giustizia all'impegno tacito assunto da Foa, con se stesso e i suoi familiari, di vivere e scrivere come se il carcere e le sue privazioni non ci fossero.

Nous retrouvons la première personne du pluriel en italien, le « noi » mais aussi la deuxième du pluriel, le « voi ». L'utilisation du « voi » permet à l'auteur d'impliquer le lecteur en l'interpellant, en attirant son attention en s'adressant directement à lui. Nous pouvons imaginer, à l'oral, le comédien qui interpelle le public et qui lui montre effectivement la couverture des *Lettere della giovinezza* de Foa pour appuyer son discours.

Un dernier moyen d'effacer la distance temporelle entre le lecteur et les personnages : l'auteur appelle parfois les personnages seulement par leur prénom voire même par leur surnom. Dans le texte sur Foa, par exemple, à la page 20, l'auteur donne au lecteur le prénom et le nom de jeune fille de la première épouse de Vittorio Foa. Puis son surnom et dès qu'il a révélé ce surnom, il ne nommera plus cette femme (Lisa Giua) que par son surnom (Lisetta) à trois reprises. Il y a donc une certaine familiarité qui se crée entre le lecteur et le personnage.

Pour en revenir à la dimension didactique, nous avons remarqué que chaque leçon a un titre qui lui est propre et qui résume la pensée du personnage. Mais n'oublions pas l'évidence : le titre de l'ouvrage « **lezioni recitabili** » qui contient le mot leçon à prendre dans son premier sens et indique donc directement l'aspect didactique des textes.

Nous avons aussi relevé la répétition des mots « insegnamento » (p. 49) et insegnamenti » (p. 34, 37), « ci insegna » (p. 33), l'expérience de ces personnages, leur vécu et leurs réflexions donc nous servent d'enseignements.

- Niveau de langue et syntaxe :

Un dernier point sur les spécificités du texte et du langage de l'auteur utilise un niveau de langue courant, rarement soutenu excepté pour des mots tels que : « codardi » et « ripudiare » que nous avons traduit respectivement par les mots français : « couards » et « répudier » afin de conserver le style de l'auteur. Les phrases sont souvent courtes (nous reviendrons sur ce point un peu plus loin) et pour les quelques phrases longues entrecoupées par un « ; » point-virgule, nous avons choisi de conserver la même syntaxe, bien que ce soit peu conventionnel en français. Relevons un exemple.

Lezione Foa (p. 11)

Le lettere erano, dunque, - per Foa, come per gli altri detenuti - l'unica possibilità di scrittura ; ed egli la utilizzava non soltanto per comunicare con i suoi cari, ma anche per fissare i punti essenziali degli studi e delle letture compiute in carcere.

Les lettres étaient donc, - pour Foa, comme pour les autres détenus - l'unique possibilité d'écriture ; et il ne l'utilisait pas seulement pour communiquer avec ses êtres chers mais aussi pour fixer les points essentiels des études et des lectures faites en prison.

2. Les citations

Les citations constituent un élément important de la leçon. En effet, ce sont elles qui illustrent la vie mais aussi les pensées et les actions des sujets biographiques (ou des personnages). Les citations permettent à l'auteur d'humaniser davantage les personnages, de les rendre moins « distants » pour le lecteur et/ou l'auditeur aussi bien dans le temps que dans l'espace. C'est donc un moyen d'impliquer le lecteur d'une façon moins conventionnelle que lors d'une leçon en classe.

Dans chaque leçon, nous retrouvons non seulement des citations du sujet biographique lui-même mais aussi des citations de ses proches (amis, famille) ou d'autres auteurs. Ainsi, dans la leçon sur Vittorio Foa nous retrouvons :

- des extraits de ses lettres à sa famille
- des extraits de son livre *Il cavallo e la torre*
- un extrait de la *Scienza nuova seconda* de Giambattista Vico
- une citation de son ami Franco Venturi
- des citations de son intervention à Turin, en 1995, pour un cycle de leçons sur l'Italie républicaine
- un extrait du livre *Il dialogo* où Foa discute avec Carlo Ginzburg (une « réplique » de Foa et une autre de Carlo Ginzburg)

Nous avons donc une superposition des voix. Il en va de même pour les autres leçons : elles sont constituées de citations de plusieurs locuteurs. D'une certaine façon, les leçons s'articulent autour de ces citations, elles sont la trame, le fil d'Ariane du texte. Grâce à elles nous pénétrons directement les pensées et la vie du personnage et de son entourage. Après tout qu'y-a-t-il de plus intime que des lettres que l'on adresse à ses proches. On a parfois l'impression de vivre ces moments en même temps que celui qui « parle » ou qui écrit. C'est particulièrement le cas dès le début de la leçon sur Emilio

Lussu. La leçon commence avec presque deux pages entières d'un extrait de son roman *Un anno sull'altipiano* (il s'agit par ailleurs de la citation la plus longue de l'ouvrage). Si l'on se met à la place d'une personne qui n'a jamais lu le roman et qui assiste à la leçon (par assister nous entendons qui écoute la leçon qui lui est jouée) la confusion doit être totale : est-ce l'auteur (ou le comédien) qui parle ou bien est-ce le « personnage » ? À l'écrit, nous vivons aussi ce que vit Lussu à travers ses mots, à travers son texte, mais en tant que lecteur nous savons tout de suite grâce à la mise en page qu'il s'agit d'une citation. Il y a donc une différence qui se joue entre l'écrit et l'oral, entre la lecture et l'écoute.

Concernant la longueur des citations, elles font souvent plus de deux lignes, et sont ainsi considérées comme longues et font donc l'objet d'une mise en page particulière. Les citations courtes ou les discours rapportés (comme les paroles du policier adressées à la mère de Camilla Ravera) sont signalées par des guillemets (qui sont visibles pour le lecteur mais que le spectateur ne perçoit que grâce à l'intonation du comédien où si l'auteur le signale avec des mots : « sentite Foa » p.24).

Les citations sont de deux genres : nous avons d'une part, des citations qui appartiennent à la dimension orale et, d'autre part, des citations qui appartiennent à l'écrit.

- Citations orales

Pour les citations orales nous trouvons principalement des discours type conférence avec l'intervention de Vittorio Foa à Turin en 1995 pour un cycle de leçons. Mais nous avons aussi des discours « rapportés » comme, par exemple, Camilla Ravera qui rapporte les propos de Lénine lors de sa rencontre avec ce dernier ou encore les paroles du policier à la mère de Camilla Ravera concernant les conditions de détention de sa fille et d'une demande de grâce. Nous trouvons également chez Foa les extraits du dialogue

mentionné plus haut entre lui et Carlo Ginzburg. Il s'agit tout de même, au départ, d'une discussion orale qui a été, par la suite, retranscrite sur papier et publiée sous forme de livre. Enfin, nous avons aussi les dialogues entre le soldat Lussu, le caporal et le général Leone qui sont retranscrits dans le roman *Un anno sull'altipiano*.

- Citations écrites

En ce qui concerne les citations écrites, nous en avons de différentes natures, de différents genres. Nous avons d'un côté des écrits privés comme les lettres de Foa (bien qu'elles aient été publiées par la suite, au départ la lettre est un « objet » privé : elle ne concerne que son émetteur et son destinataire). De l'autre, nous avons des écrits publics : des extraits de romans (*Un anno sull'altipiano* d'Emilio Lussu et *Lessico familiare* de Natalia Ginzburg), un poème, des articles et écrits politiques, des extraits d'une biographie et d'un *Diario* sur et de Camilla Ravera.

Bien sûr qui dit différents auteurs (ou émetteurs) dit différents styles. On n'écrit pas un poème comme on écrit un roman, un discours ou un article politique. Le plus souvent les temps verbaux utilisés sont les temps de la narration : imparfait et passé simple. La traduction des citations n'a pas posé de difficultés majeures, insurmontables.

Nous l'avons déjà dit plus haut mais les citations permettent non seulement au lecteur et à l'auditeur d'accéder aux pensées des personnages mais aussi à leurs émotions. Ces émotions servent aussi à l'auteur des *Lezioni recitabili* pour effacer la distance temporelle qui existe entre ses personnages et ses lecteurs et les [les lecteurs] impliquer davantage. Par exemple, dans la leçon sur Leone Ginzburg, (à la page 30) l'auteur cite un passage, qui ne manque pas d'humour, de *Lessico familiare* :

Mia madre s'era messa da qualche tempo, a studiare il russo "per non stufarsi" ; e prendeva lezioni, insieme alla Frances, dalla sorella di Ginzburg.

- È uno, - disse mia madre, - coltissimo, intelligentissimo, che traduce dal russo e fa delle bellissime traduzioni. -
Però, - disse mio padre - è molto brutto. Si sa, gli ebrei son tutti brutti. - E tu ? - disse mia madre, - tu non sei ebreo ? -
Difatti anch'io son brutto, - disse moi padre.

Ce dialogue entre le père et la mère de Natalia Ginzburg concernant Leone ne manque pas de faire rire le lecteur (ou au moins de le faire sourire).

À l'inverse les citations qui décrivent l'état de santé de Camilla Ravera lors de sa détention et les mauvais traitements infligés par la Sœur Patrizia (page 74) émeuvent tout autant le lecteur qui se représente la douleur éprouvée par Camilla et l'horreur de sa situation.

E mi portò il bicchiere con il liquido. Ne bevvi solo un sorso e per poco ne morii. Le gengive sembravano lacerarsi. Dovettero strapparmi molti denti e per settimane non potei mangiare nulla.

Les citations sont donc le cœur autour duquel la leçon s'articule. Elles servent à effacer la distance entre les personnages et le lecteur/ auditeur en l'impliquant davantage aussi sur le plan émotionnel. Mais elles constituent aussi un dialogue direct entre le lecteur et les protagonistes des récits qu'il s'agisse des sujets biographiques ou encore de leurs proches.

3. Les difficultés de traduction

Les difficultés de traduction

- traduction du titre

Nous avons longuement réfléchi et hésité en ce qui concerne le titre de l'ouvrage. Littéralement, ou mot-à-mot, « lezioni recitabili » se traduirait par « leçons jouables ». « Recitare », en italien, a aussi le sens de « réciter », mais nous avons écarté ce choix de traduction car, à côté du mot leçons, spontanément nous pensons à « réciter sa leçon » qui se rapporte à l'école. Bien que cela permette de conserver l'aspect didactique, l'aspect oral disparaît. Nous voulions donc que le titre mette en valeur ces deux composantes de l'ouvrage, à savoir la portée éducative mais aussi le plaisir et l'effet de la performance orale. Nous avons donc pensé par la suite à la possibilité de traduire par « leçons à interpréter » : on dit bien qu'un acteur interprète un rôle, cependant « leçons à interpréter » perd ici aussi la dimension théâtrale et orale des textes. « déclamer » est beaucoup trop fort pour être employé dans ce cas et nous avons donc opté pour « jouer » qui nous semble être la solution la plus simple mais aussi celle qui convient le mieux. Bien que le mot « lezione », de par son origine latine « lectione(m) » signifie « raccolta, lettura, scelta »⁶, nous avons choisi de le traduire tout simplement par « leçons » afin de conserver la dimension didactique du texte. Il aurait été possible de traduire par « lectures publiques » pour renvoyer au théâtre mais alors, nous n'aurions eu que la dimension orale et théâtrale. Nous avons préféré trouver un titre qui puisse mettre en avant au moins deux aspects de l'ouvrage qui participent à la richesse des textes. Le titre définitif que nous proposons sur la base de ces réflexions est donc « Leçons à jouer ».

- lexique/ tournures qui présentent une difficulté liée à leur

⁶ ZINGARELLI, Nicola, *Lo Zingarelli 2011 vocabolario della lingua italiana*, Zanichelli, 2011, p.1260.

polysémie en italien, à leur technicité ou au fait qu'il ne s'agit pas d'expression figée et que, par conséquent, le traducteur doit interpréter la pensée de l'auteur : *attrezzarsi a vivere, lo spaccio, il familismo, passava al varco, muovono a imprese diverse* (poème de Natalia Ginzburg)

Lezione Foa :

Nella sua prima giovinezza non si era dedicato solo allo studio : per sua libera scelta - e non per imposizione paterna - Foa aveva invece deciso di misurarsi da subito con il lavoro, per **attrezzarsi a vivere**. (L.Casalino, *Lezioni recitabili*, Torino, edizioni Seb27, 2012, p.12)

Dans sa première jeunesse, il ne s'était pas consacré aux études : par son libre choix - et non parce que son père le lui avait imposé - Foa avait décidé, au contraire, de se confronter tout de suite au travail, pour **subvenir à ses besoins**.

En italien, « attrezzarsi » signifie « s'équiper ». Nous aurions pu traduire « attrezzarsi a vivere » par « se préparer à vivre » mais cela ne nous semblait pas assez claire bien que cela se dise. Nous avons donc opté pour « subvenir à ses besoins » qui nous a semblé plus naturel et cohérent avec le segment qui le précède, à savoir en italien « misurarsi da subito con il lavoro » que nous avons traduit en français par « se confronter tout de suite au travail ».

La descrizione minuziosa del contenuto dei pacchi dei viveri ricevuti da casa ci rivela quali fossero le cose che non si potevano trovare **allo spaccio**, cioè quasi tutto quello

che una persona vorebbe mangiare. (L. Casalino, op.cit, p.14)

La dureté terrible de la prison apparaît en filigrane dans ses lettres. La description minutieuse du contenu des colis de vivres reçus de chez lui nous révèle quelles étaient les choses que l'on ne pouvait pas trouver **à la cantine**, c'est-à-dire presque tout ce qu'une personne voudrait manger.

Nous devons admettre que le mot italien « spaccio » nous a donné beaucoup de fil à retordre pour lui trouver un équivalent français. Nous avons tout d'abord pensé à un genre de marché noir qui se déroulerait dans les murs de la prison, un genre de troc entre les détenus. En discutant avec l'auteur des *Lezioni recitabili*, nous apprenons que « spaccio » désigne en réalité un lieu précis qui se trouve à l'intérieur de la prison où les détenus peuvent acheter de la nourriture. Le mot français « magasin » nous semblait trop général. Nous avons rapidement écarté l'« économat », puis après avoir opté temporairement pour « débit » nous avons choisi de traduire « spaccio » par « cantine ». Ici, le terme « cantine » n'est pas à prendre dans le sens de « réfectoire » bien sûr, mais bien dans le sens de magasin. Le dictionnaire français nous indique aussi ce sens : « cantine d'une prison, où les détenus peuvent faire des achats (cantiner)⁷ ». Puisque « cantine » désigne bien les magasins situés à l'intérieur des prisons, il nous a semblé que c'était le terme le plus approprié pour traduire le « spaccio » italien.

Venturi è più giovane, è nato nel 1914, ma **ha alle sue spalle** molte esperienze. (L. Casalino, op. Cit, p.17)

Venturi est plus jeune, il est né en 1914, mais **il a derrière lui** beaucoup d'expériences.

⁷ *Le Petit Robert*, Le Robert, 2013, p.344.

« Avoir sur le dos/les épaules beaucoup d'expériences » ne se dit pas en français. En revanche, « avoir de l'expérience derrière soi » est tout à fait correcte et est plus compréhensible pour le lecteur et traduit bien l'idée exprimée dans le texte source par « avere alle sue spalle molte esperienze ».

Lezione Ginzburg :

Luisa Mangoni, la quale ha curato l'edizione degli *Scritti* di Ginzburg, ha osservato giustamente che per Leone l'antifascismo è stato il risultato di **un itinerario non scontato**. (L. Casalino, op. Cit, p.30)

Luisa Mangoni, qui s'est occupée de l'édition des *Scritti* (*Écrits*) de Ginzburg, a observé justement que pour Leone l'antifascisme n'a pas été le résultat **d'un chemin tout tracé**.

En italien, « scontato » désigne quelque chose qui est acquis, prévu ou encore prévisible comme nous le montre un exemple donné par le dictionnaire unilingue Zingarelli : « il risultato della gara era dato per scontato » (p.2081). Il n'y a pas en français d'expression toute faite. En outre, dans notre texte nous devons traduire l'expression « non scontato » qui qualifie l'« itinerario » de Leone Ginzburg. Une fois que nous avons traduit « itinerario » par le mot français « chemin », l'expression française du « chemin tout tracé » s'est naturellement imposé à notre esprit. Que nous dit ensuite l'auteur ?

Che cosa vuol dire ? Vuol dire che Ginzburg non giudicava la storia della nazione italiana come **un processo continuo e senza rotture**. Egli era più interessato alle discontinuità e all'azione delle minoranze ; minoranze quali

ad esempio quella di Giuseppe Mazzini e degli altri rivoluzionari italiani durante il Risorgimento. Era diventato volontariamente cittadino di una nazione - l'Italia - di cui analizzava criticamente la storia e in cui la scelta antifascista - l'opposizione al regime mussoliniano - era il risultato di un processo civile (era diventato cittadino di quella nazione) e intellettuale (analizzava la storia, di quella nazione). Cioè, Ginzburg, rivendica il diritto di non aderire alla forma assunta, in quel momento, dallo stato italiano.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que Ginzburg ne jugeait pas l'histoire de la nation italienne comme **un processus linéaire et sans ruptures**. Il était, lui, plus intéressé par les discontinuités et par l'action des minorités ; des minorités à l'exemple de celle de Giuseppe Mazzini et d'autres révolutionnaires italiens durant le Risorgimento. Il était devenu volontairement citoyen d'une nation - l'Italie - dont il analysait de façon critique l'histoire et dont le choix de l'antifascisme - l'opposition au régime mussolinien - était le résultat d'un processus civil (il était devenu citoyen de cette nation) et intellectuel (il analysait l'histoire de cette nation). Autrement dit, Ginzburg revendiquait le droit de ne pas adhérer à la forme prise, à ce moment-là, par l'État italien.

Le choix de l'antifascisme a été, pour Ginzburg, une décision mûrement réfléchie, un choix qu'il a fait après avoir obtenu la nationalité italienne et après avoir étudié l'histoire de l'Italie. Ce n'est évidemment pas qu'il ait hésité mais Ginzburg n'a pas fait le choix de l'antifascisme « à la légère », on apprend en lisant sa biographie qu'il attendu d'avoir la nationalité italienne avant de s'engager politiquement. Chez lui, chaque choix est considéré, pesé, réfléchi. En analysant l'histoire de l'Italie, il trouve les arguments qui justifient

son choix. Comme l'explique l'auteur : « [...] Ginzburg revendiquait le droit de ne pas adhérer à la forme prise, à ce moment-là, par l'État italien ». Par ses réflexions, ses recherches, il a donné, d'une certaine manière, plus de « poids » à ses choix et à ses actes.

La società civile lascia a se stessa rischia di essere travolta da un vecchio vizio nazionale : **il familismo, il prevalere** dell'interesse privato sull'interesse pubblico. (L. Casalino, op. Cit, p.33)

La société civile livrée à elle-même risque d'être ruinée par un ancien vice national : **le familialisme, la prévalence** de l'intérêt privé sur l'intérêt public.

Dans ce passage, nous avons rencontré deux difficultés. La première a été de traduire le mot italien « familismo ». En regardant dans le dictionnaire bilingue, nous avons trouvé le mot français « familialisme ». Pour comprendre de quoi il s'agissait, nous nous sommes naturellement tourné vers les dictionnaires unilingues. Si le *Zingarelli* nous propose une définition de « familismo », le *Petit Robert*, en revanche ne le compte pas dans ses pages. Bien que l'auteur donne au lecteur une définition du terme, nous sommes allés l'interroger à ce sujet. Comme M. Casalino nous l'a expliqué, il s'agit au départ d'un concept sociologique introduit par Edward C. Banfield. Après avoir trouvé un article sur le sujet, nous avons décidé de conserver le terme français « familialisme » et d'indiquer brièvement en note de quoi il s'agissait. Nous ne nous sommes pas attardé en détails afin de ne pas perdre le lecteur.

La deuxième difficulté est une particularité de la langue italienne. En effet, en italien, il n'est pas rare d'utiliser un verbe comme substantif tandis qu'en français, cette pratique n'existe pas. Nous avons donc traduit le verbe substantivé italien « il prevalere » par le substantif français « la prévalence ».

Poème de Natalia Ginzburg :

Gli uomini vanno e vengono per le strade della città.
Comprano **cibo** e giornali, **muovono a imprese diverse**.
Hanno roseo il viso, le labbra vivide e piene.
Sollevasti il lenzuolo per guardare il suo viso,
ti chinasti a baciarlo con un gesto consueto.
Ma era l'ultima volta. Era il viso consueto,
solo un poco più stanco. E il vestito era quello di sempre.
E le scarpe eran quelle di sempre. E le mani erano quelle
che spezzavano il pane e versavano il vino.
Oggi ancora nel tempo che passa sollevi il lenzuolo
a guardare il suo viso per l'ultima volta.
Se cammini per strada, nessuno ti è accanto,
se hai paura, nessuno ti prende la mano.
E non è tua la strada, non è tua la città.
Non è tua la città illuminata : la città illuminata è degli altri,
degli uomini cha vanno e vengono comprando **cibi** e
giornali.
Puoi affacciarti un poco alla quieta finestra,
e guardare in silenzio il giardino nel buio.
Allora quando piangevi c'era la sua voce serena ;
e allora quando ridevi c'era il suo riso sommesso.
Ma il cancello che a sera s'apriva resterà chiuso per
sempre ;
e deserta è la tua giovinezza, spento il fuoco, vuota la casa.
(L. Casalino, op. Cit, p. 36)

Les hommes vont et viennent par les rues de la ville.
Ils achètent **nourriture** et journaux, **s'occupent de leurs
affaires diverses**.

Ils ont le visage rose, les lèvres vives et pleines.
Tu soulevas le drap pour regarder son visage,
Tu te penchas pour l'embrasser d'un geste familier.
Mais c'était la dernière fois. C'était le visage familier,
seulement un peu plus fatigué. Et ses vêtements étaient
ceux de toujours.
Et ses chaussures étaient celles de toujours. Et ses mains
étaient celles
qui coupaient le pain et versaient le vin.
Aujourd'hui encore, durant le temps qui passe, tu soulèves
le drap
pour regarder son visage pour la dernière fois.
Si tu marches dans la rue, personne n'est à tes côtés
Si tu as peur, personne ne te prend la main.
Et ce n'est pas ta rue, ce n'est pas ta ville.
Ce n'est pas ta ville éclairée ; la ville éclairée appartient
aux autres, aux hommes qui vont et viennent achetant
nourritures et journaux.
Tu peux t'appuyer un peu à la fenêtre tranquille
et regarder en silence le jardin dans l'obscurité.
Autrefois quand tu pleurais c'était sa voix sereine ;
et quand tu riais c'était son rire léger.
Mais le portail qui s'ouvrait le soir restera fermé pour
toujours,
et déserte est ta jeunesse, le feu est éteint, vide est la
maison.

Pour ce poème de Natalia Ginzburg, nous avons privilégié le sens à la métrique. Il n'y a pas de « grandes » difficultés concernant le vocabulaire : le niveau de langue est courant et très clair. La difficulté majeure a surtout été la traduction de l'expression « muovono a imprese diverse ». « Muovere a » en italien, indique un verbe de mouvement, quant à « imprese » cela désigne des

affaires. Nous avons choisi de traduire l'expression « muovono a imprese diverse » par « s'occupent de leurs affaires diverses ».

Pour ce qui est de la traduction des termes italiens « cibo » et « cibi », nous l'avons traduit, dans un premier temps par le terme français « repas ». Mais « repas » désigne le plus souvent quelque chose qui est déjà préparé, déjà cuisiné. Or, lorsqu'on fait les courses, généralement on achète de quoi faire son repas, et donc de la nourriture. Nous avons donc, finalement opté pour le premier sens de « cibo » à savoir « nourriture ». Nous avons aussi respecté le singulier et le pluriel comme dans le texte source en traduisant « cibo » par le singulier « nourriture » et « cibi » par son équivalent pluriel « nourritures ».

Lezione Lussu :

[...] Vedevo solamente il nemico. Dopo tante attese, tante pattuglie, tanto sonno perduto, **egli passava al varco**. (L. Casalino, op. Cit, p. 38)

[...] Je voyais seulement l'ennemi. Après tant d'attentes, tant de patrouilles, tant de sommeil perdu, **il était tout près**.

Cette tournure nous a réellement posé un problème. Tout d'abord parce que « passare al varco » ne nous est pas proposé dans le dictionnaire unilingue italien, du moins pas avec le verbe « passare ». En revanche, le Zingarelli nous propose « aprirsi un varco » qui se traduirait en français par « s'ouvrir un chemin » ou encore « aspettare qualcuno al varco » qui se traduirait par « attendre quelqu'un au tournant » ou « attendre quelqu'un au passage ». Afin de se rapprocher le plus possible du sens de ce passage, nous avons décidé de procéder différemment. Nous n'avons pas le temps de lire le roman de Lussu (nous avons consacré beaucoup de temps à lire des ouvrages de Vittorio Foa, qui est lui aussi l'un des sujets de l'ouvrage que nous nous

étions proposés de traduire). Nous nous sommes donc essentiellement concentré sur les passages cités par l'auteur [Casalino]. Nous avons fait plusieurs lectures de ce premier extrait et nous avons longuement réfléchi à la façon dont nous nous représentions la scène. Nous nous sommes donc représenté mentalement la scène sans oublier le contexte historique du roman de Lussu. En effet, Lussu (Lussu-personnage-narrateur) est alors un jeune soldat, lors de la première Guerre mondiale, qui se bat dans les tranchées sur les plateaux alpins. Lussu, est caché avec un caporal derrière un buisson et ils surveillent tous les deux la tranchée ennemie. Ils aperçoivent soudain un soldat autrichien qui allume une cigarette. Nous imaginions mal, le soldat s'ouvrir un passage jusqu'au buisson où Lussu se cache. De plus, rien dans l'extrait n'indique qu'il y ait un obstacle autour du soldat ou que ce dernier soit en mouvement. Il allume simplement une cigarette. Lussu explique que lorsque l'on fait la guerre on a en face de soi, non pas un homme, un être humain semblable à soi-même mais juste un ennemi.

[...] Vedevo solamente il nemico. Dopo tante attese, tante pattuglie, tanto sonno perduto, **egli passava al varco.**

Nous avons choisi de traduire le passage en gras en mettant en avant l'idée de proximité physique qui apparaît entre le soldat Lussu et le soldat autrichien. Après avoir attendu pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, après les nombreuses patrouilles, Lussu voit enfin l'ennemi. Il le voit de suffisamment près pour pouvoir lui tirer dessus sans risquer de le manquer. Une phrase, un peu plus loin dans ce même passage, n'a fait que conforter dans notre choix de traduction. Le soldat autrichien est déshumanisé jusqu'au moment où il allume sa cigarette, un geste anodin qui crée un lien invisible entre les deux hommes.

[...] Avevo di fronte un uomo. Un uomo !
Un uomo ! Ne distinguevo gli occhi e i tratti del viso.

Lussu, bien que caché derrière un buisson, est assez près du soldat autrichien pour en distinguer les yeux ainsi que les traits de son visage. Nous avons donc traduit « egli passava al varco » par « il était tout près » car le soldat autrichien, après tous ces moments d'attentes et toutes les patrouilles effectuées par Lussu, se trouve enfin à la portée des tirs du Lussu-personnage.

Lezione Ravera :

[...] A Roma, infatti, durante una perquisizione della sede romana del partito, i fascisti hanno trovato la sua relazione sul lavoro compiuto a Mosca in qualità di delegata : de quel momento da maestra elementare si è trasformata in una pericolosa sovversiva e in **una ricercata politica**. (L. Casalino, op. Cit, p.71)

À Rome, en effet, durant une perquisition du siège romain du parti, les fascistes ont trouvé son rapport sur le travail accompli à Moscou en qualité de déléguée : à partir de ce moment-là, de maîtresse d'école élémentaire elle s'est transformée en une dangereuse révolutionnaire et en **une personne recherchée pour raisons politiques**.

Nous avons explicité « una ricercata politica » en traduisant ce segment en français. Traduit mot-à-mot, cela devient en français « une recherchée politique ». Mais en français, on n'emploie pas « une recherchée » telle quelle, on parle plutôt d'« une personne recherchée ». Il nous a aussi semblé qu'en conservant le mot-à-mot, une ambiguïté subsistait sur le terme « politique ». S'agit-il d'une femme politique ? Bien que Camilla Ravera ait adhéré au Parti communiste italien, et bien qu'elle soit allée à Moscou comme déléguée, elle reste avant tout une institutrice. À partir du moment où nous avons choisi de traduire « una ricercata » par « une personne recherchée », il ne restait plus qu'à trouver comment traduire « politica ». « Une personne politique

recherchée » ne convenait pas : le premier sens qui nous venait à l'esprit avec cette formule était que l'on pouvait croire que nous parlions d'un membre du gouvernement qui aurait pris la fuite. Or, ce que nous comprenions du texte italien, c'est que la personne n'était pas recherchée parce qu'elle occupait une fonction politique, mais bien à cause de ses convictions politiques, qui plus est pour son opposition au régime en place à l'époque, c'est-à-dire le régime mussolinien. Nous avons donc traduit l'expression italienne « una ricercata politica » en français par « une personne recherchée pour raisons politiques ».

La proximité entre l'italien et le français

La proximité qui existe entre la langue italienne et la langue française peut amener le traducteur à faire des « calques », c'est-à-dire, à traduire un mot italien, par exemple, par un mot français qui lui ressemble du point de vue morphologique mais dont le sens diffère. Nous allons montrer quelques exemples concernant notre traduction.

- pensare/riflettere

Le texte qui nous a posé le plus de problème concernant les calques est le texte sur Vittorio Foa. Un verbe revenait régulièrement : le verbe italien « pensare ». Le premier sens de « pensare » en italien c'est « penser » en français. Mais on peut aussi le traduire par le verbe français « réfléchir » même si l'italien a là aussi un autre verbe, le verbe « riflettere ». Quelle différence y-a-t-il alors entre « pensare » et « riflettere » d'une part, et « penser » et « réfléchir » d'autre part ? Dans quels cas devons-nous traduire « pensare » par « penser » ? Et dans quels cas pouvons-nous le traduire par « réfléchir » ? Ces questions se révélaient importantes avant même de commencer la traduction du texte puisque « pensare » se trouvait déjà dans le titre de la leçon sur Foa : « pensare il mondo con curiosità ».

Pour traduire ce titre, nous avons choisi : « penser le monde avec

curiosité ». Mais une expression revient souvent dans ce texte : « l'invito a pensare » ou « invitare a pensare », pour la traduire nous avons d'abord opté pour « l'invitation à la réflexion », ou « l'invitation à réfléchir » mais nous avons trouvé dans le texte une phrase dans laquelle « pensare » et « riflettere » se suivaient.

[...] Potete vedere Foa, ormai molto anziano, raccontare e invitare ancora, sino all'ultimo, a pensare, a riflettere. (L. Casalino, op. Cit, p. 23)

Nous l'avons traduite ainsi en français :

[...] Vous pouvez voir Foa, désormais très âgé, raconter et inviter encore, jusqu'au dernier, à penser, à réfléchir.

Ici, donc, nous avons les deux verbes que nous traduisons chacun par leur premier sens. Pour réussir à faire un choix, nous nous sommes penchés sur les écrits de Vittorio Foa : nous avons ainsi lu ses *Lettere della giovinezza*, *Passaggi* ou encore *Le parole della politica*. Ses ouvrages regroupent des réflexions » assez pointues concernant la société et la politique. À ce moment-là, intuitivement nous penchions pour « réfléchir », mais en revenant à notre texte, nous nous sommes rendus compte que cet « invito a pensare » était souvent lié au passé, au présent et/ou à l'avenir.

Foa li invita a **pensare**, racconta il passato ma interroga il presente e il futuro. (L.Casalino, op. Cit, p. 21)

Foa les invite à **penser**, il raconte son passé mais il interroge le présent et l'avenir.

Or, on ne « réfléchit » pas le passé, le présent ou l'avenir. On le « pense ». Nous avons donc traduit « pensare » par « penser » comme un

synonyme de « méditer » ou d' « envisager ». Comment ces étudiants, venus écouter Foa, envisagent-ils le présent et l'avenir ? La nuance entre « penser » et « réfléchir » est infime, les deux font que l'on se pose des questions. Ce qui les différencie est l'usage qu'on fait de ces mots suivant les situations.

Les deux points suivants ont davantage à voir avec des hésitations qu'avec des calques.

La première hésitation a été de savoir s'il fallait choisir le mot italien « disfacimento » par le mot français « désagrégation » ou bien par le mot « démantèlement ». Voici la phrase :

Tutti dovevano scegliere : scegliere cosa fare di fronte a fatti clamorosi come l'armistizio, la crisi dello stato italiano, l'occupazione tedesca, la fuga del governo e del re nel Sud occupato dagli Alleati, **il disfacimento** dell'esercito. (L. Casalino, op. Cit, p. 18)

Tous devaient choisir : choisir quoi faire face aux faits éclatants comme l'armistice, la crise de l'état italien, l'occupation allemande, la fuite du gouvernement et du roi dans le Sud occupé par les Alliés, la désagrégation de l'armée.

Nous avons donc hésité entre « désagrégation » et « démantèlement ». Nous avons arrêté notre choix sur « désagrégation » qui désigne une destruction venue de l'intérieur tandis que « démantèlement » est dû à une volonté extérieure.

Nous avons aussi hésité concernant la traduction du terme italien « confino » qui est synonyme de « esilio » mais qui est moins général et donc plus précis que ce dernier. « confino » peut se traduire en français de deux façons : d'abord par le terme « relégation », ensuite par l'expression

« assignation à résidence ». Nous avons choisi « assignation à résidence » qui nous semble plus utilisé et donc plus courant dans la langue que le terme de « relégation ».

Les figures de traduction

- changement de sujet et transfert de la voie passive à la voie active

Lezione Ginzburg

Malgrado ciò **Ginzburg è considerato** uno degli esponenti più importanti dell'antifascismo italiano ed **è ricordato** come uno dei più prestigiosi intellettuali europei del secolo scorso. (L. Casalino, op. Cit, p.26)

Malgré cela, **Ginzburg est considéré** comme l'un des représentants les plus importants de l'antifascisme italien et **on se souvient de lui** comme l'un des plus prestigieux intellectuels européens du siècle dernier.

Dans le texte source, nous pouvons constater que « Ginzburg » est le sujet de deux verbes conjugués : « è considerato » et « è ricordato ». Pour la traduction en français de la première partie de la phrase, aucune difficulté : « Ginzburg est considéré ». Seule différence entre l'italien et le français, le français rajoute un mot « comme » tandis que l'italien non. Pour traduire la deuxième partie de la phrase, en revanche, le français ne peut pas conserver « Ginzburg » comme sujet du verbe. On ne dit pas « Ginzburg est rappelé comme l'un ... » . Il nous a donc fallu, non seulement changer de sujet mais aussi passer de la voie passive à la voie active. Nous avons ainsi traduit par : « on se souvient de lui comme l'un ... ».

La sera precedente, prima di uscire dalla trincea, avevo dormito quattro o cinque ore : mi sentivo benissimo : dietro il cespuglio, nel fosso, **non ero minacciato da pericolo alcuno**. (L. Casalino, op. Cit, p.39)

La veille avant de sortir de la tranchée, j'avais dormi quatre ou cinq heures : je me sentais très bien : derrière le buisson, dans le fossé, **aucun danger ne me menaçait**.

Cet extrait aussi illustre le changement de sujet avec un passage de la voie passive à la voie active. Même si dans ce cas, le français accepterait de « coller » davantage au texte original : « je n'étais menacé par aucun danger ». Mais de manière plus spontanée nous avons préféré traduire le passage en gras « non ero minacciato da pericolo alcuno » de la façon suivante : « aucun danger ne me menaçait ».

[...] In quell'istante mi ricordai di avere visto quegli stessi occhi freddi e roteanti, al manicomio della mia città, durante una visita che **ci aveva fatto fare il nostro professore di medicina legale**. (L. Casalino, op. Cit, p.45)

[...] Et dans cet instant, je me souviens d'avoir vu ces mêmes yeux froids et tournoyants , à l'asile de ma ville, pendant une visite que **nous avions faite avec notre professeur de médecine légale**.

Pour traduire « [...] ci aveva fatto fare il nostro professore di medicina legale » en français, nous avons à nouveau procédé à un changement de sujet. Nous avons gardé à l'esprit que ces textes, ces leçons devaient être

récités à l'oral. Ainsi traduire en français « [...] nous avons faite avec notre professeur de médecine légale », nous semblait moins « lourd » à l'oral, plus fluide que si nous avions tenté d'être plus proche de la syntaxe italienne.

- Inversions

Lezione Foa :

[...] **Di questa difficoltà** nel trasmettere la memoria **si dà spesso la colpa** alla scuola, che non ha informato abbastanza. (L. Casalino, op. Cit, p.22)

[...] **On accuse** souvent l'école qui n'a pas informé suffisamment **de cette difficulté** à transmettre la mémoire.

Pour traduire cette phrase, il nous a semblé indispensable de la modifier afin qu'elle soit comprise immédiatement. On retrouve aussi une particularité de la langue italienne : l'usage d'un infinitif comme substantif. Nous n'avons pas beaucoup retouché la phrase, juste ce qui nous a semblé nécessaire. C'est ainsi qu nous avons déplacé dans la phrase français ce qui correspond à l'italien « di questa difficoltà » et ce qui correspond à « si dà spesso la colpa ». Ce qui nous a permis d'aboutir à : « On accuse souvent l'école qui n'a pas informé suffisamment de cette difficulté à transmettre la mémoire ».

Lezione Ginzburg :

In Italia operavano gruppi clandestini del movimento [...]
(L. Casalino, op. Cit, p.29)

En Italie des groupes clandestins du mouvement

opéraient

Là encore c'est la syntaxe « traditionnelle » française qui nous a poussé à placer le sujet avant le verbe bien que faire le contraire ne soit pas considéré comme une faute.

Lezione Lussu :

In questo modo **è venuto alla luce il libro sulla guerra**. (L. Casalino, op. Cit, p.40)

De cette façon **le livre sur la guerre a vu le jour**.

Pour cette phrase-ci aussi, nous avons d'abord placé le sujet avant le verbe. On perd un peu de suspens par rapport à la phrase originale.

Lezione Ravera :

Da dietro un angolo **compare un corteo di donne** :
donne del popolo, vestite male. (L. Casalino, op. Cit, p.66)

Du coin de la rue, **un cortège de femmes apparaît** :
des femmes du peuple, mal vêtues.

Spontanément nous avons préféré mettre le sujet avant le verbe. Mais nous avons conservé le même début de phrase par rapport au texte italien « da dietro un angolo » que nous avons traduit par « du coin de la rue ». Nous avons préféré traduire ainsi, car cela nous semblait plus facile à comprendre que si nous avions traduit par « de derrière un angle/ un coin ». Camilla a neuf ans et se promène dans la rue (bien que ce ne soit pas précisé, c'est ainsi que nous l'avons interprété) lorsqu'elle entend des cris de femmes et

qu'apparaît le cortège.

- Phrase remaniée :

Lezione Ginzburg :

Ne è un esempio il modo leggero e divertente con cui descrive per la prima volta la figura di Leone (L. Casolino, op. Cit, p.30)

Il y a un exemple dans lequel elle décrit pour la première fois, de manière légère et divertissante, la figure de Leone

Ici, nous avons probablement remanié cette phrase plus que les précédentes. Il nous a semblé que si nous suivions l'ordre des mots de la phrase italienne nous risquions d'avoir une phrase trop « alambiquée », pas compréhensible dès la première lecture ou la première écoute. Nous avons donc traduis ainsi : « Il y a un exemple dans lequel elle décrit pour la première fois, de manière légère et divertissante, la figure de Leone ».

- Ambiguïté

[...] Quel pomeriggio sulla Resistenza **dice poche cose chiare** : « volevamo un'Italia diversa. I partigiani erano molto diversi tra di loro, avevano culture e caratteri differenti. Ma erano uniti da una cosa : la consapevolezza che da quella lotta doveva uscire un'altra Italia rispetto a quella fascista. Un'Italia che avrebbe dovuto esaltare la libertà, difendere i più deboli, ripudiare la guerra come risoluzione dei problemi internazionali. Un'Italia più

giusta ». (L. Casalino, op. Cit, p.21)

Cet après-midi-là, **il dit peu de choses claires** sur la Résistance : « nous voulions une Italie différente. Les partisans étaient très différents les uns des autres, ils avaient des cultures et des caractères différents. Mais ils étaient unis par une chose : la conscience que de cette lutte devait sortir une Italie différente de l'Italie fasciste. Une Italie qui devrait exalter la liberté, défendre les plus faibles, répudier la guerre comme solution aux problèmes internationaux. Une Italie plus juste ».

Ce passage « Quel pomeriggio sulla Resistenza dice poche cose chiare » en italien peut être interprété de deux manières : la première, Foa ce jour-là dit des choses sur la Résistance qui ne sont pas claires, incompréhensibles. La deuxième : Foa dit peu de choses sur la Résistance ce jour-là, mais ce peu de choses est limpide. La première interprétation face à la seconde nous paraissait peu probable mais, dans le doute, nous avons préféré vérifier auprès de l'auteur [M. Casalino] lequel nous a dit que l'ambiguïté était aussi présente dans la phrase italienne. Nous avons donc respecté le style de l'auteur et résisté à l'envie d'explicitier la phrase dans la traduction française.

Brouillement de perspective textuelle⁸

Lezione Ravera :

[...] Il funzionario spiega alla signora Ravera che però « è ancora possibile fare qualcosa per salvare sua figlia. Basta un semplice gesto : è sufficiente che lei firmi una richiesta

⁸ BRZOZOWSKI, Jerzi, « Le problème des stratégies du traduire », in *Meta : journal des traducteurs/ Meta : Translators' Journal*, vol. 53, n°4, 2008, p.765-781.

di grazia e il Duce in persona s'impegna a concedere la libertà a sua figlia ». (L. Casalino, op. Cit, p. 65)

Le fonctionnaire explique à madame Ravera qu'il est cependant « encore possible de faire quelque chose pour sauver votre fille. Un simple geste suffit : il faut juste que vous signiez une demande de grâce et le Duce en personne s'engagera à accorder la liberté à votre fille ».

En italien, le vouvoiement de politesse s'exprime avec la troisième personne du singulier « Lei » tandis qu'en français il s'exprime avec la deuxième personne du pluriel « vous ». Lorsqu'on lit l'extrait en italien nous sommes pris d'un doute, au moins jusqu'à ce que l'on rencontre ce « lei » que nous avons évoqué. Lorsqu'on lit l'extrait, on sait grâce à la présence des guillemets que c'est le fonctionnaire de police qui parle. Mais à l'oral, quelqu'un qui entend pour la première fois ce passage ne le devine pas tout de suite. « È ancora possibile fare qualcosa per salvare sua figlia », ce « sua figlia » pourrait très bien être interprété comme « sa fille » et dans ce cas c'est l'auteur qui parle, et non plus le fonctionnaire. En français nous ne pouvons pas conserver cette ambiguïté, ce qui est dommage car on ne peut pas « jouer » avec l'auditeur/spectateur en français comme on le pourrait en italien. Nous avons donc traduit avec le « vous » français puisque la présence du « Lei » et des guillemets nous l'imposaient. Ce qui donne :

Le fonctionnaire explique à madame Ravera qu'il est cependant « encore possible de faire quelque chose pour sauver votre fille. Un simple geste suffit : il faut juste que vous signiez une demande de grâce et le Duce en personne s'engagera à accorder la liberté à votre fille ».

Conclusion

Tout au long de ce mémoire, nous avons tenté de vous présenter l'ensemble des difficultés de traductions qu'il s'agisse de difficultés dues au lexique, à la tournure d'une phrase, mais aussi des difficultés concernant les différentes natures de textes auxquelles nous avons été confrontés : des récits biographiques qui comportent des extraits de romans, de lettres, un poème ainsi que des écrits politiques. Tous ces textes ne sont pas rédigés par les mêmes personnes et donc à chaque auteur correspond un style qui lui est propre. C'est pourquoi nous avons séparé l'auteur principal (l'auteur des *Lezioni recitabili*) des auteurs secondaires (les auteurs des citations, autrement dit les protagonistes eux-mêmes).

Afin de mieux cerner les idées des protagonistes et de les traduire au mieux, nous nous sommes intéressés à plusieurs de leurs écrits. La dimension orale et théâtrale des textes permet d'impliquer le lecteur plus facilement dans le récit : il revit les expériences des protagonistes, il découvre leurs pensées, leurs émotions. Le théâtre donne corps (et donc vie) aux textes par l'intermédiaire du comédien et de sa voix et permet au public de retenir plus facilement l'Histoire à travers l'histoire de ces quatre êtres humains qui ont été amenés, à moment donné de leur vie, à faire des choix, un en particulier, difficile : accepter le régime politique instauré ou bien le refuser et s'y opposer au risque d'y laisser la vie.

Nous l'avons déjà évoqué plus haut, mais il nous semble important de le rappeler, ces récits biographiques ne sont pas présentés comme des biographies ordinaires, souvent « impersonnelles ». Au contraire, ces textes, les *Lezioni recitabili*, à l'image de leur auteur, sont empreints de beaucoup d'humanisme.

Comme prolongement possible à ce mémoire, il serait intéressant pour nous de prolonger cette expérience d'auditrice puis de lectrice et enfin de traductrice, en traduisant par exemple *Raccontare la Repubblica*. *Raccontare la Repubblica* a été écrit à « quatre mains » par l'historien Leonardo Casalino

et le comédien Marco Gobetti. Nous retrouvons là encore les dimensions orale, didactique et historique. Il a donc été lui aussi écrit pour être joué mais en plus il a été mis en scène (il y a donc un décors) avec pour titre : « Carlo, Ettore, Maria e la Repubblica ». Il est joué par Marco Gobetti qui est accompagné sur scène par un accordéoniste, Beppe Turletti.

Table des acronymes

CGIL : Confederazione generale italiana del lavoro/Confédération générale italienne du travail

GL : Giustizia e Libertà

PCI : Partito comunista italiano/Parti communiste italien

PSI : Partito socialista italiano/Parti socialiste italien

Bibliographie

Bibliographie de référence :

Dictionnaires, encyclopédies et catalogue en ligne :

- *Le Petit Robert*, Le Robert, 2013.
- *Il Boch dizionario francese-italiano, italiano-francese, sesta edizione*, Zanichelli Le Robert, 2014.
- Enciclopedia Treccani online : <http://www.treccani.it> (dernière consultation le 20 mai 2016).
- IATE : InterActive Terminology for Europe : <http://iate.europa.eu/switchLang.do?success=mainPage&lang=fr> (dernière consultation le 26 mai 2016).
- Trésor de la Langue Française : <http://atilf.atilf.fr/> (dernière consultation le 4 juillet 2016).
- Catalogue général de la Bibliothèque Nationale de France : <http://catalogue.bnf.fr/index.do> (dernière consultation le 20 mai 2016)
- ZINGARELLI, Nicola, *Lo Zingarelli 2011 vocabolario accountdella lingua italiana*, Zanichelli, 2011.

Grammaires :

- GREVISSE, Maurice, *Le petit grevisse : grammaire française*, Bruxelles, De Boeck editions Duculot, 2009.
- ULYSSE, Odette, ULYSSE, Georges, *Précis de grammaire italienne*, Paris, Hachette éducatons, 2008.

Texte de référence pour la traduction :

- CASALINO, Leonardo, *Lezioni recitabili, Vittorio Foa, Leone Ginzburg, Emilio Lussu, Giaime e Luigi Pintor, Camilla Ravera, Umberto Terracini : ritratti da dirsi*, Torino, edizioni seb27, 2012.

Textes et vidéo cités dans la traduction :

- BANFIELD, Edward Christie, *The moral basis of a backward society*, New-York, The Free Press, 1958.
- FOA Vittorio, *Il cavallo e la torre. Riflessioni su una vita*, Torino, Einaudi, 1991.
- FOA, Vittorio, *Lettere della giovinezza. Dal carcere 1935-1943*, Torino, Einaudi, 1998.
- FOA, Vittorio, GINZBURG, Carlo, *Un dialogo*, Milano, Feltrinelli, 2003.
- FOA, Vittorio, « Il moi filo rosso/ parte 1 » : <https://www.youtube.com/watch?v=qWnS-tLTmUg&feature=share> (dernière consultation le 1^{er} juin 2016)
- FOA, Vittorio, « Il moi filo rosso/ parte 2 » : <https://www.youtube.com/watch?v=xaYJIXf8FBs> (dernière consultation le 1^{er} juin 2016)
- FIORI, Giuseppe, *Il Cavaliere dei Rossomori : vita di Emilio Lussu*, Torino, Einaudi, 2000.
- GINZBURG, Natalia, *Lessico familiare*, Torino, Einaudi, 1963.
- GINZBURG, Natalia, *Les mots de la tribu*, Paris, Grasset, 1966.
- LUSSU, Emilio, *Un anno sull'altipiano*, Paris, Edizioni italiane di cultura, 1938.
- LUSSU, Emilio, *Les hommes contre.*, Paris, Austral, 1995.
- PALUMBO, Rita, *Camilla racconta la sua vita*, Milano, Rusconi, 1985.
- RAVERA, Camilla, *Diario di trent'anni*,
- VICO, Giambattista, *Scienza nuova seconda*, Bari : Laterza, 1942.
- VICO, Giambattista, *La Science nouvelle*, Paris, 1848.
- VILLA, Nora, *La piccola grande storia del Pci. Camilla Ravera*

rivoluzionaria di professione, Milano, Rizzoli, 1983.

Ouvrages critiques sur la traduction :

- BRZOZOWSKI, Jerzi, « Le problème des stratégies du traduire », in *Meta : journal des traducteurs/ Meta : Translators' Journal*, vol. 53, n°4, 2008, p.765-781.
- CAILLAT Lise, « De l'autre côté du miroir : libertés et contraintes dans le métier de traducteur » in *Cahiers d'études italiennes n°17 : Traduire : pratiques, théories, témoignages en Italie et en France du Moyen Âge à nos jours*, Grenoble, Ellug, 2013.
- CHARTIER Delphine, *Traduction : histoire, théories, pratiques*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012.
- CHEVALIER Jean-Claude, DELPORT Marie-France, *L'Horlogerie de Saint-Jérôme : problèmes linguistiques de la traduction*, Paris, L'Harmattan, 1995.
- CIBOIS Philippe, Comparer les traductions : <http://enseignement-latin.hypotheses.org/3706>, 21 octobre 2011. (dernière consultation le 1^{er} juin 2016)
- GAYRAUD Irène, « Un sonnet de Rilke, trois traductions » 22 septembre 2009 <https://irenegayraud.wordpress.com/2009/09/22/un-sonnet-de-rilke-trois-traductions/> (dernière consultation le 1^{er} juin 2016)
- GUIDÈRE Mathieu, *Introduction à la traductologie, penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, De Boeck, 2008.
- LADMIRAL, Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1994.
- LAROSE Robert, « Méthodologie de l'évaluation des traductions » in *Meta : journal des traducteurs / Meta: Translators' Journal*, vol. 43, n° 2, 1998, p. 163-186.
- MOUNIN, Georges, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

- NANNI Emanuela, « Magrelli traduit De Chirico : concordances dans les circuits du visible » in *Traduire en poète/Il poeta traduttore*, Artois, Artois Presses Université, 2016.

Bibliographie complémentaire :

- CASALINO, Leonardo, *Influire in un mondo ostile. Biografia politica di Franco Venturi (1931-1956)*, Aosta, Stylos, 2006.
- CASALINO, Leonardo, « *Histoire et politique* ». Tome 1. *Mémoire de Synthèse : un parcours de recherche et d'enseignement entre la France et l'Italie*, Dossier de candidature pour l'obtention du Diplôme d'Habilitation à diriger des Recherches.
- CASALINO, Leonardo, *Raccontare la Repubblica*, Torino, edizioni Seb27, 2014.
- FOA, Vittorio, *Passaggi*, Torino, Einaudi, 2000.
- FOA, Vittorio, *Le parole della politica*, Torino, Einaudi, 2008.
- ROUX, Christophe, « En attendant Putnam. La “culture de défiance ” italienne dans la science politique américaine de l’après-guerre : l’œuvre d’Edward C. Banfield » : <http://www.cairn.info/revue-internationale-de-politique-comparee-2003-3-page-463.htm> (dernière consultation le 5 juillet 2016)

Index des noms

A

Agosti, Giorgio, p. 30

Andreis, Mario, p. 32

Antonicelli, Franco, p. 30

B

Bauer, Riccardo, p. 14

Bidussa, David, p. 50, 89

Bobbio, Norberto, p. 7, 30

Bordiga, Amedeo, p. 66

Bukharine, Nikolai Ivanovitch, p. 78

C

Casalino, Leonardo, p. 5, 7, 8, 9, 10, 99, 103, 106, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 119

Cavaglià, Gabriela, p. 7, 8, 9,

Cavallera, Vindice, p. 14

Cosmo, Umberto, p. 30

Croce, Benedetto, p. 42account

D

Diena, Giorgio, p. 19

De Luna, Giovanni, p. 33

E

Einaudi, Giulio, p. 30, 40

F

Fiori, Giuseppe, p. 50

Foa, Anna, p. 28

Foa, Vittorio, p. 5, 6, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 26, 27, 28, 30, 33, 80, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 99, 106, 109, 110, 113, 116

G

Galante Garrone, Alessandro, p. 30

Garosci, Aldo, p. 32

Ginzburg, Carlo, p.27, 28, 39, 40, 89, 94, 95

Ginzburg, Leone, p. 5, 6, 7, 13, 21, 27, 29, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 42, 80, 82, 88, 89, 90, 96, 97, 101, 102, 111, 112, 114, 115

Ginzburg (Levi), Natalia, p. 33, 39, 40, 41, 43, 96, 97, 99, 103, 105

Giua, Lisa, p. 21, 92

Gobetti, Ada, p. 19

Gobetti, Marco, p. 5, 7, 8, 9, 10, 119, 120

Gobetti, Paolo, p. 19

Gobetti, Piero, p. 7, 10, 19

Gramsci, Antonio, p. 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 78

Guidetti Serra, Bianca, p. 20

I

Ibárruri, Dolores, p. 78

K

Khrouchtchev, Nikita, p. 78

L

Lénine, Vladimir, p. 66, 67, 68, 78, 95

Levi, Carlo, p. 32, 36

Lussu, Emilio, p. 5, 6, 13, 18, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 79, 80, 89, 94, 95, 96, 106, 107, 112, 114

M

Maida, Bruno, p. 20

Mangoni, Luisa, p. 34, 101

Marx, Karl, p. 61

Matteotti, Giacomo p. 47, 68, 69

Mazzini, Giuseppe, p. 34, 101, 102

Mila, Massimo, p. 15, 30

Montevecchi, Federica, p. 11,

Monti, Augusto, p. 30

Morteo, Gian Renzo, p. 9

Mussolini, Benito, p. 6, 17, 47, 49, 67, 68, 71, 84

N

Neri, Ferdinando, p. 31

Nitti, Francesco, p. 48

P

Palumbo, Rita, p. 62, 76

Parri, Ferruccio, p. 77

Pavese, Cesare, p. 30

Perelli, Alfredo, p. 15

Pertini, Sandro, p. 40, 73, 75, 77

Pinelli, Tullio, p. 30

Pintor, Giaime, p. 6

Pintor, Luigi, p. 6

Praz, Mario, p. 34, 35

Q

Quarti, Bruno, p. 22

R

Ravera, Camilla, p. 5, 6, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 78, 80, 82, 86, 95, 96, 97, 107, 108, 114, 115, 117
Rosselli, Carlo, p. 13, 18, 31, 47, 48, 49, 50
Rosselli, Nello, p. 49
Rossi, Ernesto, p. 15

S

Salvemini, Gaetano, p. 13, 31-32, 46, 47, 48, 51
Scala, Luigi, p. 32
Scoccimaro, Mauro, p. 74
Schucht, Jiulija, p. 66, 69
Segre, Maria, p. 29
Segre, Sion, p. 30
Spriano, Paolo, p. 19
Staline, Joseph, p. 78
Sturani, Mario, p. 30

T

Tasca, Angelo, p. 63, 65, 67, 68
Terracini, Umberto, p. 6, 64, 65, 67, 69, 73, 74, 75, 78
Togliatti, Palmiro, p. 63, 64, 67, 68, 69, 70, 75
Trotski, Léon, p. 78
Turati, Filippo, p. 47, 50, 60
Turletti, Bepe, p. 120

V

Venturi, Franco, p. 18, 19, 21, 22, 94, 100
Venturi, Lionello, p. 18
Venturi, Gigliola, p. 22
Vico, Giambattista, p. 17, 94

Z

RÉSUMÉ

Ce mémoire est constitué d'une traduction de quatre des six textes qui composent les *Lezioni recitabili* de Leonardo Casalino et d'un commentaire de traduction. L'objectif de ce mémoire est de proposer une traduction inédite d'un texte contemporain italien et de mettre en lumière les difficultés auxquelles nous avons été confrontés, ainsi que les particularités du texte, à travers l'analyse du processus de traduction.

Mots clés :

Traduction, *Lezioni recitabili*, biographies, Vittorio Foa, Leone Ginzburg, Emilio Lussu, Camilla Ravera, Seconde Guerre mondiale, antifascisme, traductologie



DECLARATION

1. Ce travail est le fruit d'un travail personnel et constitue un document original.
2. Je sais que prétendre être l'auteur d'un travail écrit par une autre personne est une pratique sévèrement sanctionnée par la loi.
3. Personne d'autre que moi n'a le droit de faire valoir ce travail, en totalité ou en partie, comme le sien.
4. Les propos repris mot à mot à d'autres auteurs figurent entre guillemets (citations).
5. Les écrits sur lesquels je m'appuie dans ce mémoire sont systématiquement référencés selon un système de renvoi bibliographique clair et précis.

NOM : Dupont PRENOM : Typhaine

DATE : 01/12/2016 SIGNATURE : 